

5/6



No 4

3 [illegible] 12 [illegible]

[illegible]

HISTOIRE SECRETE DE LA REINE ZARAH ET DES ZARAZIENS;

Ou la Ducheſſe de Marlborough demaſquée.

Avec la CLEF pour l'intelligence de cette Hiſtoire.



A OXFORD,
Chez ALEXANDRE LE VERTUEUX, à la Pierre de touche 1712.

Avec Approbation de la Nation Britannique.

EXPLICATION
OU
CLEF,

Pour l'intelligence de l'Histoire de la Reine Zarab.

Albigion,	LE Royaume d'Angleterre,
Hippolite,	Duc de Marlboroug,
Zarah,	Duchesse de Marlborough,
Roland,	Roy Charles second.
Clelie,	Duchesse de Cleveland, Maîtresse du Roy.
Jenise,	Madame Jenningh, Mere de la Duchesse de Marlboroug.
Albanio,	Duc de York.
Albanie.	Fille du Duc de York, à present Reine Anne.
Mulgarvins,	Duc de Buckingham.
Onelio,	Mylord Tirconnel.
Iberie,	L'Irlande.
Volpone,	Mylord Godolphin, *Tresorier*.
Cambrio,	Pretendu Prince de Galles.
Aurantio,	Prince d'Orange, & depuis Guillaume III.
Aurantie,	La Princesse son Epouse.
Durantio,	Mylord Feversham.

Solano,

Solano,	Mylord Sunderland.
Salopins,	Duc de Shrewsburry.
Dunecluſia,	La Ville de Dunquerque.
Breſcia,	——— De Breſt.
Lodunum,	——— De Londres.
Roffenſis,	Mylord Rocheſter.
Luimus.	Le Jeune Godolphin, Lord Rialton.
Obornius,	Duc de Leeds.
Danterius,	Mylord Nottingham, Secretaire d'Etat.
Devonius,	Duc de Devonshire.
Canutius,	Mylord Kent.
Sommerius,	Duc de Sommerſet.
Lunarius,	Mylord Mohun.
Ormondo,	Le Duc d'Ormond.
Tounario,	Mylord Townshend.
Aranio,	Mylord Albemarle, dit Keppel.
Solana,	Fille de Marlboroug, mariée au Comte de Sunderland.
Uranio,	L'Univerſité d'Oxford.
Cambrienſis,	——— De Cambrige.
Montecuto,	Fils du Duc de Montague, Lord Monthermer.
Hippolitiè,	Jeune Fille de Marlboroug, mariée au Lord Monthermer.
Tonnerius,	Mylord Cooper, Grand Chancellier.
Joëshi,	Daniel du Toé, grand Satiriſte.

Bruſcus,

Bruscus,	Mr. Brumli, membre du Parlement.
Macaius,	——— Autre Membre du Parlement.
Roffensia,	Mylady *ou Madame* Rochester.
Exesia,	La Province de Essex.
Canutia,	——— De Kent.
Carragio,	Mr. Cardonell, Secretaire du Duc de Marlborourg.
Walterius,	Sr. Walter.
Cadogonius,	Le Lieutenant General Cadogan.
Woodstochia,	Lord Woodstock, Fils du Lord Portland.
Artonia,	Mylord Wharton.

F I N.

AVIS

AVIS AU LECTEUR.

LEs Romans François ont servi long-tems d'amusement à tout le monde ; Ce vice a regné à la Cour & à la Ville, & il n'y a personne qui n'aït lû ces sortes d'Ouvrages, avec une ardeur surprenante. Mais cette frenaisie n'est plus si violente : Les Historiettes, ont succedé aux Romans, dont le nombre des volumes, étoit suffisant pour dégouter ceux qui ont l'esprit le plus rempli de ces sortes de bagatelles.

Ces petites pieces, qui ont banni les Romans, sont bien plus conformes au genie, naturellement vif & impetieux des Anglois qui ne sauroient s'accommoder de ces ouvrages de longue haleine ; & qui n'ont pas plûtôt commencé un Livre, qu'ils souhaitent d'en voir la fin. La longueur prodigieuse des anciens Romans, le mélange de tant d'avantures extraordinaires ; le nombre d'Acteurs qui paroissent sur la scene, & la vraisemblance, qui y est si peu ménagée, en ont dégouté les personnes de bon sens, & les ont decriés au dernier point : Les Auteurs des Nouvelles Historiques ayant reconnu ces defauts, en

ont profité, & n'ont pris pour le sujet de leur Histoire qu'une Action principale, laquelle ils ne chargent point d'Episodes, *pour éviter la prolixité, où cela ne pouvoit manquer de les engager. Mais il me semble qu'ils ont donné dans un autre défaut, qui n'est guéres plus excusable que le premier. C'est le mélange qu'ils font de quelques rélations particuliéres, qui ne contribuent en aucune maniére au dénoüëment de la principale Action de leur Histoire; & cela, à dessein de divertir le Lecteur, par la varieté; en quoi il me semble qu'ils se fondent sur un faux raisonnement. En effet la curiosité du Lecteur est suspenduë, par des digressions, qui retardent le plaisir qu'il attend du dénoüëment d'un évenement auquel il s'intéresse. Outre cela le grand nombre d'Acteurs, qu'ils introduisent & qui ont des intérêts si diferens, les uns des autres, embarasse, & trouble l'esprit, puis qu'il faut que l'imagination travaille, pour rapeller à la mémoire, ces intérêts diferens, & les caractéres des personnes dont ils parlent, & qui interrompent le fil de l'Histoire.*

Pour l'intelligence, & la satisfaction du Lecteur, on ne doit pas aussi choisir des accidens trop éloignés, ni des Héros inconnus, que l'on aille chercher dans des Païs barbares, par ce que l'on ne s'intéresse guére aux choses qui se sont passées, il y a mille ans, parmi les Tartares, *& les* Abyssins.

On doit même avoir soin de choisir des noms agrea-

agréables à l'oreille, les Noms barbares lui faisant de la peine : Et comme l'Historien forme ses Heros à sa fantaisie, il doit leur donner des qualités, qui intéressent le Lecteur, & sur tout, il doit prendre garde de ne s'éloigner jamais de la vrai-semblance, qui consiste à ne dire rien que l'on ne puisse croire moralement.

Il y a même des vérités qui choquent quelquefois cette vrai-semblance; Par exemple, nous apprennons dans l'Histoire Romaine, *& c'est un fait dont tout le monde convient, que* Neron *fut le meurtrier de sa Mére; Cependant c'est une chose qui blesse la raison & cette vrai-semblance, puis qu'il n'est pas naturel qu'un fils trempe les mains dans le sang de sa propre Mére. Il n'est pas moins incroyable qu'un seul Capitaine puisse faire tête à une Armée entiére, & l'arrêter à la tête d'un pont : quoi que l'on puisse facilement concevoir qu'un petit nombre de Soldats soit capable d'arrêter une grande Armée, dans un defilé, la situation du lieu favorisant leur dessein, & les rendant presque égaux. Ceux qui écrivent une veritable Histoire, doivent en raporter les incidens avec exactitude, sans tâcher de les adoucir, pour leur procurer plus de crédit, par ce qu'ils ne sont pas responsables de la probabilité; Mais celui qui compose une Histoire à sa fantaisie; qui peut donner à ses héros le caractére qui lui plaît, & placer les incidens, comme il le juge à propos, sans craindre d'être contredit par d'autres Hi-*

ſtoriens, ne doit rien écrire qui ne ſoit vrai-ſemblable : Il eſt cependant permis à un Hiſtorien de faire paroître ſon genie*, lors qu'il avance des choſes extraordinaires, en leur donnant des couleurs propres à perſuader.*

Une autre choſe à laquelle un Auteur doit s'attacher, indiſpenſablement, c'eſt de ſoûtenir le caractere des perſonnes qu'il introduit. Les Auteurs des Romans *donnent des vertus extraordinaires à leurs heroines, qu'ils repreſentent exemtes de toutes les foibleſſes humaines, & au deſſus des infirmitez de leur ſexe ; Il eſt à propos qu'elles aient des vertus, ou des vices, pour ſe faire eſtimer ou mépriſer du Lecteur ; Mais on doit épargner leur vertu, & expoſer leur vice. Il n'y a nulle apparence qu'une jeune perſonne, paſſionnément aimée, par un homme de merite, pour lequel elle a une tendreſſe reciproque, ſe trouve à toute heure ſeule avec lui, dans des lieux qui favoriſent ſon amour, & qu'elle puiſſe toûjours reſiſter à ſes empreſſemens. Il ſe trouve trop d'occaſions delicates, auxquelles un Auteur, de bon ſens, ne ſauroit expoſer les heroines ſans commettre une faute. C'en eſt cependant une, que les faiſeurs des* Romans *commettent à chaque page. Ils croient éblouir le Lecteur par ces miracles ; qui ne ſauroient faire d'impreſſion ſur l'eſprit d'une perſonne raiſonnable. Les caracteres ſont mieux ſoutenus dans les nouvelles Hiſtoriques, qu'on écrit aujourd'hui. Elles ne ſont ni remplies de grandes avantures, ni d'in-*

cidens extraordinaires : Les actions les plus simples sont en effet suffisantes pour engager le Lecteur, par les circonstances dont elles sont accompagnées ; & pour le faire intereßer dans tous les mouvemens, & dans toutes les inquietudes de l'Acteur, lors que son caractere est bien exprimé. Lors qu'il est jaloux, un regard de la personne aimée, un mouvement de tête, où la moindre complaisance envers un Rival, le jette dans des agitations mortelles, dont le Lecteur s'apperçoit par un contrecoup. Lors qu'il est vertueux & que la fortune lui est contraire, on le plaint, & on partage ses maux : Car la crainte & la pitié sont les deux moyens les plus propres pour toucher les passions, soit dans les Romans, soit dans les Tragedies. Nous nous mettons en quelque maniere en la place de ceux que nous voyons en danger : La part que nous y prenons, & la crainte que nous avons de tomber en de pareils malheurs, nous fait interesser en leurs avantures, par ce que ce sont des choses qui peuvent arriver à tout le monde ; & nous en sommes d'autant plus touchés, que ce sont des évenemens ordinaires de la Nature.

Les Heros des anciens Romans n'ont rien qui soit naturel : Il n'y a rien de limité dans leur Caractere : Toutes leurs avantures tiennent du prodige, & leurs actions du merveilleux : En un mot, ce ne sont pas des hommes. Un Prince seul, attaqué par un grand nombre d'Ennemis, loin de ceder au nombre, fait des actions in-

lesquels ne doivent pas entrer en comparaison avec ceux du premier ordre ; & auxquels on ne doit pas donner des qualitez qui les fassent estimer également. Ce n'est ni par des expressions outrées, ni par des loüanges, que l'on fait estimer les Caracteres des Heros au Lecteur ? Ce sont leurs actions qui nous touchent, & qui les font connoître. Ils doivent avoir des qualitez extraordinaires ; mais il ne s'ensuit pas qu'ils les aient tous au même degré. Il n'est pas possible aussi, qu'ils n'ayent quelques imperfections, puisqu'ils sont hommes ; mais ces imperfections ne doivent pas détruire le Caractere qu'on leur attribuë. Lors qu'on les représente braves, liberaux, genereux, on ne doit pas leur laisser faire la moindre baßesse ni aucune lâcheté, par ce que leurs actions dementiroient leur Caractere, & les vertus dominantes des Heros. On ne doit tirer aucune consequence, de ce que Saluste*, si heureux dans la descriptions des hommes, nous représente, en quelque maniere,* Catilina *comme un avaritieux, en disant que cet Ambitieux, prodigue de son propre bien, cherchoit avec ardeur à s'emparer de celui des autres : puisque ces deux mouvemens, qui semblent opposés, partoient d'une même source. C'étoient des effets de l'ambition démesurée de* Catilina*, & du desir qu'il avoit de s'élever, par le moyen de ses créatures, sur les ruïnes de la République* Romaine. *Un projet de cette nature ne pouvoit s'executer que par de grandes*

sommes

ſommes d'argent, & cela obligeoit Catilina *à faire tous ſes éfforts pour en tirer de tous côtés.*

Un Hiſtorien doit être fort des intereſſés, & par conſequent ne doit jamais loüer ni blâmer ceux dont il parle. Il faut qu'il ſe contente d'expoſer leurs actions, & qu'il laiße au Lecteur la liberté d'en juger à ſon gré, ſans trouver à réduire à la conduite de ſes Heros, & ſans les deffendre. Ce n'eſt pas à lui, à juger de leur merite; il ſuffit de les repréſenter tels qu'ils ſont, & de marquer leurs ſentimens, leurs mœurs, & leur conduite. Il ſort de ſon Caractere, & d'une impartialité exacte, lorſqu'il ajoûte des Epithetes de blâme ou de loüange, aux Noms de ceux qu'il introduit ſur la Scene. Cependant on trouve peu d'Hiſtoriens qui ſuivent exactement cette regle, & qui ſe tiennent dans les bornes de cette indifference, dont ils ne ſauroient néanmoins s'éloigner ſans ſe rendre coupables de partialité.

Quoi qu'il faut beaucoup de genie pour faire un bon Hiſtorien, il n'eſt pas toûjours neceſſaire, de faire paroître tout ſon eſprit, ni de s'efforcer à faire des réflexions vives & delicates. Au contraire c'eſt un defaut, que l'on reproche, avec juſtice, à Tacite, *lequel non content de rapporter les actions, ſe ſert des réflexions les plus rafinées de la Politique pour pénétrer & découvrir les raiſons ſecrettes, & les cauſes cachées des évenemens. Il faut cependant faire de la diſtinction entre le Caractere de l'Hiſtorien &*

celui du Heros. Car lors que le Heros par
doit s'exprimer ingenuement, & sans af
tion, par ce qu'il le fait sans s'y être pre
Au lieu que l'Auteur, en parlant de son
peut orner davantage son stile, & se ser
termes choisis pour se mieux faire entendr
réflexions morales, les maximes, & les se
ces, sont plus propres dans les discours qu
fait pour instruire, que dans les Nouvell
storiques, dont le principal but est de plair
lors qu'il s'y trouve des choses instructiv
doit plûtôt être dans les descriptions que
les preceptes.

Un habile Historien ne doit pas suiv
même methode, à la fin, & au commenc
de son Histoire; Il peut dabord exposer qu
maximes, en ne rapportant que peu de f
Mais comme lors qu'on approche de la c
sion, la curiosité du Lecteur s'augment
qu'il à une impatice secrete, de voir le de
ment de l'action; un des Historiens, qui s'an
moraliser & à faire descriptions, ennuie
cteur impatient, qui souhaite de voir la
l'intrigue. Il doit aussi se servir d'un stil
ferent dans le corps de l'ouvrage, & da
conversations, qui doivent s'écrire d'un
niere aisée: Les expressions recherchées &
tour élegant ne sont pas du stile de la con
tion, dont le principal ornement consiste d
simplicité, & dans un air libre & sincere
vaut mieux qu'une grande exactitude.

voyons plusieurs exemples, dans les Auteurs anciens, d'une sorte de conversation, qui semble repugner à la raison. Il n'est assurément pas naturel qu'un homme s'entretienne soi-même. Nous ne passons que pour communiquer nos pensées aux autres. Outre cela il est assez difficile de comprendre comment un Auteur, qui rapporte mot à mot ces sortes de conversations là, en peut être instruit, pour les repeter avec tant d'exactitude. Elles sont encore plus ridicules lorsqu'elles roulent sur des Sujets, qui ne se rapportent pas directement à l'Histoire dont il est question. Lors que ces Conversations sont longues, elles ne sauroient manquer d'ennuier, par ce qu'elles éloignent de nos yeux les personnes, aux avantures desquelles nous nous interressons, & qu'elles interrompent le fil de l'Histoire.

Il est absolument necessaire de finir une Histoire, pour satisfaire la curiosité & l'impatience du Lecteur, qui prend part à la fortune de ceux dont on décrit les avantures. On le prive d'un plaisir sensible, en éloignant l'évenement d'une intrigue, qui lui a donné de l'émotion, & dont il attent le denouëment, tel qu'il puisse être : Et comme le principal but de l'Histoire est d'inspirer l'amour de la vertu, & l'horreur du vice, par les exemples qu'on propose ; la conclusion d'un Histoire, doit être accompagnée de quelque trait de Morale, qui nous porte à la vertu. Ceux qui ont une vertu superieure, ne sont pas toûjours les plus heureux ; mais

leurs

leurs malheurs excitent la pitié du Lecteur & le touchent. Et quoi que le vice ne soit pas toûjours puni, on le represente d'une maniere, qui en marque la difformité, & qui fait connoître qu'il merite d'être châtié.

HISTOIRE SECRETE DE LA REINE ZARAH.

DE tous les Roiaumes du Monde, il ne s'en trouve aucun aujourd'hui qui ſoit plus rempli d'avantures que celui *d'Albigion*, dont le commerce & la correſpondance s'étend de tous côtés, de ſorte que les habitans en ſont auſſi renommés, pour la politique, dans les païs étrangers, que les *Moſcovites* le ſont chez eux pour la Galanterie. La jeuneſſe de ce Roiaume, encouragée par l'exemple des Peres, aſpire aux premieres charges de l'Etat, pendant qu'elle eſt encore ſoumiſe à la diſcipline de ſes Maîtres; & les apprentifs affectent l'air de Miniſtres d'Etat, avant que d'avoir appris le myſtere de leurs profeſſions.

Les Artiſans du plus-bas rang, pretendent qu'il leur eſt permis, de vilifier ceux qui ſont au-

au-deſſus d'eux, & de dépoſer les Miniſtres avec la même liberté qu'ils prennent du Tabac. Les Chartiers & les Savetiers, dreſſent des Articles de Paix & de Guerre, en prenant du caffé, & font des Traités de Partage ſans façon; En un mot du Prince jusqu'au Berger, tout le monde y jouït de ſa liberté naturelle, ſoit que cela procede de la nature du climat, ou du temperament du peuple. Quoi qu'il en ſoit je ſuis perſuadé que les peuples agiſſent, plus ou moins, ſelon les regles & les loix du Gouvernement ſous lequel ils vivent.

La fameuſe *Zarah*, d'une race obſcure, nâquit ſous le Regne de *Roland*, Roi *d'Albigion*, le Prince du monde le plus galand, & dans un tems, où la galanterie étoit tellement en vogue, qu'il n'étoit pas plus naturel de vivre que d'aimer: Auſſi ſçût-elle en profiter plus que perſonne du monde; Sa Mere *Jeniſe* femme d'aſſez bas lieu, mais fort intrigante, connoiſſoit parfaitement bien ſon monde, & ne negligeoit nullement ſes propres interêts. Quoi qu'elle n'eut pas naturellement trop d'eſprit, elle ſuppleoit à ce défaut par une certaine addreſſe particuliere à de certaines femmes, & par ce moyen elle gagnoit les cœurs de tous ceux qui la frequentoient.

Zarah, devint bien-tôt l'objet de l'admiration de tous ceux qui connoiſſoient ſa naiſſance & ſon éducation: Sa Mere avoit pris

ſoin

ſoin de lui apprendre l'art d'engager & de charmer les cœurs, & comme elle avoit beaucoup d'eſprit, elle ne manqua pas de ce faire aimer de tout le monde. Il ſe recontra en ce tems là, à la cour, un gentilhomme nommé *Hippolite*, jeune, bien fait, & de bonne Famille, lequel s'étoit fait aimer de pluſieurs femmes, que l'on diſoit même qui avoient fait ſa fortune. *Zarah* l'aiant vû deux ou trois fois au bal ? divertiſſement ordinaire en ce tems là, en fut charmée : *Hippolite* dançoit parfaitement bien, & ne manquoit jamais de s'attirer les applaudiſſemens de tout le monde : Il ne faiſoit pas un pas qui ne fût applaudi de tous ceux qui le voyoient le cœur de *Zarah*, ne fût ſenſiblement touché; Il n'eſt même pas extraordinaire qu'elle ſe rendit à un ſi grand merite. Elle reſſentoit une joye inexprimable des honneurs que tout le monde faiſoit à *Hippolite* ; & dés qu'elle le perdoit de vuë elle devenoit penſive & melancholique, dont ſa Mere ne fût pas des dernieres à s'appercevoir. Elle perdit inſenſiblement l'appêtit & le repos, ce qui donna beaucoup d'inquietude à l'indulgente *Jeniſe*, qui n'avoit rien tant à cœur que la ſanté & la ſatisfaction de ſa Fille : La langueur où elle la voyoit, lui donnoit une douleur mortelle, n'en pouvant déviner la cauſe, & ne pouvant s'imaginer par quelle raiſon elle lui en faiſoit un ſecret. Cependant

dant l'amoureuſe *Zarah* periſſant à vuë d'œil, ſa bonne Mere redoubla ſes ſoins & ſes tendreſſes ; Enfin elle la preſſe ſi inſtamment de lui apprendre la cauſe de ſa douleur, & l'aſſûre tellement qu'elle mettroit tout en uſage pour la ſatisfaire, au cas qu'elle procedât de l'amour, qu'elle fût obligée d'ouvrir ſon cœur à une Mere ſi indulgente & qui flattoit ſi agreablement ſes deſirs.

Hippolite, s'écria cette belle, avec beaucoup d'emportement & de tendreſſe, *eſt de tous les hommes le plus aimable à mes yeux, & le plus accompli ! Mais helas ! il aime* Clelie, *& il en eſt aimé, & vous ne connoiſſez que trop de pouvoir, & la beauté de cette Rivale ; & que la qualité de Maîtreſſe du Roi, qu'elle poſſede, lui donne mille avantages ſur moi, pour flatter ſon cœur & ſon ambition.* Clelie *aime paſſionement* Hippolite ; *& elle n'aime le Roi qu'autant que ſes pareilles ont accoutumé de le faire, c'eſt-à-dire, autant que le pouvoir d'un Monarque peut l'obliger à aimer un homme, à qui elle doit toute ſon élevation.* Bien que cette Dame gouverne ce Monarque avec un pouvoir abſolu, elle eſt déchirée par la paſſion qu'elle ſent, au plus haut point de ſa gloire, pour un homme, qui a ſçu l'aſſervir par ſon propre merite. Auſſi *Clelie* n'eut elle pas plûtôt jetté les yeux ſur *Hippolite*, qu'elle oublia tout ce qu'elle devoit à ſon bienfaiteur.

Elle

Elle ne regarde plus les bontez du Roi, que comme des choses qui lui sont duës, ou du moins, dont elle s'acquita suffisamment par la reconnoissance exterieure & superficielle qu'elle lui en marque. Elle se dit même qu'il ne sauroit, avec justice, la blâmer de n'avoir point d'amour pour lui, puisqu'il ne doit s'en prendre qu'à lui même, qui n'a pas l'art de se faire aimer. C'est là ordinairement le destin des Monarques amoureux : Lorsqu'ils sont auprès de leurs Maîtresses, ils se desarment de cette Majesté, qui éblouit les yeux & qui charme les cœurs: Ils se negligent si familiers auprès d'elles, s'accoûtument insensiblement à les traiter comme les autres hommes.

Nonobstant toute la gloire, & le plaisir, que ce fait une femme ambitieuse, de voir tous les jours à ses piés, une personne, qui commande à tous les autres; les Monarques ne sauroient sans se tromper souvent, faire fonds sur la fidelité de leurs Maîtresses : Il n'y a qu'une passion violente qui puisse fixer le cœur d'une femme : L'ambition seule n'en est pas un gage suffisant; & les Princes doivent plus souvent leurs conquètes amoureuses à leur qualité, qu'à leur merite. Aussi ne s'étendent elles guere que sur des choses exterieures & grossieres; parce que l'amour & l'inclination ne trouvant rien qui réponde à leur attente, la pompe & la splendeur ne pou-

pouvant en satisfaire les desirs, cherchent ailleurs dequoi se satisfaire.

Si c'est là tout, (repliqua *Jenise*, cette Mère passionnée, *cessez de vous allarmer*; *je suis venuë à bout de choses bien plus difficiles : Comme* Hippolite *est brave, & qu'il a le cœur bien placé, il se lassera bien-tôt d'être à une femme, laquelle après avoir sacrifié son propre honneur au Roi son Maître, ne sauroit faire beaucoup d'impression sur son cœur : Il sera même bien aise d'avoir ce prétexte de disposer de ses bienfaits, en faveur d'une autre femme dont la beauté & la fidelité satisferont en même tems son cœur & son ambition. Car enfin il est naturel aux hommes, qui aiment le plaisir, de cherir ceux qui sont de leur propre choix. De sorte qu'il ne sera pas difficile* continua-t-elle, *de trouver un milieu pour satisfaire vôtre amour & mon ambition.*

Jenise se servit de toute son adresse pour en venir à bout. Elle fit en sorte que la premiere fois que *Clelie* vit *Zarah* à la Cour, elle en fut si charmée qu'elle l'invita à son appartement, étant bien éloignée de songer qu'elle fût sa Rivale : *Zarah* accepta cette offre avec joye ; & la nuit étant venuë, *Hippolite* se rendit à son ordinaire, à l'appartement de *Clélie* : Jamais surprise ne fut égale à celle de *Zarah*, à la vûë de l'homme du monde qui lui étoit le plus cher ; lequel s'avançoit vers elle avec tous les avantages d'un heureux

reux Amant, ſans qu'elle pût s'imaginer le ſujet de ſa venuë, & *Clelie* étant ſortie pour ſe rendre à l'appartement du Roi, qui l'avoit envoyée chercher. *Hippolite*, s'apperçût de ſa ſurpriſe, & fut ſi charmée de ſa beauté, qu'il demeura les yeux fixés ſur elle, ſans pouvoir ouvrir la bouche, tant il étoit tranſporté d'amour. Cependant ayant un peu repris ſes eſprits, il fit un effort voyant la confuſion où étoit *Zarah*, & rompit le ſilence, en lui diſant: *jamais ſurpriſe ne fut égale à la mienne, Madame, à la vûë de vos beautez: Elle eſt telle que j'ai de la peine à me perſuader la realité de ce que je vois; bien que mon cœur tâche de s'en flatter. Eclairciſſez mes doutes, Madame, & m'apprenés ſi ces Lieux ſont enchantez?* C'étoit effectivement un lieu ſpacieux & frais, pour ſe derober aux chaleurs de l'Eté. On y voioit pluſieurs Siéges de Gazon, entourez de Jaſmins & d'autres Plantes odoriſeantes, en un mot c'étoit un lieu que le Roi avoit choiſi pour ſes plaiſirs. *Zarah* s'y étoit couchée, & comme il n'y a rien de ſi charmant que la vûë d'une belle Femme en cet état, il en fut tellement épris qu'il ne ſavoit où il étoit, ni ce qu'il faiſoit: *Zarah* aiant enfin recouvré l'uſage de la parole, dont elle ſavoit aſſés bien ſe ſervir en d'autres occaſions, lui répondit, qu'il falloit qu'il la prît pour un autre: Car enfin, lui dit-elle, *je n'ignore pas que* Clelie *eſt la perſonne, à qui*

l'a-

s'adreſſent toutes ces douceurs. J'avouë, Madame, repliqua-t-il, *que* Clelie *eſt ma Maîtreſſe; mais la paſſion que j'ai pour elle, n'eſt pas à l'épreuve de vos charmes, qui m'en inſpirent une autre, qui efface tous les ſiens, & dont la force & la violence ſuffiſent pour me ſervir d'excuſe; & me faire paſſer par deſſus toutes les conſiderations du devoir & de l'interêt.*

Zarah ravie d'entendre les paroles paſſionnées *d'Hippolite,* lui dit, *que bien qu'elle fut perſuadée de ſa generoſité & de ſon merite, elle ſavoit bien auſſi qu'on ne pouvoit faire aucun fonds, ſur un cœur ſi ſujet au changement; qui ſe donnoit avec tant de facilité; & qui ne trouvoit rien, en amour, de plus charmant que la varieté. Il ce peut,* ajouta-t-elle, *que vous m'aimés aujourd'hui, mais vous en aimerés peut être, une autre dans deux jours: Et vous aurez lieu de m'accuſer de preſomption ſi je pretendois que vous me fuſſiez plus fidelle que vous ne l'êtes à* Clelie.

On pourra s'étonner que deux perſonnes, qui ſe connoiſſoient ſi peu, ſe parlaſſent avec tant de familiarité, à la premiere rencontre: Mais il faut ſavoir que l'Amour fait bien plus de progrés en ce Païs-là, que dans le nôtre; où les vents, la neige & la pluie, lui engourdiſſent les aîles, & interrompent la rapidité de ſon vol. Car c'eſt la coûtume des Grands de ces Païs-là, qui n'ont point d'inclination particuliere pour une Femme, d'en changer

tous les jours, & de chercher le plaisir dans la varieté, après avoir perdu le veritable goût de l'Amour.

Pendant que ces deux Amans, étoient entierement occupés de leur Amour, & qu'*Hippolite*, en galant homme, & en habile Courtisan, ne songeoit qu'à expliquer à sa Maîtresse la tendresse de son Amour; *Jenise* qui avoit moyenné cette entrevûë, & procuré l'absence de *Clelie*, voulant profiter d'une occasion si favorable, se rendit inopinément à l'appartement de cette Dame pour y surprendre nos Amans, & tâcher de parvenir au but qu'elle s'étoit proposé, de faire épouser sa Fille à *Hippolite*; Le bruit qu'elle fit à la porte, les remplit de crainte: *Ils se demandérent ce que ce pouvoit être?* Ne pouvant s'imaginer qu'on eut pû découvrir dans l'appartement, une intrigue si accidentelle, & à laquelle il sembloit qu'il n'y eut que le hazard qui eut contribué. Enfin *Jenise* aiant enfoncé la porte, entra toute hors d'haleine, & se jetta à demi morte, en apparence entre les bras de sa Fille. Que de facheuses idées, se presentérent en ce moment dans l'esprit d'*Hippolite!* Il s'imagina que tout étoit perdu, & que c'étoit un stratagême de *Clelie*; ne soupçonnant en aucune maniere le dessein de *Jenise.*

Oh Ciel, s'écria-t-elles, fondant en larmes, *que vois-je?* Hippolite! *& seul avec*

vous? Apprennés moi ma Fille, comment il est venu, & à quelle intention? *Zarah* ne sachant que répondre, gardoit un profond silence, tandis que *Jenise* accabloit *Hippolite* de reproches. Comme cette Scene avoit été parfaitement bien menagée par *Jenise*, sans même qu'elle eut fait part de son secret à sa Fille; Elle se jetta sur elle, avec une fureur si apparente qu'*Hippolite* y fut trompé, & se jetta entre deux, pour la derober à son emportement: Il en fut même si sensiblement touché, qu'elle auroit senti les effets de son ressentiment, si la crainte de perdre *Zarah* ne l'eut retenu.

Ce desordre ne fut pas plûtôt appaisé, qu'*Hippolite* prit *Zarah* entre ses bras, en presence de sa Mere, & l'embrassant tendrement, lui dit: *Madame, les assauts où vous venez d'être exposée, à cause de moi, m'obligeront à l'avenir, à avoir plus d'égard à vôtre repos, & à vôtre satisfaction qu'à l'amour que j'ai pour vous; quoique ce ne soit pas une chose facile que de se défaire d'une passion comme la mienne.* Cette declaration ne répondit pas aux intentions de *Jenise*, qui craignit que la passion d'*Hippolite* ne degenerât en une amitié froide, & en respect. Mais la réponse de *Zarah*, la tira de crainte. *Monsieur*, lui dit-elle, *vos paroles, & l'ardeur que vous venez de faire paroître pour moi en cette avanture, ne me permettent pas de douter que vous n'ayez*

de

de l'estime & de la consideration pour moi ; mais je ne saurois cependant avoir la vanité de me flatter, que vous puissiez vous défaire si facilement en ma faveur, de la passion que vous avez pour Clelie. *Ah, Madame, s'écria* Hippolite, *la passion que je puis avoir pour elle, ne sauroit m'empêcher de vous offrir mon cœur, & de vous assurer que je suis prêt à renoncer à Elle pour l'Amour de vous, & qu'il n'y a rien que je ne fasse pour vous satisfaire.*

Jenise s'applaudit en secret du bon effet que produisoit sa politique ; pendant qu'*Hippolite* lui faisoit mille sermens qu'il n'outrepasseroit jamais les bornes du respect, & de la discretion, que pourroit exiger la vertu la plus severe ; & lui proteste qu'il ne souhaitoit du tems pour l'en convaincre, que jusques au lendemain, afin d'avoir une heure d'entretien avec *Clelie.* Mais *Jenise* qui connoissoit l'inconstance des hommes, & les artifices des Femmes, lui fit des reproches de cette proposition ; Il s'addresse ensuite à *Zarah*, & la pria de la maniere du monde la plus tendre, & la plus passionnée de lui accorder cette grace : *Mais cette belle, lui répondit, que rien ne pourroit l'obliger à manquer à ce qu'elle devoit à sa Mere, & à sa propre vertu, & qu'elle ne pouvoit s'imaginer qu'aiant autant d'Amour pour elle, qu'il pretendoit en avoir, & dont sa Mere venoit d'être témoin, il ne pût se separer d'elle, sans lui donner la sa-*

tisfaction, que les parens exigent en de pareilles rencontres. J'ai de l'honneur & de la vertu, aussi bien que vous, repliqua-t-il, *& les principes en sont peut-être aussi severes, mais l'Amour est plus fort que tous les préceptes du monde.*

Cela ne plût pas à *Jenise*, qui disaprouvoit tout ce qui pouvoit retarder leur mariage: C'est pourquoi elle dit à *Hippolite*, qu'il falloit qu'il choisit immediatement de deux choses l'une; ou de faire confidence de ce qui venoit de se passer à *Clelie*, chose dont il pouvoit facilement comprendre les consequences, tant à son égard, qu'à celui de *Zarah*; ou de l'épouser immediatement & que par ce moyen il conserveroit & son honneur, & sa propre fortune. Le Roi, ajoûta-t-elle, sera ravi de voir son Rival marié: & *Clelie*, ne s'en pourra pas vous reprocher d'avoir fait une action deshonnorable. *Hippolite* garda le silence quelque tems, comme un homme qui songeoit à ce qu'il devoit dire. Mais *Jenise* le pressant de se declarer, il la regarde d'un air melancholique, & lui demanda avec quelque émotion, *Madame, je suis le plus malheureux de tous les hommes: & sur tout en amour.* Zarah, *n'a pas la moindre tendresse pour moi, & ne plaint nullement les tourmens, qu'elle voit que je souffre pour elle; de sorte que je ne sai ce que je deviendra, si vous n'avez pas plus de bonté pour moi. Apprenez moi,*

moi, ce que vous souhaitez de moi, & ce que vous voulez que je fasse? Je souhaite, repliqua Jenise, *que vous épouſſez immediatement* Zarah, *puisque j'ai un Prêtre tout prêt, à en faire la ceremonie.* Cette proposition, le surprit de maniere, qu'il en rougit, & ne pût répondre sur le champ. *Jenise* profita du desordre où il étoit, elle appella le Prêtre, qui fit son office sans hésiter, & prononça la benediction nupciale.

Cette ceremonie ne fut pas plûtôt achevée, à la grande satisfaction de *Jenise* & de *Zarah*, qu'*Hippolite* sortit de la chambre, à leur grand étonnement; en faisant mille reflections sur la mauvaise fortune, qui l'avoit fait tomber dans ce piége. Ce n'est pas qu'il ne fut passionnement amoureux de la beauté de *Zarah*, & qu'il ne fut même persuadé qu'elle parviendroit un jour à un degré éminent de fortune: Mais il enrageoit de se voir attrappé, & forcé à faire une chose malgré lui.

Cependant *Zarah* le voyant sortir si brusquement, & craignant que ce qui venoit de se passer ne le portât à quelque extremité, le suivit dans la chambre prochaine, où l'ayant trouvé dans un excès de rage, capable de lui ôter la raison, elle se jetta à ses piés, avec une douleur mortelle, & lui dit: fondant en larmes, *m'abandonnez vous déja, & méprisez vous si-tôt une conquête, qui vous a si peu couté? ne serez vous pas sensible à ma dou-*

leur? Elle en auroit dit davantage si l'excès de son desespoir ne lui eut ôté la parole, & si le combat qui se passoit en elle, entre l'amour & le ressentiment, ne l'eût fait pâmer à ses piés. *Hippolite* la releva, & l'embrassa avec une tendresse extrême; le transport de son Amour aiant dissipé l'extravagance de son emportement, de sorte qu'il s'abandonna à tous les transports d'un amant aimé. Il seroit impossible d'exprimer la joye de *Zarah* en cet heureux moment, auquel le regardant avec des yeux enflammez d'Amour, elle n'eut que le tems de s'écrier, *oh Ciel, oh* Hippolite! *soutenez moi, dans l'excès du ravissement qui me transporte. Clelie* arriva dans ce moment, outrée d'un accident qui lui étoit arrivé; & ne fut pas plûtôt arrivée à la porte de la chambre, où étoient ces heureux Amans, qu'elle attendit une voïx, qui ne lui étoit pas inconnuë, & le nom d'*Hippolite*; Elle n'eut pas assez de retenuë pour observer ce qui se passoit, & s'avançant vers eux; quelle fut sa surprise lorsqu'elle reconnut que s'étoit *Zarah* & *Hippolite! Traitre s'écria-t-elle, peut tu pousser si loin, l'ingratitude? Ose tu te servir de mon appartement pour m'outrager? Et ne pouvois tu le faire, sans me rendre témoin de ton infidelité? Barbare*, ajouta-t-elle, *est ce ainsi que tu reconnois mes bienfaits? Madame*, répondit-il, avec beaucoup de froideur, & une presence d'esprit, qui lui

lui est toute particuliere, *Vous devriez nous entendre; & s'il vous plait, nous ferons venir ici des personnes, qui justifieront nôtre conduite, & vous verrez comment nous nous deffendrons.* Ces paroles achevérent de la desesperer. *Oh Ciel!* s'écria-t-elle, *y eut-il jamais une impudence pareille? à quoi ceci aboutira-t-il?* En disant cela elle se saisit de son épée, sans savoir où elle la devoit plonger, les trouvant également perfide. Enfin *Zarah* lui paroissant la plus criminelle, elle resolut de la sacrifier la premiere à son ressentiment: Mais dans le moment qu'elle lui alloit percer le cœur, *Hippolite* se jetta au devant d'elle, & reçût une legere blessure en lui saisissant le bras. *Ah traitre s'écria-t-elle en se jettant sur lui, ce coup là n'étoit pas destiné pour toi, & tu n'auras pas le pouvoir de te vanger le premier.*

A ces mots, & au bruit qu'elle fit, *Jenise*, & le Prêtre, qui ne s'étoient pas encore retirez, entrerent dans la chambre. Quelle fut la confusion de *Clelie*, à cette vuë! Elle trembla depuis les piés jusqu'à la tête, & sentit un redoublement de desespoir, qui effaçoit tout ce que ses pensées, & sa jalousie avoit pû lui sugerer. *Dieux!* s'écria-t-elle, transportée de rage, de fureur, & de desespoir; *quels fantômes sont cela? d'où vient cette vieille sorçiere, & que cherche ce monstre là? Que viennent-ils de m'enlever? Qu'ont-ils fait de mon* Hippolite? En disant cela, elle se mit à cou-

rir la chambre comme une forcenée. Le bruit qu'elle fit y attira tous ses domestiques, qui s'imaginerent qu'il lui étoit arrivé quelque accident : Mais ils se retirerent immediatement à la vuë *d'Hippolite*, qui avoit causé plusieurs fois de pareils desordres dans la Famille ; Il se retira aussi, voiant bien qu'il ne gagneroit rien sur l'esprit de *Clelie*, dans la situation où il se trouvoit, & se contenta de la recommander aux soins de ses Femmes.

La Cour fut bien-tôt instruit de ce qui s'étoit passé en cette occasion : La nouvelle en parvint même aux oreilles du Roi, qui ne fut pas fâché du Mariage *d'Hippolite*, qui le délivroit d'un Rival qui lui avoit enlevé le cœur de la personne du monde qu'il aimoit le plus tendrement : Car ce Prince n'ignoroit pas l'infidélité de *Clelie*, qu'il ne pouvoit cependant s'empêcher d'aimer ardemment. Il envoya chercher *Hippolite*, qu'il felicita sur son Mariage, en l'assurant de la continuation de ses bonnes graces. *Hippolite* en fut si surpris, qu'il hesita s'il devoit remercier Sa Majesté de ses marques de sa bienveillance, ou non, craignant que *Clelie*, n'eut tout dit à ce Prince, & qu'il ne se mocquât de lui : Mais il fut agréablement surpris lors que le Roi continuant toûjours sur le même ton, lui dit, *que quoi qu'il ne connoît pas celle dont il avoit fait choix, il ne laissoit pas d'être persuadé, qu'elle étoit parfaitement belle, puisqu'il savoit qu'il avoit*

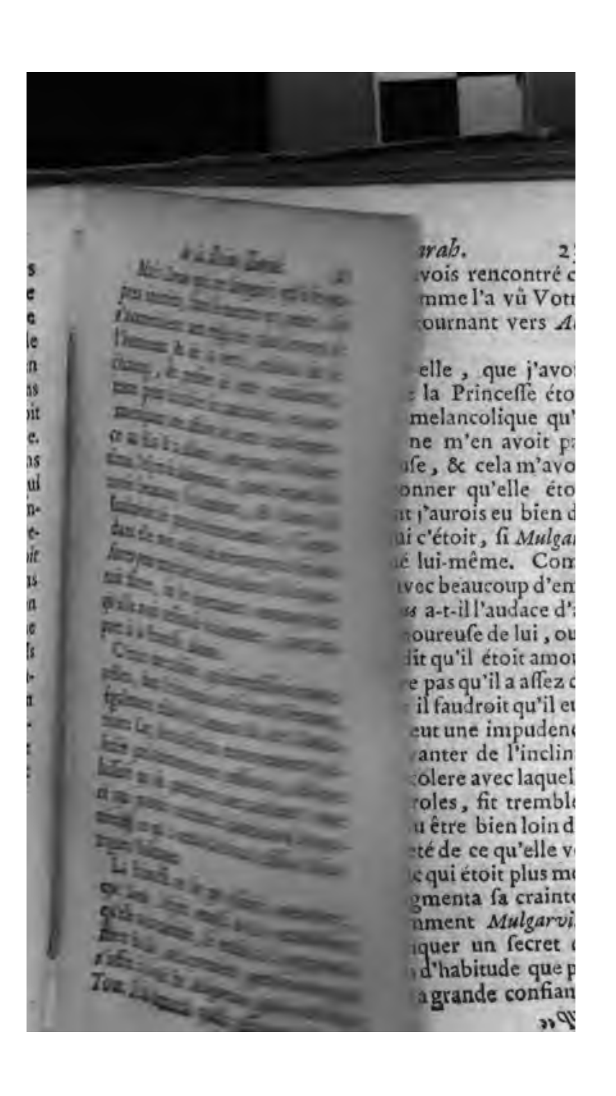
avoit le goût bon. Il souhaita de la voir, & fit des reproches honnêtes à Hippolite, *en lui disant que cela ne devoit pas l'inquieter, puisque quand elle seroit aussi aimable qu'il la se representoit, il ne manqueroit pas de moderer ses desirs, sans songer à envier le bien des autres,* Clelie, *lui aiant suffisamment fait connoître, ce qu'il devoit attendre des plus charmantes de son sexe.* Ces paroles firent craindre à *Hippolite*, que le Roi ne voulût lui reprocher l'attachement qu'il avoit eu pour *Clelie*: Mais au lieu de cela, ce Prince, qui avoit de l'Esprit infiniment, & qui étoit fort agréable, se mit à plaisanter, & à le railler, en lui demandant, *ce que feroient les personnes galantes, s'il falloit que leurs engagemens durassent autant que leurs vies, sans qu'il leur fût permis de changer, lorsqu'elles sentoient plus d'inclination pour un autre, c'est un droit naturel,* ajouta-t-il, *de disposer de son cœur, où l'on le juge à propos, & d'en revoquer le don avec la même liberté : On seroit bien malheureux si l'on n'avoit pas cette liberté, & Vous n'ignorés pas* Hippolite, continua le Roi, *que c'est une maxime dont je fais gloire; & que j'aurois peut-être moins aimé* Clelie, *si elle n'eut pas été en cela de mon humeur. Je suis même persuadé que rien ne me plaît plus en elle que son inconstance. Je lui dis un jour que j'avois revé que je vous avois vû entre ses bras; & je vous y trouvai effectivement peu après. Pourriez-vous donc trouver mauvais,* Hippolite, *que je fisse*

presentement à votre égard, ce que vous fites alors au mien : Oui, sans doute, Sire, repliqua-t-il, *puisque je ne le fit pas à dessein, que vous me rendissiés la pareille. Eh bien*, répondit le Roi prophetiquement, *si ce n'est moi, ce pourra être un autre.* Ce plaisant dialogue fut interrompu par l'arrivée de *Clelie*, qui en commença un autre, qui ne fut pas tout-à-fait si agréable. Elle avoit appris qu'*Hippolite*, étoit avec le Roi, & comme elle avoit en tout tems l'accès libre auprès de ce Prince, elle entra d'un air Majestueux & altier, qui lui étoit fort naturel, lors qu'elle étoit en colere, & s'addressant au Roi, lui dit, *est-ce m'aimer, Sire, que d'entretenir & de favoriser l'homme du monde qui m'a le plus sensiblement outragée? Et vous perfide*, dit-elle à Hippolite, *comment osez-vous, vous presenter aux yeux d'un Maître offensé?* Il seroit assez difficile de representer la surprise, la crainte & la confusion que ces paroles donnerent à *Hippolite*; qui connoissoit l'ascendant que cette belle avoit sur l'esprit du Roi, lequel nonobstant la bonne humeur où il étoit, & sans examiner les raisons de l'emportement de *Clelie*, s'écria, *Perfide, sans honneur, & sans Foi, osez-vous me faire des reproches? Est-ce ainsi que vous reconnoissez les obligations que vous m'avez, & ce que j'ai fait pour vous?* Ensuite il l'accabla de reproches, & *Hippolite* se retira en triomphe.

Je-

Jenise de son côté étoit ravie d'avoir si bien marié sa Fille, tout bien consideré, car *Hippolite* étoit un brave guerrier, & fort estimé à la Cour : Il avoit servi long-tems sous un Prince voisin, qui passoit en ce tems-là, pour avoir les meilleurs Generaux & les meilleures Troupes du monde. Et on le regardoit déja comme l'appui de la nation, & comme un homme qui parviendroit aux premieres charges de la guerre, lors qu'on auroit besoin de ses services. Son credit augmentoit tous les jours à la Cour, de sorte que *Zarah* & lui, y parurent avec un éclat, qui leur attira bien-tôt l'envie des Courtisans, qui ne pouvoient se lasser d'admirer leur bonheur, & leur élevation. *Hippolite* gagna même insensiblement les bonnes graces du Duc *Albanio*, Frere du Roi, & heritier presomptif de la Couronne, qui étoit un Prince guerrier, qui favorisoit tous ceux qui étoient élevées à la guerre, & qui avoient du genie pour les armes, il avoit été élevé lui-même au milieu des allarmes, & quoi qu'il eut été obligé, par une fatalité insurmontable de quitter sa Patrie ; pour embrasser un long & ennuyeux exil, il avoit toûjours retenu une forte inclination pour la guerre, se flatant qu'au cas qu'il parvint un jour à la Couronne *d'Albigion*, il en sçauroit mieux profiter que n'avoit fait le Roi son Pere, qui l'avoit perduë par la mauvaise conduite de ses Troupes.

Cependant *Zarah*, que nous continuer
toûjours de nommer, ainsi fût introd
au service de la Princesse *Albanie*, seco
Fille du Duc, laquelle monta ensuite s
Trône *d'Albigion*. Cela lui donna le m
de travailler à la fortune *d'Hippolite*,
la Famille *d'Albanio*, laquelle ne p
manquer de succeder un jour à la Cour
Elle ne manqua pas aussi de s'insinue
les bonnes graces de la jeune Princes
étoit alors dans l'âge ou les Femme
mencent à fixer leurs affections, &
voir les impressions les plus durab
d'Amour ou d'amitié. Ce fut en
là qu'*Albanie* lui découvrit l'in
qu'elle avoit euë pour *Mulgarvi*
Seigneur des plus galants, des plus
& des plus aimables de la Cour.
voit étoufé cette passion naissant
cœur, avant qu'elle pût trouver
ne à laquelle elle osât confier u
cette importance. Mais cette Pri
trouvé en *Zarah* toutes les quali
pour une Confidente, tant p
avoit observé en elle, que par l
lui avoit fait de sa vie, & de
incidens, dont elle avoit été
jusques alors, ne fit aucun s
apprendre les sentimens qu'ell
Mulgarvius, & qui n'avoien
personne jusques alors.



vois rencontré c
mme l'a vû Votr
ournant vers *A*

elle , que j'avoi
la Princeſſe éto
melancolique qu'
ne m'en avoit p
iſe, & cela m'avo
onner qu'elle éto
it j'aurois eu bien d
ui c'étoit, ſi *Mulga*
é lui-même. Com
avec beaucoup d'em
s a-t-il l'audace d'
oureuſe de lui, ou
dit qu'il étoit amou
e pas qu'il a aſſez d
il faudroit qu'il eu
eut une impudenc
anter de l'inclin
colere avec laquel
roles, fit trembl
u être bien loin d
té de ce qu'elle v
e qui étoit plus m
gmenta ſa crainte
nment *Mulgarvi*
iquer un ſecret
d'habitude que p
a grande confian
,, Q

Cependant *Zarah*, que nous continuerons toûjours de nommer, ainſi fût introduite au ſervice de la Princeſſe *Albanie*, ſeconde Fille du Duc, laquelle monta enſuite ſur le Trône *d'Albigion*. Cela lui donna le moyen de travailler à la fortune *d'Hippolite*, dans la Famille *d'Albanio*, laquelle ne pouvoit manquer de ſucceder un jour à la Couronne. Elle ne manqua pas auſſi de s'inſinuer dans les bonnes graces de la jeune Princeſſe, qui étoit alors dans l'âge ou les Femmes commencent à fixer leurs affections, & de recevoir les impreſſions les plus durables, ſoit d'Amour ou d'amitié. Ce fut en ce tems là qu'*Albanie* lui découvrit l'inclination qu'elle avoit euë pour *Mulgarvius*, jeune Seigneur des plus galants, des plus ſpirituels & des plus aimables de la Cour. *Albanie* avoit étoufé cette paſſion naiſſante dans ſon cœur, avant qu'elle pût trouver une perſonne à laquelle elle osât confier un ſecret de cette importance. Mais cette Princeſſe aiant trouvé en *Zarah* toutes les qualitez requiſes pour une Confidente, tant par ce qu'elle avoit obſervé en elle, que par le recit qu'elle lui avoit fait de ſa vie, & de la varieté des incidens, dont elle avoit été accompagnée juſques alors, ne fit aucun ſcrupule de lui apprendre les ſentimens qu'elle avoit eu pour *Mulgarvius*, & qui n'avoient été connus de perſonne juſques alors.

Mais

Mais *Zarah* qui ne ſongeoit qu'à ſes propres intérêts, ſans ſe mettre en peine, s'ils s'accordoient aux regles les plus ſeveres de l'honneur & de la vertu, reſolus ſur le champ, de profiter de cette confidence, tant pour ſatisfaire ſon ambition, en communiquant une affaire de cette conſequence au Roi & à *Albanio*, que pour s'inſinuer dans l'eſprit de *Mulgarvius*, pour lequel elle avoit beaucoup d'inclination, & dont elle ſouhaitoit de paroître intime amië; Cependant elle avoit reſolu, & même pris ſes meſures pour empêcher le ſuccès dont il ſe pourroit flatter, ſur les eſperances trompeuſes qu'elle avoit deſſein de lui donner, par rapport à la Princeſſe *Albanie.*

C'étoit une trahiſon, qui ſurpaſſoit toutes celles, dont ſe fût jamais aviſé une Femme, également eſclave de l'amour & de l'ambition: Car, bien qu'elle fut entierement poſſedée par la derniere de ces paſſions, elle ne laiſſoit pas de pourſuivre avec ardeur tout ce qui pouvoit contribuer à ſatisfaire la premiere; ce qui à rendu ſa vie un tiſſu d'intrigues Politiques.

La Princeſſe ne fut pas plûtôt retirée, que *Zarah*, l'eſprit rempli de la trahiſon qu'elle avoit meditée, ſe rendit à l'appartement du Roi, où la premiere perſonne qui s'offrit à ſa vuë fut *Mulgarvius* qui étoit de Tour. Il lui demanda quelle affaire l'amenoit

noit ſi tard à la Cour, & s'il y avoit quelque choſe en quoi il pût la ſervir? *Zarah* ſe trouva un peu embaraſſée pour cacher ſon infidelité. Cependant elle lui repondit d'un ton flatteur; *Vous ne devineriez pas, Seigneur, la part que vous avez, à ce qui m'occupe: Sachez que vous étes plus heureux que vous ne penſez. La Princeſſe vous aime: Ne m'en demandes pas davantage à preſent. Il faut que je parle à* Albanio, *& l'on m'a dit qu'il eſt aupres du Roi.* Comme elle achevoit ces paroles, le Duc entra dans la galerie, où ils étoient. *Zarah* l'aiant apperçu le ſuivit, & lui dit qu'elle avoit quelque choſe à lui dire en ſecret. Dés qu'il eut appris que c'étoit au ſujet de la Princeſſe ſa Fille, il lui ordonna de le ſuivre dans le cabinet du Roi, d'où il venoit de ſortir. *Mulgarvius* qui avoit été témoin de cette entrevûë, en fût inquiet, ne pouvant comprendre quelle affaire *Zarah* pouvoit avoir, à une heure ſi induë auprès du Roi & *d'Albanio.* Cependant cette belle n'étoit pas peu occupée à s'exprimer de maniere, à ne donner aucun ſoupçon au Roi de ſon infidelité. „ Sire, lui dit elle, d'un air „ affecté, la Princeſſe ignore, & même eſt „ bien éloignée de ſoupçonner que j'aie dé„ couvert l'amour qui eſt entr'elle & *Mul„ garvius.* Et je n'aurois pû rendre ce ſervice „ à Votre Majeſté, en lui decouvrant une „ choſe ſi importante à la Famille Royale,

&

„ & à tout l'Etat, si je n'avois rencontré ce
„ Seigneur par hazard, comme l'a vû Votre
„ Altesse, dit elle, en se tournant vers *Al-*
„ *banio.*

„ J'avouë, continua-t-elle, que j'avois
„ observé depuis peu que la Princesse étoit
„ plus pensive, & plus melancolique qu'à
„ l'ordinaire; mais elle ne m'en avoit pas
„ voulu apprendre la cause, & cela m'avoit
„ donné lieu de soupçonner qu'elle étoit
„ amoureuse. Cependant j'aurois eu bien de
„ la peine à deviner de qui c'étoit, si *Mulgar-*
„ *vius* ne me l'eut avoué lui-même. Com-
„ ment s'écria le Roi, avec beaucoup d'em-
„ portement, *Mulgarvius* a-t-il l'audace d'a-
„ vouër qu'*Albanie* est amoureuse de lui, ou,
„ vous a-t-il simplement dit qu'il étoit amou-
„ reux d'elle? Je n'ignore pas qu'il a assez de
„ vanité pour cela, mais il faudroit qu'il eut
„ perdu le sens, & qu'il eut une impudence
„ inexprimable, pour se vanter de l'inclina-
„ tion de la Princesse. La colere avec laquelle
„ le Roi prononça ces paroles, fit trembler
„ *Zarah*, qui auroit voulu être bien loin de-
„ là, connoissant la fausseté de ce qu'elle ve-
„ noit de dire. Mais le Duc qui étoit plus mo-
„ deré que son Frere, augmenta sa crainte,
„ en lui demandant comment *Mulgarvius*
„ avoit osé lui communiquer un secret de
„ cette nature, vû le peu d'habitude que pa-
„ roissoit d'entr'eux, & la grande confiance

„ qu'il

„ qu'il savoit que le Roi & lui avoient en elle „ & en *Hippolite*. Cela acheva de démonter „ *Zarah*, ne sachant où trouver une excuse „ dans la confusion où elle se trouvoit : Mais „ l'excés de l'emportement du Roi la tira „ d'un pas si glissant, Mon Frere s'ecria-t-il, „ à *Albanio*, il ne s'agit point de celà. Que „ l'on ordonne instamment à *Mulgarvius* de „ se retirer de la Cour, & que l'on observe „ de si près la Princesse, qu'on m'en puisse „ répondre. „

Zarah se servit de l'occasion, & se retira dans une grande consternation les larmes aux yeux. *Mulgarvius*, qui avoit attendu sa sortie, avec la derniere impatience, s'en étant apperçû, & voulant profiter de l'occasion, pour apprendre ce qui c'étoit passé dans le Cabinet du Roi, la supplia avec toute la tendresse d'un Amant, de le tirer de peine, en lui apprenant si elle ne venoit pas de reveiller au Roi & à *Albanio* le secret de la Princesse ; „ car enfin, Madame, lui dit-il, mon „ triste cœur me le dit. Falloit-il avoir la „ cruauté de me dire que je suis aimé de la „ Princesse, & puis que vous aviez resolu de „ me perdre ? Que ne me cachiez vous plûtôt ce secret ? Ensuite il se plaignit de la se„ verité de son destin, & fit des reproches si „ passionnez à *Zarah*, qu'on l'auroit plûtôt pris pour son amant, que pour celui d'*Albanio*. Toute remplie de trouble & de confusion

ſion qu'elle fût; elle prêta l'oreille à la dou-ceur attrayante de ſa voix : Elle fut touchée de ſon infidélité, & ne pouvant plus contenir ſa paſſion, s'écria, penetrée d'Amour & de douleur „Seigneur, vous étes perdu, & je „me ſuis renduë malheureuſe ! à ces mots elle voulut le quitter, mais il l'arrêta : „De-„meurez, Madame, *lui dit-il*, je vous en „conjure, & apprenez-moi ce que vous ve-„nez de faire ou de dire à mon préjudice, „ou au vôtre, afin que je me juſtifie, ſi je „ſuis innocent, ou que j'implore la clemence „du Roi ſi je ſuis coupable. Vous n'étes que „trop coupable, *s'écria-t-elle*, car vous ai-„mez la Princeſſe, & moi, je vous ai trahis „l'un & l'autre, & me ſuis trahie moi-mê-„me„ : En achevant ces paroles elle s'arra-cha d'entre ces bras & diſparut à ſes yeux, le laiſſant dans une ſurpriſe & une confuſion inexprimable, ne ſachant ce qu'il devoit faire ni penſer. Tantôt il s'imaginoit que c'étoit l'effet d'un tranſport d'Amour en *Zarah*. En-ſuite il ſe perſuadoit que cela pouvoit proce-der de quelque choſe qu'*Albanio* avoit dit au Roi contre lui. Enfin flottant ainſi entre l'eſ-perance & la crainte, il paſſa la nuit auſſi-bien que *Zarah* ſans pouvoir fermer l'œil.

Le lendemain il reçût ordre du Roi de s'ab-ſenter de la Cour, ce qui le jetta dans la der-niere conſternation. *Eſt-il poſſible* ſe diſoit-il, *que l'on ait aſſez de méchanceté pour m'expoſer à*

la colere du Roi, sans sujet & sans provocation? Et se pourroit-il que Zarah *en fût capable? C'est ce que je ne saurois croire, c'est ce que je ne saurois concevoir, & c'est en même tems une chose que je ne saurois jamais lui pardonner.* De l'autre côté *Zarah* aiant fait reflexion sur ce qu'elle avoit fait, & en craignant les suites, persuada à *Hippolite*, d'aller trouver le Roi le lendemain, & de lui representer les choses de maniere qu'il lui fit prendre d'autres mesures à l'égard de *Mulgarvius*. Comme le Roi n'aimoit pas les affaires, il ajouta foi facilement à une chose qui le tiroit d'embaras. Il sçût même bon gré à *Hippolite*, du tour qu'il donna à la chose, & fut bien-aise qu'il lui eut donné lieu de marquer à *Mulgarvius* l'estime qu'il faisoit de lui, en le rapellant à la Cour. Un changement si soudain, fit faire mille reflexions à la Cour & à la Ville sur la disgrace & sur le promt retour de ce Seigneur. Mais enfin le secret en fut éventé. Tout le monde aprit qu'il avoit osé lever les yeux jusques à la Princesse *Albanie*, qu'elle avoit aprouvé sa passion, que *Zarah* en avoit été la confidente, & que cela aiant été raporté au Roi, avoit causé la disgrace de ce Seigneur: Cet Amant Heroïque, ne pardonna jamais cette trahison à *Zarah*, quoi-qu'elle fit pour l'attirer dans ces interêts, & qu'elle se servît de tous les artifices qu'une personne de son rang pût mettre en usage; pour joüir du plaisir de sa con-

conversation, en l'entretenant dans les bonnes graces de la Princesse, dont il eut toûjours la vanité de se croire aimé. Cela l'obligea à garder des mesures avec *Zarah* en dépit de son ressentiment & de son mauvais naturel.

Roland mourut peu après, & *Albanio* succeda à la Couronne. *Hippolite* étant son favori, *Zarah* n'eut plus besoin de *Mulgarvius* pour parvenir à ses fins, son credit & celui de son mari étant suffisant pour obtenir tout ce qu'ils pouvoient souhaiter raisonnablement. Le Roi, qui connoissoit le merite *d'Hippolite* lui donna une des premieres charges de son Armée; & *Zarah* ne manqua pas de son côté, de travailler à l'élevation de sa famille, aussi-bien qu'à la sienne. Car bien que sa sœur pût faire fonds sur le credit de la Reine, dont elle possedoit les bonnes graces, elle ne laissa pas de contribuer beaucoup, à faire obtenir à *Onelio* son mari, la Vice-Roiauté *d'Iberie*; ce qui ne produisit pas tout l'effet qu'elles s'en étoient promises. Elle ne manqua pas non plus, pour prevenir tous les contretems qui pourroient arriver d'engager de plus dans ses interêts, la Princesse *Albanie*, laquelle selon toutes les apparences devoit succeder un jour à la Couronne.

Mais elle ne fut pas long-tems sans concevoir de la jalousie de quelques personnes, qu'elle craignit qui ne devinssent trop puis-

santes,

fantes, non feulement pour elle, mais même pour la Princeffe. Et ne pouvoit fouffrir fur tout l'autorité que la Reine s'attribuoit, & particulierement la bonne intelligence qui regnoit entte elle & *Volpone*, qui étoit fa creature, & qu'elle voyoit que cette Princeffe avoit entierement mis dans fes interêts, par des artifices auxquels n'ignoroit pas qu'un homme ambitieux & avare ne pouvoit refifter. Pour en prevenir les fuites elle s'appliqua à mettre de la mefintelligence entre la Reine & *Albanie*, aiant l'oreille de l'une & de l'autre. Elle engagea même adroitement *Hippolite* & *Volpone* dans fon deffein, en leur faifant entendre, que cela étoit neceffaire pour le bien de l'Etat, & pour affurer la fucceffion de la Couronne à *Albanie*. Effectivement il y avoit lieu de craindre le danger qu'elle tâchoit de leur infinuer; mais cela ne procedoit pas tant de la caufe pour laquelle elle vouloit les animer contre la Reine; que de ce qu'elle fayoit que cette Princeffe n'approuvoit pas l'influence qu'elle avoit fur les actions *d'Albanie*; laquelle communiquoit tout ce qu'on lui difoit à *Zarah*, qui en faifoit part de fon côté à *Hippolite* & à *Volpone*. Cela lui obligeoit à fe tenir continuellement fur leur garde, de crainte que la Reine, par fon addreffe & par fes infinuations ne leur alienât l'affection *d'Albanie*, & qu'elle ne lui donnât de fes creatures,

tures,

tures, pour l'éngager dans ses interêts, & lui persuader que le Roi son Pere l'aimoit uniquement, dans un tems où l'on travailloit à la priver de l'esperance qu'elle avoit de succeder à la Couronne, en la rendent elle-même l'instrument de sa propre ruïne.

La Cour avoit fait tous ses efforts pour engager *Albanie* à favoriser les desseins du Roi ; mais *Zarah*, *Hippolite* & *Volpone* en avoient toûjours empêché l'effet, jusques à ce qu'on leur fit part du secret, & qu'on les eût engagés, à force de recompenses & de liberalités à tenir la Princesse dans l'ignorance des grands desseins que l'on avoit projettés. Il y avoit en ce tems-là à la Cour un nommé *Solano*, disciple de *Machiavel*, lequel étoit secrétement dans les interêts de *Zarah*, & qui ne s'étoit pas encore déclaré jusques alors. Le Roi résolut de se servir de ce rusé politique ; lui fit mille caresses, & lui confia tous les secréts de son cœur ; de sorte que rien ne se faisoit plus sans lui. En un mot *Solana* gouvernoit le Roi, avec un Empire aussi absolu, que celui que *Zarah* avoit sur l'esprit *d'Albanie*. On ne formoit aucun dessein sans le communiquer à ce Ministre, & rien ne s'exécutoit sans qu'il en eut la direction. Il avoit les principes de *Zarah*, & la politique de *Volpone* : *Il étoit capable de vendre son Maître à beaux deniers contens, de changer de Réligion par politique ;*

& de trahir ſa Patrie, pour le moindre avantage. S'il eut ajoûté à toutes ces belles qualités-là ; celle d'un eſprit vindicatif, ſes ennemis auroient eu lieu de trembler, en voïant les miracles qu'il étoit capable de faire. Mais comme les Legiſlateurs de *Grece* ne ſe contentoient pas d'entendre la Philoſophie ſans la mettre en pratique ; il reſolut de ſuivre les preceptes des *Stoiciens*, en aſſujettiſſant ſes paſſions, avant de prendre le timon des affaires, pour y preſcrire des regles de Gouvernement.

Les obligations que le Roiaume *d'Albigion* a, à ce grand homme, ſont trop grandes pour les pouvoir reconnoître, le merite de ſa politique, ſurpaſſent de beaucoup la ſatisfaction que la Nation en a reçûë, quoi qu'il ait entrepris la choſe du monde la plus hardie, pour s'attirer les benedictions de tous les peuples de ce Royaume ; & pour exciter l'envie & l'admiration de tout l'univers par des Revolutions ſurprenantes & inouïes. Auſſi faudroit-il être barbare pour tâcher de ternir la gloire d'une Politique, qui a rendu *Albigion* ſi fameuſe en cette ſcience depuis ce tems-là.

Mais pour reprendre le fil de nôtre Hiſtoire, *Solana* étant également bien dans les bonnes graces du Roi & de la Reine, tous les Princes étrangers lui faiſoient leur Cour, de même qu'ils l'ont faits depuis à *Hippolite*.

Comme

Comme ce Favori distingué, gouvernoit absolument toutes les affaires que l'on deliberoit au Conseil, & toutes celles qui se passoient ailleurs, & qu'il ne faisoit nullement sa Cour à *Albanie*, cela empêchoit *Zarah* de pouvoir penetrer dans sa conduite misterieuse : Elle avoit un chagrin mortel de vivre dans l'inaction & dans l'ignorance, au milieu de toutes les Cabales que l'on formoit de tous côtés, sans sa participation, car *Volpone* & *Hippolite* n'avoient pas la moindre connoissance des desseins cachés de *Solano*, qui agissoit avec une subtilité, qui fit tomber le Roi même dans le piége qu'il lui avoit tendu, par une trahison sans exemple. *Zarah* voyant donc le train que prénoient les affaires, & que l'on travailloit à exclure *Albanie* d'une Couronne, qu'elle se flattoit de porter, resolut de traverser de toute sa puissance les desseins de *Solano*, qu'elle avança au contraire, au dernier point par ce moyen.

Elle alla trouver *Albanie* à l'instant, avec toute l'ardeur que la vangeance & la jalousie peuvent inspirer à une Femme outrée. „ Madame, *dit-elle*, à la *Princesse*, preparez „ vous à entendre la facheuse nouvelle que „ mon devoir m'oblige de vous apprendre. „ Vous étes perduë, & *Solano* est l'Auteur „ de vôtre ruine. Je ne doute pas que vous „ ne connoissiez les tristes consequence du

pro-

„ procedé du Roi vôtre Pere, qui tâche de
„ vous priver de l'eſperance que vous aviez
„ de parvenir un jour à la Couronne *d'Albigion*. Jamais on n'ouït parler d'une choſe
„ pareille à celle que conſeille *Solano*. Le Roi
„ n'écoute plus les conſeils de *Salopius*, de
„ *Volpone* ni *d'Hippolite*. Ne voyez donc plus
„ la Reine, Madame, je vous en conjure. Je
„ ferai courir le bruit qu'elle vous a inſultée
„ depuis la naiſſance du Prince de *Cambrio*.
„ Le peuple ne manquera pas de vous plaindre & de vous proteger. Quittez la Cour;
„ prétendez que le Roi vous mépriſe, & retirés vous dans quelque lieu populaire pour
„ vôtre ſûreté. La Cour eſt trop occupée
„ pour s'apercevoir de vôtre rétraite, s'il
„ eſt vrai, que le Prince *Aurentio* s'avance
„ à la tête d'une Armée, pour s'oppoſer
„ aux deſſeins du Roi.

„ Mais *Zarah*, répondit la Princeſſe, quel
„ danger ai-je à craindre pour me retirer de
„ la Cour: Le Roi n'a-t-il pas beaucoup
„ d'amitié & de tendreſſe pour moi? Ne
„ m'a-t-il pas même fait preſent, aujourd'hui
„ de deux cent mille florins, qu'il a tirés
„ de la Treſorerie? Helas Madame! que cela,
„ au prix de la Couronne dont-il vous prive?
„ De plus il n'y a pas de ſureté pour vous
„ à reſter à la Cour, dans un tems où la
„ nation paroit diſpoſé à la revolte, & à
„ abandonner le Roi votre Pere. Eſt-ce là

une

„ une raiſon valable, repliqua *Albanie*, pour „ l'abandonner, & devenir la premiere Re- „ belle contre lui ? Dois-je mettre mon Fre- „ re *Aurantio* ſur le Trône à mon preju- „ dice, de crainte de m'en voir privée par „ le Roi mon Pere. Mais outre cela comment „ pouvés vous me perſuader de quitter le Roi, „ puis qu'*Hippolite* eſt obligé de l'accompag- „ ner, & par ſa charge & par ſon devoir ? „ Et la reconnoiſſance ne devroit elle pas „ vous engager dans ſes intérêts, puiſqu'il „ a ſi genereuſement contribué aux votres. „ Il faut avouer Madame, reprit *Zarah*, „ qu'on ne ſauroit mieux me convaincre de „ mon devoir. Mais permettez moi, s'il vous „ plait à mon tour, de vous faire reſouvenir „ du zêle que vous avez toûjours fait paroître „ pour la Religion de votre Païs; laquelle „ il faut que vous abandonnez, ſi vous re- „ ſtez auprès du Roi. Vous n'ignorés pas „ auſſi, Madame, continua-t-elle, que je „ haïs *Aurantio*, & que je n'aime pas la „ Princeſſe. Ce n'eſt que votre interêt ſeul „ qui me fait agir. Je vais chercher *Hippolite*, „ *Volpone* & *Salopius*, pour tacher de leur „ perſuader de quitter le Roi, lorſqu'il y ſon- „ gera le moins. Croyez vous leur pouvoir „ perſuader, dit *Albanie*, une lâcheté, & une „ ingratitude pareille ? Et oſeriez vous en- „ treprendre de porter votre mari, à trahir „ ſon maitre & ſon Roi ? Quant à *Volpone*

„ & à *Salopius* je ne les ai jamais regardez
„ que comme des Courtiſans, des politiques,
„ des joueurs, & par conſequent des * * *;
„ mais quant à *Hippolite* c'eſt un homme d'é-
„ pée, qui doit avoir plus d'honneur que de
„ trahir ſon Prince. Et bien, Madame, reprit
Zarah, ſi vous avez tant d'égard pour l'hon-
neur, j'eſpere que vous ne ſongez plus à
ſucceder à la Couronne *d'Albigion*.

Elles ſe ſeparerent là deſſus, & l'on apprit peu après, qu'*Hippolite* avoit abandonné le Roi, & lui avoit écrit une Lettre d'excuſe, par laquelle il paroiſſoit qu'il n'avoit fait cette démarche ni par un motif d'interêt, ni d'honneur, mais purement par un principe de Religion, comme *Zarah* l'avoit dit à la Princeſſe. Cette nouvelle fut bien-tôt ſçûë de tout le monde, & fut le ſujet du diſcours & de l'admiration de toute la Cour. Tout le monde fut ſurpris de la défection d'*Hippolite*. Les uns croioient que c'étoit une feinte, pour voir, & pour découvrir la diſpoſition de l'armée; & les autres ſuppoſoient que c'étoit qu'il avoit reçû quelque mécontentement du General *Duraceo*. Mais enfin on apprit qu'il n'avoit abandonné ſon Maître que pour embraſſer les interêts du Prince *Aurantio*. Les amis du Roi firent mille imprecations contre lui : L'Armée l'accabla de reproches; & tout le monde le mépriſa, de ſorte qu'il fut obligé de ſe retirer pendant quelque tems,

de peur d'irriter trop la populace, laquelle quoi qu'animée contre le Roi ſon Maître, ne pouvoit digerer l'infidélité d'une perſonne que lui devoit ſa fortune.

Zarah de ſon côté s'étoit éloignée du tumulte, après avoir perſuadé avec bien de la peine à la Princeſſe *Albanie* de ſe retirer avec elle. Cependant comme les eſprits étoient animez, tant par le mauvais maniément des affaires, dirigées par *Solano*, que par la marche des Troupes d'*Aurantio*, qui s'avançoient à grandes journées, le peuple ſe rendoit en foule auprès *d'Albanie*, qu'ils regardoient comme la protectrice de leurs droits & de leur liberté. Enfin *Zarah* s'applaudiſſoit en ſecret d'être parvenuë à ſes fins, en renverſant tous les projets de *Solano*, qu'elle entendoit maudire d'un chacun, & que l'on accuſoit de tous les maux où l'Etat ſe voyoit expoſé, auſſi-bien que le Roi; que beaucoup de gens-de-bien plaignoient, perſuadez que ſes Miniſtres avoient abuſé de ſon autorité, & particulierement ceux par leſquels il ſe voyoit mépriſé. Bien que *Zarah* fut ravie d'entendre tout le mal qu'on diſoit de *Solano*, la compaſſion que l'on marquoit pour le malheur du Roi, la touchoit de trop près, pour en ſouffrir le cours, ſans faire connoître à tout le monde l'inhumanité avec laquelle *Albanio*, & la Reine ſa Femme avoient traité toute la Nation en general, & *Albanie*

en particulier. Cela eut tout l'effet qu'elle en pouvoit attendre; tout le monde s'empressa à faire paroître à l'envi l'estime qu'on avoit pour la Princesse, en lui faisant tous les honneurs dûs à sa naissance, & à son merite. Peu après cela *Albanio* desesperé de l'infidélité de ceux, auxquels il s'étoit le plus confié, prit la fuite, apprenant qu'*Aurantio* s'avançoit en diligence, après avoir consulté *Solano*, étant bien éloigné de le croire infidéle, quoi que ce fut lui qui l'eut trahi auprès d'*Aurantio*. Cependant avant de quitter son Royaume, il resolut de faire un dernier effort sur l'esprit *d'Hippolite*; Mais dans le tems qu'il le faisoit chercher, il reçut une Lettre de sa part, qui acheva de le desesperer, & lui fit precipiter sa fuite, & sa retraite *d'Albigion* pour toûjours.

Zarah ne manqua pas de profiter d'une occasion si favorable de flatter *Albanie*. „ Madame *lui dit-elle, avec des larmes feintes*. Le „ Roi vôtre Pere, s'est enfin vû reduit à abandonner sa Couronne, nonobstant toute „ sa justice, & la tendresse qu'il avoit pour „ vous. *Solano* qui vous a toûjours été suspect, „ est cause de tous ses malheurs. Vôtre frere „ *Aurantio* est en possession de son Palais à „ *Lodunum*, & tout le peuple lui offre la Cou„ronne d'une commune voix. Vous devriez „ vous taire, *Zarah, dit la Princesse*, puisque „ vous auriez du prevoir les consequences du

„ con-

„ conſeil que vous me donnâtes de me ren-„ dre ici. Madame, *repondit-elle*, je ne croiois „ pas qu'*Aurantia* aſpirât à la Couronne, ni „ qu'*Albanio* dût ſe voir obligé de prendre la „ fuite. Je croyois ſeulement qu'on le redui-„ roit à la raiſon, & que l'on vous rendroit „ juſtice. „ Un meſſager arriva ſur ces entre-faites, lequel apprit à *Albanie*, que *Solano*, que tout le monde ſuppoſoit le plus ſincere de tous les ſerviteurs du Roi, avoit été celui qui l'avoit trahi, auprès d'*Aurantio*, auprès duquel il étoit alors, s'étant declaré publiquement en faveur de ce Prince. *Zarah* apprenant à quel point elle s'étoit trompée, en ce qu'elle avoit fait pour s'oppoſer aux deſſeins de *Solano*, en fut outrée de maniere qu'elle ne pût s'empêcher d'exclamer contr'elle-même. La Princeſſe ſurpriſe d'un pareil emportement, dont elle ne pouvoit comprendre la cauſe ſe retira & la laiſſa en pleine liberté d'évaporer ſa colere. *Foible Zarah* ! s'écria-t-elle, *incapable de ſoutenir le poids des grandes choſes qui te ſont deſtinées, eſt-il poſſible que tu n'aye pû penetrer les deſſeins, ni découvrir la trahiſon de* Solano ? *Ne devois tu pas ſavoir qu'un homme comme lui, élevé à la Cour & dans les affaires, a toujours des deſſeins oppoſez à ceux qu'il fait paroître, & qu'il ne fait jamais éclater ſes veritables ſentimens. Inſenſée, eſt-ce donc pour cela qu'*Hippolite *a trahi ſon bienfaiteur ? Eſt-ce pour cela que* Volpone *a perdu ſa*

dupe ? Est-ce pour cela que j'ai fait agir Albanie ? *Et enfin, est-ce là, ce que je m'étois promis ? J'en conçois une haine mortelle contre moi-même; & je haïs encore mille fois davantage* Aurantio, *qui est la cause de tous mes maux.*

Cependant *Aurantio*, qui s'étoit établi à *Lodunum*, fit prier *Albanie* de revenir à la Cour, où Z*arah* eut le chagrin de voir caresser, (par l'homme du monde qu'elle haïssoit le plus,) son rival en dissimulation & en Politique. Elle en pensa crever de depit; mais enfin aiant consideré que son chagrin n'avançoit pas ses affaires, elle resolut de susciter un competiteur à *Solano*, pour tâcher d'éluder & de renverser tous les desseins d'*Aurantio*. Elle reçût, en ce tems là, une adition sensible à sa douleur. On fit venir *Aurantie*, sœur d'*Albanie*, que l'on fit couronner conjointement avec le Prince son Mari, Roi & Reine d'*Albigion*. Ce fut un coup aussi mortel qu'imprevu pour la pauvre Z*arah*, & qu'elle ne pût prevenir avec toute sa malice; de sorte qu'elle s'estima la plus miserable de toutes les créatures. Mais comme elle avoit un esprit remuant & infatigable, elle resolut de ne se donner aucun repos, qu'elle n'eût assouvi sa vangeance sur elle même, ou sur ses ennemis. Le nouveau Roi favorisa son dessein, en mettant dans son Conseil *Salopius* homme aussi propre pour le trahir, que *So-*

lano,

lano, qui avoit ruiné son predecesseur. Cela rendit la vie à *Zarah*, qui savoit que *Salopius* étoit homme d'esprit & fort intriguant. Comme il avoit été autrefois amoureux d'elle, elle se flatta que sa passion n'étoit pas si absolument éteinte, qu'il ne fut facile de la rallumer, sur tout sachant qu'il avoit naturellement beaucoup plus d'amour que de * * *. Outre cela elle n'ignoroit pas qu'il avoit en secret beaucoup de bonne volonté pour *Albanio*, chose dont il lui seroit facile de tirer beaucoup davantage.

On forma en ce tems là le dessein de penetrer en *Gaulia*, par le chemin de *Duneccleſia*, place de la derniere importance au Roi d'*Albigion*, qui étoit en guerre avec le Roi de ce païs là, ami d'*Albanio*, & qui tâchoit de le remettre sur le Trône. Cette affaire fut conduite le plus secretement du monde, n'ayant été communiqué qu'à *Salopius* & à *Hippolite*, que le premier avoit recommandé à *Aurantio*, comme une personne propre à executer cette grande entreprise, & à assister ce Prince de son conseil? *Hippolite* étant effectivement bon soldat, & homme de tête. Comme *Aurantio* étoit persuadé, que ce Seigneur étoit autant dans ses interêts qu'aucun des autres Officiers, qui étoient emploiés auprès de sa personne, il lui communiqua tout le plan de ce dessein en lui recommandant de ne le reveler à

personne, sous quelque pretexte que ce fut. Cependant *Zarah* qui étoit toûjours alerte, pour savoir tout ce qui se passoit, afin de s'en servir, aiant observé qu'on tramoit quelque chose d'extraordinaire à la Cour, où *Hippolite* se rendoit plus souvent qu'il n'avoit accoutumé, elle se servit de l'ascendant qu'elle avoit sur son esprit, pour découvrir le fond de cette affaire, & elle y réussit; ce Seigneur aiant mieux aimé s'exposer au hazard de son Prince, qu'à souffrir les importunités perpetuelles de son épouse, quoi qu'au depens de son propre honneur.

Zarah aiant obtenu de cette maniere, ce qu'elle souhaitoit, alla trouver *Salopius*, bien assurée qu'il ne lui refuseroit pas les moyens de faire savoir cette nouvelle à sa sœur *Onelie*, qui étoit à la Cour *d'Albanio*. Seigneur, lui dit-elle, en l'abordant d'un air flateur, „ Je suis ravie de voir une personne „ de vôtre merite au timon des affaires, „ puisque cela vous donne lieu de faire pa„ roître les grands talens que vous avez „ reçûs du Ciel, & de rendre service à vos „ amis. Comme vous avez toûjours passé „ pour l'homme du monde le plus galant „ & le plus obligeant, & que j'en ai fait „ l'épreuve en plusieurs occasions, je suis „ persuadée que vous ne croirez pas que je „ songe vous à flatter en cette occasion. „ Madame, *reprit-il*, le veritable moyen de

„ me

„ me convaincre que vous ne me flattez pas,
„ est de faire une nouvelle épreuve de ce
„ bon naturel, & de voir jusqu'à quel point
„ il peut s'étendre pour vôtre service. Ce
„ que j'ai à vous demander, *continua-t-elle*
„ n'est qu'une bagatelle, quoi que je n'igno-
„ re pas qu'il ne vous est pas permis de
„ m'accorder la grace de transmettre à ma
„ Sœur *Onelie*, qui est à la Cour *d'Albanio*,
„ la connoissance de quelques petites affaires
„ Domestiques. Cependant comme je sai
„ bien aussi que vous conservez toûjours
„ quelque consideration pour ce malheureux
„ Prince, & que vous ne sauriez croire
„ avec raison, que je puisse avoir la pensée
„ de donner des informations à une Cour,
„ au bannissement de laquelle je n'ai pas
„ peu contribué, j'espere que vous ne me
„ refuserez pas ce plaisir, d'autant plus que
„ vous n'ignorés pas, que mes intérêts sont
„ joints de telle maniere à ceux *d'Albanie*,
„ & les siens aux changemens qui sont ar-
„ rivez ici, qu'il n'y a aucun lieu de soup-
„ çonner que je puisse avoir un dessein con-
„ traire au Gouvernement présent.

L'ardeur avec laquelle *Zarah* accompagna ces paroles, fit juger à *Saiopius* qu'il y avoit plus de mistere en ce qu'elle souhaitoit, qu'il n'avoit crû d'abord. Cela l'obligea à faire quelques difficultez, pour tâcher de penetrér un peu plus avant dans ces veritables

ſentimens; & trouvant que cela ne faiſoi que l'animer davantage, il ne doûta plu qu'il ne fût bien fondé dans ſes conjectures Il fut même ravi qu'une perſonne comm elle, entreprît une choſe, qu'il ne ſoûhai toit cependant pas qu'elle crût qui lui fû agreable. Il lui accorda donc ce qu'elle ſoû haitoit, avec un plaiſir ſecret d'avoir de couvert ſon intention, ſans qu'elle pût ſoup çonner la part qu'il y prenoit : Et comme i la connoiſſoit mieux que perſonne, il n'a voit garde de lui confier aucun ſecret, à moins qu'il ne fût indiſpenſablement neceſ ſaire pour la conſervation de ſon honneu & de ſes intérêts. Car quoi qu'elle fut ca pable de ſacrifier ſon honneur à ſes intérêt elle n'étoit pas d'humeur à abandonner ceux ci, ſi ce n'étoit pour gratifier la noble paſ ſion de la *vengeance*, ſi chere à ſon Sexe, & en particulier à ſa perſonne.

Peu de tems après *Aurantio* apprit, qu ſon beau projet avoit été découvert & trahi & que ſon expedition n'avoit produit aucun effet. Il envoya chercher immediatement *Sa lopius*, & *Hippolite*, qui l'aſſûrérent de leur in nocence, & d'avoir gardé inviolablement l ſecret, qu'il leur avoit confié; bien que l conſcience *d'Hippolite* lui réprochât ce qu'i avoit dit, & celle de *Salopius* ce qu'il avoi fait. Cependant *Aurantio* ne pouvoit ſe con ſoler de voir échouër une ſi belle entrepriſe,

par

par l'infidelité de ſes Miniſtres, & qu'on pût lui reprocher de n'avoir pas mieux connu les perſonnes qu'il avoit employées. Auſſi jamais Prince ne fut plus mal ſervi que lui. Plus il changeoit de Miniſtres, plus il avoit lieu de ſe plaindre. Il croyoit tantôt attirer dans ſes intérêts les amis *d'Albanio*, en les employant, mais ils le trahiſſoient; & lorſqu'il ſe ſervoit des ennemis de ce Prince, ils ne travailloient à rien qu'à leur propre intérêt. De l'autre côté *Hippolite* n'avoit aucun repos, lorſqu'il faiſoit reflexion ſur la mauvaiſe opinion que le Roi devoit avoir de lui. Rempli de confuſion & de rage il alla trouver *Zarah*, & s'écria tranſporté de colere à ſa vuë, *Madame, quel démon vous porte, à travailler continuellement à ma ruine, par vos lâches deſſeins? Ne m'avez vous pas déja fait aſſez de mal, en me perſuadant d'abandonner* Albanio, *pour ſatisfaire vôtre vangeance implacable; ſans y ajoûter ce que vous venez de faire, pour me perdre dans l'eſprit* d'Aurantio. *C'eſt vous qui avez fait ce coup-là. Il n'y avoit que vous qui le puſſiez faire; & il n'y avoit même que vous qui l'oſât entreprendre. Ce Prince ne m'a-t-il pas comblé d'honneurs, auſſi bien qu'*Albanio*? Et avez vous enfin reſolu d'en ternir tout le luſtre? Si le Ciel ne me rétenoit en ce moment, je crois que je ſerois capable de faire quelque choſe qui nous rendroit l'un & l'autre à jamais miſerables.* En diſant cela il

ſe

ſe rétira, & la laiſſa en proye à ſes remords. Elle ne laiſſa pourtant pas de perſiſter dans ſon premier deſſein. Rien ne pouvoit la conſoler d'avoir reduit *Hippolite* à la neceſſité de ſervir *Aurantio*, & cependant elle étoit au deſeſpoir, des juſtes reproches qu'on pouvoit faire à ſon Mari; quoi qu'elle ne pût ſe repentir d'y avoir contribué, en le trahiſſant. Sa colére même lui étoit aſſez indifferente, mais elle avoit du chagrin de le voir éloigné de la perſonne d'*Aurantio*, & des affaires, par ce que la privoit de la connoiſſance de ce qui ſe paſſoit. Elle étoit ſi éloignée de ſe repentir de ce qu'elle venoit de faire, qu'elle reſolut pour ne reſter pas en ſi beau chemin, & pour ſavoir ce qui ſe paſſoit, de faire amitié avec *Solano*, nonobſtant l'averſion naturelle qu'elle avoit pour lui. Pour réuſſir dans ce deſſein, elle envoya chercher *Aranio*, qui étoit des Amis de ce Seigneur, & ils eurent une conference enſemble, où l'amour fut de la partie.

Salopius qui connoiſſoit le prix du ſervice qu'il avoit rendu à *Zarah*, reſolut de ſe ſervir d'elle à ſon tour dans une choſe, où il n'y avoit pas moins d'infidelité. Il ſe déguiſa pour cet effet, & ſe rendit à l'appartement de cette belle, dés que la nuit fut venuë, habillé à peu prés de la même maniere qu'*Aranio* la devoit être. Etant arrivé à la porte de l'appartement, il y trouva un vieux *More*,

qu'il

qu'il pria de dire à *Zarah*, qu'un de ſes intimes amis ſouhaitoit de lui parler dans la chambre de *repos*, qu'il avoit choiſie comme la plus propre pour exécuter ſon deſſein. Le vieux *More* s'aquitta de la commiſſion qu'on lui avoit donnée; & *Zarah* perſuadée que c'étoit *Aranio*, ſe rendit au lieu de l'aſſignation ſans examiner davantage, qui étoit celui qu'elle alloit trouver. Si elle eut fait la moindre reflexion ſur ce meſſage, elle ne ſe ſeroit pas expoſée avec tant de facilité; vû que ce n'étoit pas la coûtume de ſon Galand d'en uſer ſi familierement avec elle, ni de la voir dans cette chambre là. Mais les perſonnes amoureuſes ne ſont pas ſi circonſpectes. Elle ſavoit pourtant bien qu'*Aranio* devoit venir plus tard. Cependant comme elle ſouhaitoit ſa venuë, & qu'elle attendoit l'heure avec impatience, elle ſe rendit avec empreſſement, au lieu où on l'attendoit. Ceux qui ont aimé n'ignorent pas qu'il n'y a rien de plus difficile que d'avoir de la prudence en ces ſortes d'occaſions là; & qu'on n'y regarde pas de ſi près. L'amoureuſe *Zarah* ſe laiſſa donc conduire aveuglement, où elle croyoit que l'Amour l'attendoit; elle emprunta même les ailes de ce Dieu, pour ſe rendre plûtôt dans la chambre où le *More* avoit laiſſé *Salopius*. Il n'y avoit point de lumiere, mais cela ne la ſurprit pas, parce qu'on n'avoit pas accoûtumé d'en apporter lors qu'*Aranio* la

venoit

venoit trouver. Nôtre Amant qui l'attendoi
avec impatience, la prit par la main, & la
conduisit au bout de la chambre, ou pour
ne point perdre de tems, il l'embrassa avec
tant d'ardeur, qu'il lui laissa à peine la force
de se défendre. *Zarah* trouvant cette action
trop violente pour *Aranio*, commença à
entrer en méfiance, & fit tous ses efforts
pour s'opposer à son dessein; après lui avoir
laissé toute sorte de liberté jusques là. Ce procedé si different de la tendresse, qu'elle lui
avoit marquée à son arrivée, ne permit pas
à *Salopius* de douter qu'elle ne l'eut pris pour
un autre. De sorte que craignant de manquer son coup, il fit aussi de son côté ses derniers efforts, & remporta la victoire. Il
n'eut pas plûtôt obtenu ce qu'il souhaitoit,
qu'il voulut se retirer sans rien dire : Mais
elle l'arrêta, voulant connoître celui qui en
avoit usé si familierement avec elle. *Salopius*
ne pouvant sortir de ses mains, lui dit : *Madame, j'espere que vous ne regretterez pas l'heureux moment que je viens de passer avec vous*
puisque je l'ai preferé à mon honneur, & à ma
vie, que j'ai exposée pour vous rendre service.
Ces paroles firent fremir *Zarah*, laquelle
outre qu'elle étoit rempli de confusion, de
ce qui venoit d'arriver, & de ce qu'elle venoit d'entendre, craignoit encore que *Salopius* n'eut découvert son secret. Cela l'obligea à dissimuler encore un peu, pour lui ôter
la

la pensée qu'elle eut compris ce qu'il vouloit dire, en l'état où elle se trouvoit. *Pour l'amour de Dieu*, repliqua-t-elle, *apprenez-moi qui vous étes, & cessez d'épouvanter une pauvre femme, à laquelle vous avez fait, par surprise, une injure mortelle! Madame*, lui dit-il, avec toute la douceur que l'amour peut inspirer, *je vois bien que je suis plus heureux, que vous n'avez eu dessein de me rendre, quoi que je vous aie toûjours aimée; que je sois vôtre esclave, & que je vous sois entierement devoué. Acceptez donc, Madame, je vous supplie le sacrifice que vous offre vôtre* Salopius. *Oh Ciel!* s'écria Zarah, *est ce vous Seigneur?* Falloit-il vous servir d'une voye si extraordinaire pour obtenir de *moi une faveur, Madame* répondit-il, *si toute la passion qu'un homme peut avoir pour la plus aimable de toutes les femmes, n'est pas capable de justifier la faute que j'ai commise contre vous, vous devez au moins la pardonner, en consideration de ce que j'ai fait pour vous, & dont mon ame est encore remplie de honte & de confusion, quoi qu'il n'y ait rien que je ne sois capable de faire pour vous rendre service. Cependant si l'injure que je vous ai faite, est telle que je n'en puisse obtenir la remission, je saurai me punir moi-même*, & en achevant ces paroles, il voulut se retirer. *Non, non s'écria-t-elle en l'arrêtant, ne vous en allez pas; je ne saurois souffrir qu'une personne comme vous, me quitte avec une mauvaise opinion de*

moi,

moi, ni que vous puissiez croire, que j'ignore le prix de vôtre amitié. *Salopius* surpris de la douceur de cette réponse, s'écria, *je vous adore, Madame, & mon Amour durera autant que ma vie. Il est vrai que j'ai commis un crime innocent à vôtre égard, mais vous devez vous en prendre à vos charmes divins. Je vous aime plus qu'on n'a jamais aimé : Que deviendrois-je si vous n'aviez pitié de moi?* Ce Dialogue continua ainsi, jusques à ce que *Zarah* eut assez recouvré ses esprits pour lui demander des nouvelles de la Cour. *Salopius* ne manqua pas de lui apprendre tout ce qu'elle souhaitoit de savoir. Il lui dit que le Roi étoit tellement irrité contr'elle, qu'il avoit resolu d'obliger *Albanie* à la chasser, sous peine d'encourir son indignation, & de s'exposer à être envisagée comme l'ennemie de l'Etat, en protegeant une personne qui l'avoit trahi. Cela toucha si sensiblement *Zarah*, qu'elle en perdit tout le plaisir qu'elle avoit trouvé en la compagnie de *Salopius*, qui lui étoit si necessaire pour venir à bout de ses desseins.

Ce fut en ce tems-là que le Roi envoya *Aurantie* à la Princesse sa sœur, pour tâcher de lui persuader de ne plus emploier *Zarah* à son service, & pour lui en apprendre ses raisons. Mais *Zarah* avoit eu la précaution d'insinuer à *Albanie*, que la Reine sa Sœur la devoit venir trouver à la sollicitation du Roi, pour tâcher de la porter à rénoncer au droit qu'elle

avoit

avoit de prétendre à la Couronne ; ou tout au moins à faire une chose qui lui seroit préjudiciable aussi-bien qu'à sa posterité : Que pour parvenir à cette fin, on devoit l'engager à se défaire d'elle, sous quelque pretexte qu'elle avoit appris qu'on avoit inventé contre elle pour faciliter ce dessein. De sorte que lors que la Reine se rendit au Palais *d'Albanie* à la Campagne où elle demeuroit en ce tems-là, on lui dit qu'elle n'étoit pas visible. Cela toucha sensiblement la bonne Reine qui aimoit tendrement *Albànie*, & qui avoit beaucoup d'affection pour tous ses sujets. Mais le Roi qui étoit naturellement emporté, quoi qu'il eut l'adresse de gouverner & de cacher sa passion plus qu'homme du monde dans l'administration publique des affaires, n'oublia jamais ce refus pendant tout le cours de son Regne. Et bien qu'il ne pût venir à bout de ses desseins par rapport à *Zarah*, il s'en vangea en donnant des marques visibles de son ressentiment à *Albanie*, & en negligeant longtems *Hippolite*. *Zarah* ne manqua pas aussi de son côté à se vanger du Roi en découvrant une seconde fois l'entreprise qu'il avoit formée contre *Briscia*, laquelle eut un aussi mauvais succès que la premiere, les ennemis en aiant été averties à tems. Ce contretems donna même quelque atteinte à la reputation *d'Aurantio*. Qui ne voyoit que trop, qu'il étoit environné de bien des gens qui s'étu-

dioient aussi-bien que *Zarah*, à faire avorter toutes ses entreprises, & à le rendre odieux au peuple qui commençoit déja à murmurer contre son Regne. Il s'en trouvoit même qui louoient la conduite des personnes, que la Cour soupçonnoit de trahison en reveillant ce qui se passoit dans le Conseil.

Enfin *Aurantio* vit bien qu'il ne pourroit rien faire sans employer les personnes qui traversoient ses desseins, & qui d'ailleurs étoient très-capables de le servir dans le maniement des affaires publiques par leur capacité & par leur experience. Outre cela *Salopius* n'agissoit plus qu'avec beaucoup d'indifference, & refusoit tout ce que le Roi souhaitoit de lui. Cependant ce Prince ne le soupçonnoit en aucune maniere d'infidélité, bien qu'il l'eut trahi étant trompé par le peu d'empressement qu'il faisoit paroître pour les affaires, ce qui ne procedoit pourtant que de la passion qu'il avoit pour les plaisirs, outre qu'il aimoit trop *Albanio* pour bien servir *Aurantio*. *Solano* s'étant allié en ce tems-là à la famille *d'Hippolite*, travailla à le remettre dans les bonnes graces du Roi, lequel trouvant en lui toutes les qualités requises pour le servir utilement, le rétablit dans son Conseil & dans son Armée. Peu après cela, *Volpone* qui venoit pareillement de s'allier à la famille de *Zarah*, fut aussi employé dans les affaires les plus secretes, de sorte que cette Dame n'avoit

n'avoit plus lieu de craindre, ni de songer à la vangeance. Cependant elle n'avoit pas encore ce qu'elle souhaitoit ; la vûë *d'Aurantio* la chagrinoit ; car quoi que la Reine fût morte, elle craignoit toûjours que quelque accident ne traversât la succession *d'Albanie* à la Couronne ; sur quoi elle fondoit toutes ses esperances. Enfin la fortune qui l'avoit favorisée dans toutes ses entreprises, ne voulut plus la tenir en suspens, la mort *d'Aurantio* remplit tous ses vœux en élevant *Albanie* sur le Trône *d'Albigion.*

Zarah disposa alors de toute chose à sa volonté. Elle eut dequoi satisfaire son avarice & son ambition. Tout le monde la flatoit & lui faisoit la Cour pendant que les formalitez de la grandeur *d'Albanie*, la privoient des plaisirs secrets, que *Zarah* goutoit au milieu d'une foule de Courtisans idolâtres.

Elle se vit en quelque maniere Maîtresse du Gouvernement de l'Etat. On ne pouvoit obtenir ni graces ni recompenses qu'en s'addressant à elle. Ce n'étoit que par son canal que les bontez de la Reine se repandoient sur ses sujets. Les Siécles passez nous ont fourni des exemples de cette nature ; & la posterité en pourra encore voir ; mais jamais de semblables. Car l'on peut dire sans exageration, qu'*Albanie* s'ôta la Couronne de dessus la tête pour la poser sur celle de *Zarah*. Cette grande élevation, & le pouvoir qu'el-

le

le avoit à la Cour , lui fit donner le nom de Reine *Zarah*, parmi les Etrangers, qui ignoroient la constitution du Royaume *d'Albigion*, où les Rois ont accoûtumé de placer leurs favoris sur le Trône, cela ne manqua pas de lui susciter beaucoup d'ennemis, parmi la noblesse ambitieuse, qui étoit jalouse de sa grandeur. La venalité des charges, dont elle s'attribua tout le profit, lui attira aussi la haine de tous les Courtisans les plus considerables, & les plus dangereux de ses ennemis, furent *Roffensis* & *Mulgarvius*, qui n'avoit pas oublié la piece qu'elle leur avoit faite.

Les Ministres & les Favoris, s'accordent rarement, les premiers ayant pour but le bien de l'Etat, & la satisfaction de leur Prince, au lieu que les autres ne songent qu'à s'enrichir, & à s'élever sur les ruïnes de leur Patrie; de sorte qu'ils sont toûjours opposez, & par consequent, lors que les favoris fleurissent l'Etat languit, car les personnes de ce Caractere ne songeant qu'à se nuire mutuellement, negligent toutes les affaires pour en venir à bout.

Ceux-ci, quoi que d'un esprit altier, étoient trop sages pour se déclarer ouvertement la guerre, & pour découvrir leur foible, en faisant connoître les avantages qu'on avoit sur eux. De l'autre côté, *Albanie* étoit aussi trop prudente, d'une humeur trop douce, & trop pre-

prevoyante, pour se déclarer en faveur des uns, au préjudice des autres. Et comme elle avoit outre cela, beaucoup d'estime pour *Roffensis* & pour *Mulgarvius*, & qu'elle n'ignoroit pas la haine de *Zarah* contre ces deux Seigneurs, qu'elle jugeoit seuls capables de la traverser dans son esprit, elle ne l'encourageoit aucunement à dire quoi que ce fût à leur préjudice.

Hippolite de son côté se vit élevé au plus haut point de grandeur & de gloire, où puisse parvenir un sujet. Il faut cependant avouër qu'il s'en est rendu digne par ses services. Il étoit également estimé à la Cour, & parmi le peuple. Tout le monde fut ravi que la Reine eut confirmé le sage choix d'*Aurantio*. Il n'y avoit personne qui ne dit du bien d'*Hippolite* & qui ne convint de son merite. Les étrangers le regardoient comme s'il eut été Roi d'*Albigion*, & on lui rendoit à l'Armée les mêmes honneurs qu'on a accoûtumé de rendre aux têtes Couronnées. Ainsi comblé d'honneur dans la Patrie accompagné par toute la victoire, il triompha de tous les Heros de son tems. Il ne fut pas moins heureux dans sa Famille ? *Volpone* son plus proche allié, étoit aussi absolu dans les conseils, que lui, à la tête de son Armée. La Nation fleurissoit & s'enrichissoit sous son Ministére. Les Soldats trafiquoient dans leurs tentes, & les Matelots dans leurs ca-

hutes. Les Marchands ne songeoient plus à s'enricher dans les Pays étrangers, ils negocioient avec plus de seûreté avec le Gouvernement. La Reine étoit assise à son aise sur son Trône, & ne sentoit point le poids de sa Couronne. Tout le monde envioit le bonheur & la tranquilité de la Nation, sous le Regne fortune de *Zarah* & de *Volpone*.

Mais il s'eleva un ôrage, qui en interrompit le cours. Les Ecclesiastiques d'*Albigion* conçurent de la jalousie, d'une puissance qui sembloit vouloir sapper les fondemens de la leur; que les plus habille gens du païs, estimoient le principal appui de la paix & de la tranquilité future d'*Albigion*. Ils se mirent sur cela, à exclamer dans leurs Chaires, contre ceux qui violoient leurs droits & leurs privileges & à exhorter leurs Auditeurs, à demeurer fermes dans les principes de la religion que leurs Peres leurs avoient enseignée & procurée, au prix de leur sang. Il eurent même la hardiesse de designer en tous lieux, & dans leurs assemblées publiques, les personnes qu'ils savoient qui étoient les Auteurs des maux qu'ils souffroient, & de ceux dont ils étoient menacez au prejudice de l'Etat.

Ce procedé où l'on pretendoit, que *Zarah* & *Volpone* avoient beaucoup de part, causa de grands changemens dans le Ministêre, & de grandes animositez parmi le peuple dont

dont l'emportement alla si loin par degrés, qu'ils penſérent aſſommer ceux qui tâchoient de deffendre la religion de l'Etat, que les autres s'efforçoient de décrier en turlupinant ſes plus fidelles deffenſeurs, d'une maniere honteuſe, pour les rendre odieux a la populace. Mais ce ſtratagême infernal, au lieu de produire l'effet qu'ils s'en étoient promis, ne ſervit qu'à faire eſtimer & chérir, davantage par toutes les perſonnes ſages & des intereſſées, qui ne ſe laiſſoient pas aveugler par les préjugés ceux dont ils tachoient de tenir la reputation & la gloire. De ſorte qu'ils feront peut-être même un jour le Fleau de ces Politiques imprudens, qui voudroient preſentement leur ôter un bonneur qu'ils leurs ont autrefois procuré eux-mêmes.

Enfin, au cas qu'on éloigne *Mulgarvius* & *Roffenſis* des affaires & du miniſtère qui fait quel pourra être le ſort de *Volpone* & de *Fuimus*? *Obornius* étoit auſſi puiſſant qu'eux, ſous le Regne de *Roland*, & ce Prince avoit autant d'eſtime & de conſideration pour lui, qu'*Albanie* en peut avoir pour *Volpone*. Cependant il n'oſa jamais expoſer, ce ſage & juſte Miniſtre favori dans les ruës de *Lodunum*, a la rage & à l'emportement de la multitude. Un Miniſtre ne ſauroit trop eſtimer le bonheur de n'être pas trop populaire. C'eſt un ſecret dont perſonne s'eſt jamais ſervi plus utilement qu'*Hippolite*, lequel ne

s'étant

s'étant jamais rendu l'Idole du peuple, n'a pas lieu de craindre d'en devenir un jour le ſacrifice.

Qu'importe que *Danterius* ait ſervi utilement l'Etat? On fut obligé de s'en défaire pour pouvoir prendre le Gibier que *Volpone* pourſuivoit. Et quoique le *Cambrian* ſoit un animal plus tractable, ce n'eſt pourtant qu'un âne dont les oreillet feront déloger les perdrix, au lieu de les conduire dans les filets. Mais *Solano* le jeune Legat ſera bien-tôt de retour, chargé d'experience & puis on n'aura plus beſoin de ces gens là.

Cependant toutes ces intrigues là, & dans l'Egliſe & dans l'Etat embarraſſoient extremément la bonne Reine *Zarah*: Car bien que ſa Maîtreſſe vécut encore, & qu'elle eût un Empire abſolu ſur les cœurs de tous ſes ſujets, le fardeau du Gouvernement peſoit fort ſur les épaules de cette favorite. Elle le ſoutenoit comme un ſecond *Atlas*, ſans que les *Albigois* lui en marquâſſent la moindre reconnoiſſance: Ce Païs ingrat, qui ne ſauroit jamais bien parler de ſes *Protecteurs* & de ſes *Liberateurs*; ſemblable à un Cheval indomté, a toujours regimbé contre ceux qui ont oſé le monter.

Rien ne chagrinoit plus *Zarah* que cet eſprit turbulent des *Albigois*, qui ne pouvoient ſouffrir une monture de Femme, n'aiant pas oublié, ce qui leur en avoit cou-

té,

é, sous le regne feminin de *Roland*. Mais es difficultés là ne furent pas capables de ebuter *Zarah*, qui resolût de se servir des triers de la renommée & de la bonne conluite d'*Hippolite* pour en venir à bout, avec 'assistance de la verge de *Volpone*. Car bien ue cette verge ne se fit pas si bien sentir ue quelques autres, elle avoit l'art de chaouiller les chevaux rétifs, & de les reduire à la plus agreable allure du monde. Elle lomta par ce moyen les meilleurs chevaux l'*Albigion*. Enfin elle en fit crever plusieurs; elle en estropia d'autres, & il s'en trouve encore dont elle se sert utilement.

Il y en avoit entr'autres deux des plus 'igoureux de poil noir, dont elle auroit pû irer beaucoup de service, & qu'elle mouoit d'envie de domter: Mais ils ne voulurent jamais souffrir de monture; & on ne pût venir à bout de leur mettre la bride en bouche. Il y avoit outre cela un cheval blanc, de tous ceux de la Cour, celui dont on se lattoit de tirer le plus de service. Elle sçût le nanier si adroitement qu'elle monta dessus; nais comme elle sortoit du Palais pour s'en servir dans une certaine expedition, il jetta par terre son Altesse si rudement, & la couvrit de tant de honte qu'elle n'a jamais pû souffrir depuis, un cheval blanc. Il y en a même qui disent que cette aversion est si violente qu'elle commence à haïr tout ce qui

eſt blanc, même juſques au Linge; & particulierement les *Manches de Linon.*

Peu de tems après ces petites diſgraces, *Zarah* eut un chagrin inconcevable de voir l'eſtime que tous les bons *Albigois* marquoient pour *Mulgarvius*, ce Seigneur aiant gagné l'oreille *d'Albanie* & l'affection de tout le peuple. Et comme ſon merite & ſes belles qualitez lui donnoient beaucoup d'autorité, elle étoit au deſeſpoir de le voir dans l'indépendance, la flaterie & la perſuaſion étant abſolument inutiles pour le faire donner dans le paneau.

Elle en eut une douleur ſi ſenſible, & ſur tout de voir qu'il obſervoit ſoigneuſement à la Cour toutes ſes actions, qu'elle s'en plaignit aigrement à *Volpone.* Ce Seigneur lui répondit avec beaucoup de ſoumiſſion, qu'on auroit ſoin d'y remedier, & de la contenter en peu de tems: Mais qu'il falloit qu'elle eut un peu de patience, ajoûtant à céla que les habiles Politiques, c'eſt à dire ceux qui lui reſſembloient avoient trouvé par expérience, que la Paix & l'Union conſervent un Etat; que l'amour le ſoutient; que l'ambition & la nouveauté le détruiſent; que la *Moderation* bannit la haine & les querelles, & que la douceur ſupprime l'envie. Enfin continua-t'il, il ne faut pas oublier entre toutes les qualités éminentes, que poſſede *Albanie*, cette vertu ſuprême de la *Moderation*, dont elle

elle uſe également envers ſes amis & ſes ennemis; & que nous ſavons l'un & l'autre qu'elle poſſede au ſouverain degré, & que rien n'a jamais été capable d'ébranler en elle. J'ai même obſervé que ceux qui en profitent en ſont plus obligés à la fortune, qu'à leur merite; & que cette vertu agit plus par de certaines influences, que par le motif qui porte cette Princeſſe à preferer la miſericorde à la ſeverité. J'entens ſa clémence qui ſert de regle à ſa vangeance, & de borne à ſa puiſſance, lorſqu'il s'agit de moderer la rigueur des Loix envers ceux qui ſont ſoumis à ſon obéïſſance.

Cette vertu eſt un effet de ſa pieté & de la douceur de ſon eſprit. Au reſte la clémence eſt une qualité Heroïque, & la victoire qu'elle remporte ſur la paſſion agiſſante & effrenée, qui lui eſt oppoſée, eſt la choſe la plus ſurprenante qui puiſſe proceder de ceux qui exercent cette vertu. Et cette victoire eſt aſſurément beaucoup plus glorieuſe que celles que l'on peut remporter par la force des armes.

Zarah l'interrompit en cet endroit, & lui dit, Seigneur vous me faites ſouvenir d'un acte de cette vertu, qu'elle fit éclater il y a quelques jours à ma requete en faveur de ..... C'eſt cela même, répondit *Volpone*, qui a donné lieu à ce que je viens de dire. J'étois preſent lors que vous lui demandâtes le par-

don de cette personne, & que vous l'obtintes si facilement par vôtre adresse & par vôtre éloquence, d'une ame toute disposée à vous l'accorder par la vertu. C'est sur cela que j'ai dit aussi que la clemence favorise également les amis & les ennemis; & que nous devons nous estimer bien-heureux, lors que la fortune nous fait rencontrer en ceux à qui nous demandons des graces, plus de disposition à nous pardonner, qu'il n'y a de merite en nous pour l'esperer. Il est vrai que le discours que vous lui fites auroit pû toucher un *Barbare*, parce que vous prites *Albanie* par un endroit qui vous étoit avantageux; cependant vous n'auriez pas si bien réüssi auprès d'un autre.

Seigneur, dit *Zarah*, je veux bien vous apprendre ce qui me fit entreprendre cette affaire. Je rencontrai par hazard la personne dont il s'agit dans l'antichambre, où je me mis à raisonner avec lui sur le sujet de sa disgrace, & lui trouvai beaucoup de moderation, & une grande tranquilité d'esprit. Je lui parlai encore plus librement comme il alloit au Conseil: Et ce fut sur cela que j'entrepris de faire sa paix auprès d'*Albanie*. Je m'y pris ainsi, Madame, lui dis-je, ce n'est qu'un accident humain d'avoir de l'avantage sur nos ennemis; mais c'est une vertu Divine, de leur pardonner, lorsque nous les avons vaincus: C'est cela qui fait preferer la

cle-

clémence à la rigueur. Pardonnez-lui donc, Madame, & quand vous ne le voudriez pas faire en consideration de celui qui vous à offencée, ni pour l'amour de moi, qui ne merite pas cette grace, vous devez le faire pour vôtre propre honneur, puisque cela vous sera bien plus glorieux, que de vous défaire d'un foible ennemi: Que dis-je, d'un ennemi! Je lui fais tort puisque je puis vous assurer qu'il forme autant de vœux pour vôtre prosperité, que vous avez de moyens pour le détruire. Outre cela, il est déja assez puni par le remors qu'il a de la faute qu'il a commise, & par la terreur que vous lui avez donnée. Interrompez donc le cours de vôtre indignation, & montrés en ne le punissant pas, que vôtre haine n'est pas implacable.

Fin de la premiere Partie.

SUITE DE L'HISTOIRE SECRETE DE LA REINE ZARAH

SECONDE PARTIE.

PREFACE.

L'*Applaudissement avec lequel on a reçu la premiere partie de cette Piece, m'a encouragé à traduire la seconde que j'espere qui ne plaira pas moins que l'autre. Je n'arrêterai donc le Lecteur qu'autant qu'il sera necessaire pour éclaircir quelques doutes que l'on a conçus que cette Histoire n'est pas si ancienne qu'on le pretend, & qu'elle a beaucoup de rapport à plusieurs choses qui se sont passées de nos jours; chose fort préjudiciable à l'original Manuscrit, qui est fort estimé à* Rome, *où le pourront voir ceux qui auront la curiosité d'y aller pour cela. Cependant j'ose affirmer que toute cette* Histoire *n'est qu'une* Fiction; *qu'il n'y a pas dans le monde un Païs pareil à celui* d'Albigion; *& que* [illegible]rah *est une personne supposée, aussi-bien que tous les autres noms caracterisez dans la premiere & dans cette seconde partie.*

Le Manuscrit en est si ancien qu'on le suppose écrit par Caïn *dans le Païs de* Nood, *avant qu'il y eut des Villes, & que les hommes eussent formé des societés civiles ou des Gouvernemens. Il y en a qui le prennent pour une Prophetie contre quelque méchante F--te, qui devoit paroître dans le monde avec la marque de la B--e; une seconde*

Pap--e Jeanne, qui ruineroit L'E--e, en gouvernant absolument sa Souveraine qui en devoit être le chef suprême tant dans les causesCiviles qu'Ecclesiasti ues.

Quoi qu'il en soit, il est très-sûr que cela ne sauroit se rapporter a rien qui se soit passé de nos jours, & par consequent il faudroit que ce fût donc à des choses à venir; puisqu'on n'a jamais oui parler d'un caractere semblable. Je suis même persuadé qu'il est impossible qu'aucun Pays sous la Lune puisse produire une créature si peu utile à tout le reste de la création, que l'on représente la Reine Zarah. *Cela seul suffit pour me convaincre que toute cette Histoire n'est qu'un pur Roman. Il y a cependant des personnes qui affirment, mais je ne saurois comprendre sur quel fondement, qu'il s'y trouve beaucoup de verité. Ils s'imaginent en connoître toute l'intrigue; & disent qu'ils n'y trouvent aucun Mystere que celui d'iniquité, & se repaißent ainsi de vaines imaginations.*

HIS-



HISTOIRE SECRETE DE LA REINE ZARAH.

COmme il n'y avoit pas encore long-tems qu'*Albanie* étoit montée ſur le Trône de ſes Ancêtres, on ne devoit pas s'étonner qu'elle ne ſçût pas encore tenir les reſnes du Gouvernement fermes. *Zarah* les lui arracha des mains & bien qu'elle lui laiſsât celles de la *Puiſſance*, elle ne manqua pas de retenir toutes celles du *Profit*, n'ignorant pas en habile Politique qu'elles lui procureroient tout ce que ſon ambition pouvoit ſouhaiter.

La Cour étant reſtée juſques alors ſur le même pié où elle étoit, ſous le Regne *d'Aurantio*; on commença à ſonger à la reformer; *Zarah* jetta les yeux de tous côtés pour trouver des eſprits foibles à placer auprès de la perſonne *d'Albanie*; & des gens qui lui fuſſent entierement dévoués. Cependant com-

me elle jugea qu'il lui ſeroit difficile de déplacer *Devonius* premier Officier de la Maiſon de la Reine, homme de naiſſance & de cœur, elle tâcha de le dégouter de la Cour en chagrinant tous les Officiers qui dépendoient de lui, & en l'obligeant d'en récevoir d'autres à ſa recommandation. Une de ces charges étant venuë à vacquer, on s'adreſſa immediatement à *Zarah* pour l'obtenir, perſonne ne croyant que *Devonius* fût aſſez hardi pour ſoutenir ſes droits contre la volonté de cette Dame. Mais ce Seigneur n'y eut aucun égard, & entra hardiment en lice contre une ennemie ſi puiſſante.

Zarah s'étant chargée de la remplir, envoya ſans ceremonie ſon nouvel Officier à *Devonius* pour lui faire confirmer ſon choix: Mais elle eut la mortification d'en recevoir un refus rempli de mépris. Ce Seigneur la vint trouver avec un Air de grandeur, égal, & même ſuperieur au ſien: *Madame*, lui dit-il, *êtes vous Reine* d'Albigion? *Ou ne ſuis-je plus G--d M--e de la Maiſon de la Reine? Si vous êtes Reine? Prenez cette baguette: Mais ſi je ſuis encore ce que j'étois, je m'acquite de mon devoir, en ſoutenant mes droits, & en vous diſant que vous avez ſurpaſſé les bornes du vôtre en cette rencontre.* Elle fut ſurpriſe de ces paroles, n'en aiant pas entendu de pareilles, depuis qu'elle s'étoit flatée d'être Maîtreſſe abſoluë de la Cour.

Cela

Cela ne manqua pas de faire prendre à son Altesse la resolution de ne plus souffrir dans les grandes charges des personnes du genie, & de la resolution de *Devonius*, capables de s'opposer à sa puissance. Dans cette vuë elle fit choix de *Canutius*, pour exercer la seconde charge de la Cour, sachant bien qu'il ne trouveroit pas à redire à son administration. Je ne dis pas cependant qu'elle lui en fit present.

Car *Canutius* jouant un jour avec elle, perdit plus d'un talent d'or. Ce ne fut pourtant ni aux cartes ni aux dez, jeux encore inconnus en ce tems-là, mais à un certain jeu que les *Albigois* nomment, *Tout perdre*. Cette Dame, dont le cœur reconnoissant, est connu de tout le monde, aiant cette obligation à la personne du monde qu'elle trouvoit la plus propre à exercer à son gré cette charge, l'en mit immediatement en possession. Il se trouve cependant des medisans qui disent qu'il l'avoit bien payée. Quoi qu'il en soit, il eut ce qu'il souhaitoit, & *Zarah* la satisfaction d'avoir trouvé un joueur qui entendoit si bien le jeu de *Tout perdre*.

Le peuple d'*Albigion* naturellement malitieux, ne manqua pas aussi de relever cette affaire là. On parloit fort librement de la conduite de *Zarah*, & il y en avoit même qui blâmoient ouvertement *Albanie*, la meilleure Princesse du monde, de ce qu'elle per-

mettoit à une sujette des choses qu'on ne pardonne pas même aux Souverains. Cependant tout le monde convenoit que *Zarah* abusoit de sa bonté par son addresse & par l'ascendant qu'elle avoit pris sur elle pendant sa jeunesse, & qu'elle conservoit toûjours.

De plus on ne pouvoit songer en ce tems-là, à délivrer la Cour de cette Sangsue Altiere qui s'engraissoit aux dépens du meilleur sang de la nation quoi qu'il y eut de bons Ministres; parce qu'*Hippolite* servoit avec honneur sa patrie dans le poste éminent qu'il occupe, & qui requiert un homme également consommé dans les affaires du Cabinet, & dans celles de la guerre. Cela obligeoit *Albanie* à l'encourager, & à l'élever à tous les honneurs & à toutes les dignitez auxquelles son merite & ses services lui donnoient lieu de prétendre. Le peuple étoit même également satisfait, & de son choix, & de la dispensation de ses graces envers lui : Mais il ne pouvoit souffrir que *Zarah* qui ne rendoit aucun service à l'Etat, reçut des marques si éclatantes de la bonté de sa Souveraine, dont elle partageoit la puissance, de sorte qu'il ne lui manquoit presque que le Titre de Reine, que tout le monde commençoit à lui donner; plusieurs personnes aiant ressenti des effets de sa colere aussi redoutable que celle de la puissance Souveraine.

En voici un exemple éclatant. Comme elle passoit

paſſoit un jour dans les ruës de *Lodunum* où elle alloit ſouvent trafiquer avec les Marchands ; & où les Bourgeois trembloient lors qu'elle paſſoit devant leurs boutiques, depuis l'avanture des Velours, & l'addreſſe qu'on ſavoit qu'elle avoit à les acheter ; un malheureux *Aga* paſſant ſans ceremonie à côté de ſa chaiſe, en rompit la glace du pommeau de ſon Cymetere : Son Alteſſe Imperiale fut tellement indignée qu'aiant appris ſon nom par le moyen de ſes domeſtiques, un jour qu'il étoit au levé *d'Hippolite*, elle le fit caſſer ſans ſe donner la peine de cacher ſon reſſentiment, & la cauſe de la diſgrace de *l'Aga*, & ſans permettre à ſes amis d'interceder pour lui.

Ce procedé irrita l'*Aga* à un tel point qu'il écrivit la Lettre ſuivante à *Zarah*, & la fit répandre dans tous les Caffés de la Ville : *Y a-t-il rien de plus honteux*, Madame, *pour le Royaume d'*Albigion, *que de voir* Albanie, *la Mere de ſa Patrie & la meilleure Princeſſe du monde, ſacrifiée à l'ambition d'une* .... , *qui la fait paſſer pour la plus foible de toutes les Femmes. Le genereux* Hippolite, *a trop d'honneur pour prendre vôtre parti :* Albanie *eſt trop juſte pour laiſſer vos crimes impunis : Les* Albigois *ont trop de cœur pour ſouffrir vos Uſurpations : Et le tort que vous me faites eſt trop grand pour le pardonner.*

Cette affaire fit beaucoup de bruit à *Lodu-*

num.

num. Tout le monde plaignit le pauvre *Aga*, qu'elle avoit sacrifié à son ressentiment. Les gens de guerre en parloient hautement, & les plus étourdis n'osoient plus boire le soir, de crainte de donner contre la chaise de *Zarah*, & de se voir casser, pour avoir rompu ses glaces. Il s'en trouva même qui furent si effraiez du malheur du pauvre *Aga*, qu'ils trembloient au nom d'une chaise, & qu'ils auroient mieux aimé s'exposer à la bouche d'un canon, qu'à en approcher d'une en pleine ruë.

Mais tout cela ne pût nullement ébranler la bonne fortune de *Zarah*; *Albanie* la défendit comme un Rocher, contre un déluge d'ennemis, & contre l'insulte des tempêtes & des vagues, qui la menaçoient de tous côtés. *Danterius* & *Roffensis* dirigeoient alors les affaires avec succès au dedans: *Ormondo* se voyoit favorisé de la Fortune au dehors, & *Hippolite* n'avoit pas fait grande chose pendant le cours de la campagne, de sorte que *Zarah* n'avoit pas de quoi se vanter, ni sur quoi fonder ses Usurpations. *Mulgarvius* commençoit aussi à lui donner de la jalousie; mais elle trouva bien-tôt le moyen de lui imposer silence, en l'éloignant de la Cour & du conseil.

Danterius, qui étoit fort estimé pour la prudence de ses conseils, voyant cela, se dégouta des affaires. Il comprit facilement qu'on

qu'on le vouloit faire servir de jouët à *Fuimus*, à *Solano*, à *Devonius* & aux autres creatures de *Volpone*, & qu'il ne feroit plus à l'avenir qu'une espece de Sous-Secretaire. Ce mépris le toucha jusques au vif, après tous les services qu'il avoit rendus à la Cour ; & il n'ignoroit pas que *Zarah* en étoit la cause, parce qu'elle vouloit tout garder pour elle & pour sa Famille.

Roffensis, *Danterius* & *Mulgarvius* conclurent donc entr'eux qu'ils ne pourroient plus rendre de service à l'Etat, puis qu'*Albanie* suivoit d'autres conseils, & qu'il n'y auroit plus moyen de rester à son service, à moins qu'on ne pût se resoudre à faire hommage à la Reine *Zarah*, qui ne vouloit point souffrir de Rivaux à la Cour, ni au Conseil. Ils savoient aussi bien que *Volpone* étoit plus exact à se trouver au couché de *Zarah*, qu'au levé d'*Albanie*.

Il arriva en ce tems-là que *Sommerius*, un des principaux Officiers de la Cour, eut une affaire de la derniere importance à communiquer à *Volpone*, & comme il l'avoit vû aller vers l'appartement de *Zarah* au sortir du Conseil, il ne douta pas de l'y trouver. *Sommerius* étoit un homme incapable de flatter, & de déguiser sa pensée, & qui, au lieu d'entrer dans les sentimens de ceux qui s'imaginent que la principale vertu d'un Courtisan est de bien mentir, faisoit profession d'une

grande

grande franchise, & de beaucoup de sincerité. *Volpone* au contraire savoit parfaitement bien déguiser les siens; il étoit maître absolu de ses regards, il avoit l'art de forger, de flatter & de dissimuler au suprême degré, & ne disoit jamais ce qu'il pensoit. Il faisoit cependant tous ses efforts pour persuader aux *Albigois*, qu'il agissoit par des raisons, & par des maximes directement opposées à l'artifice; & il avoit une patience & une *Moderation* qui le faisoient passer pour un homme inébranlable, & incapable de legereté.

Dés que *Sommerius* eut achevé les affaires qu'il avoit auprès d'*Albanie*, il se rendit en diligence à l'appartement de *Zarah*, où il demanda *Volpone*. Le vieux *More* qui en gardoit ordinairement l'entrée, & qui avoit ordre de dire qu'il n'y étoit pas, s'en aquitta & lui dit qu'il pourroit l'y trouver une autre fois. *Je le sai bien*, répondit *Sommerius* en colere, & si haut qu'on l'entendit de la gallerie, *je ne doute nullement que je ne l'y trouve, pourvû que je vienne assez matin, & même ...... auprès de Zarah*. Le *More* fut confondu d'entendre ces paroles de la bouche d'un homme de cette qualité, d'autant plus que la Gallerie étoit remplie de monde, & cela l'obligea à se retirer & à fermer la porte sans rien dire.

Ce procedé anima encore davantage *Sommerius*, qui a de la fierté, bien qu'il fut une des

des creatures de *Volpone* en d'autres égards. Il se retira, la colere dans les yeux, & le cœur rempli d'indignation. La premiere personne qu'il rencontra en sortant fut *Lunarius*, qui avoit été autrefois un debauché, auquel il parla en ces termes, après lui avoir appris ce qui s'étoit passé. *Seigneur, il y a peu de personnes qui suivent la Cour, sans s'engager au service du Prince, ou à celui d'un des premiers Ministres pour tâcher de faire leur fortune. Un de nos amis a suivi fort utilement cette maxime, & s'est servi adroitement du Proverbe, qui dit, qu'il faut gagner la suivante, pour se mettre bien dans l'esprit de la Maîtresse, & pour réussir dans ses desseins. Il s'est même servi de cette methode, pour découvrir l'humeur & l'inclination de la Maîtresse, sans s'arrêter à la grandeur de son rang & sans avoir égard à l'interêt de ses Etats.*

Enfin il est parvenu par ce moyen à une connoissance parfaite de ce qu'il souhaitoit, & a trouvé le secret de lui plaire, en s'accommodant à tout ce qui lui est agreable : De sorte qu'il en obtient presentement tout ce qu'il peut souhaiter, & qu'il a fixé très-avantageusement sa Fortune.

Je connois celui dont vous parlez, répondit Lunarius : *Il doit cependant être très-facheux, à une personne de sa condition, à qui tant de gens font la Cour, d'être obligé de servir une ...... à laquelle il faut qu'il prenne plus soin*

de

de plaire qu'à la Reine même. Il est aussi très-certain, ajouta-t-il, *que ceux qui s'engagent dans un service de cette nature, ne sauroient manquer de trouver bien des difficultez au commencement, parce qu'il faut qu'ils agissent par contrainte, par rapport à leur devoir envers les uns, & à leur obéïssance envers les autres. Mais l'habitude rend le travail & la peine facile, & on leve la difficulté & ce qu'ils ont d'odieux. Cependant il y a bien des gens qui aiment mieux être privés de ces avantages, que de les acheter à ce prix-là, quoi que ce soient des choses où l'honneur & la fortune se trouvent également interressez, parce qu'ils n'ont pas l'humilité & l'assiduité necessaire pour surmonter de si grands obstacles: De plus tout le monde ne sauroit suivre la Cour, ni se maintenir dans le service d'une...... Et il se trouve bien des gens, qui ne sauroient obéir aveuglement aux volontez d'une favorite, ni se resoudre à faire mille bassesses pour en obtenir un favorable regard, ou un mouvement de tête.*

Tounario qui ne haïssoit ni *Volpone* ni *Zarah*, & qui étoit cependant des amis & de la cabale de ces deux Seigneurs, aiant entendu une partie de ce qu'ils venoient de dire, s'approcha d'eux en disant: *Messieurs, s'il m'est permis de dire mon sentiment, sur le sujet dont vous venez de parler par rapport à* Volpone *& à* Zarah, *je vous dirai, que cette Dame ne s'est jamais mise en peine de tout ce que l'on*

l'on a pû dire à la Cour & à la Ville, à l'égard des visites frequentes que lui rend ce Seigneur soir & matin, à cause de l'alliance étroite qui les unit. Car bien que ses ennemis & des personnes malicieuses, traitent d'impudence le peu de cas qu'elle en fait, il s'en trouve d'autres très-religieuses & très-moderées d'un sentiment contraire. Les plus clairvoyans même en tirent des consequences à son avantage, & disent que sa constance & sa perseverance à cet égard sont des marques évidentes de son innocence; & que ceux dont les intentions sont bonnes, se mettent au dessus des bruits & de la calomnie. Le pêché a toûjours un caractere visible, qui se lit sur le front de ceux qui sont coupables. Il paroit dans leurs yeux & le mépris de la vertu ne manque pas d'exciter le soulevement des passions.

C'est pourquoi, continua-t-il, si ces deux personnes là, que l'on sait qui ont une noble fierté, n'ont aucun marque de honte ni de crainte dans les yeux, comment peut-on s'imaginer qu'une femme, dont le sexe n'est pas moins timide que foible, osât avoir la hardiesse de paroitre à la Cour, la tête levée, après avoir forfait à son honneur, & sur tout, la chose étant connuë.

Comme tous les Amans ne se ressemblent pas, Il se trouve aussi des passions differentes: Et ainsi, quoi que la sympatie, que je croi qui se trouve en eux, par rapport à la ressemblance qu'ils ont à l'égard de la politique, puisse les faire trouver

souvent en particulier, & même que ces privautez puissent leur donner de l'amitié l'un pour l'autre, je ne laisse pas d'être persuadé que leurs desirs n'ont jamais passé les bornes d'une conversation agreable. Il n'en feroit pas demeuré là; mais comme il étoit tard la Compagnie se retira.

Cependant cette conversation aiant été sçûë le lendemain, *Aranio* se battit contre un jeune Seigneur, qui l'avoit publié : Mais ils furent separez à tems, ensuite de quoi ils se mirent à discourir sur la force irresistible de l'amour. „ L'amour dit *Aranio*, est „ un flambeau qui en allume un autre, & „ qui ne sauroit brûler long-tems seul & sans „ assistance. J'en ai fait l'experience auprès de „ cette Dame. J'ai toûjours observé en cette „ adorable personne, une étincelle du feu „ de l'amour, qui n'auroit pas manqué de s'é- „ teindre, si je n'eusse pris soin de l'entre- „ tenir. Et quoi qu'on ait tâché de me per- „ suader, qu'il étoit aussi facile de se dégager „ de l'amour, que de rompre avec un ami, „ lors qu'on le souhaite, j'ai trouvé que cela „ étoit faux & chimerique. De sorte que sans „ m'y arrêter, j'ai suivi le sentiment de ceux „ qui m'ont fait esperer, que je pourois ob- „ tenir un jour, ce que je souhaitois avec tant „ d'ardeur; trouvant qu'il étoit absolument „ impossible de cesser de l'aimer, quoi que „ femme d'un autre, après avoir fait tous

„ mes

„ mes efforts pour en venir à bout.

„ Enſuite de cela, je me ſuis ſervi de tous „ les moyens, dont j'ai pû m'aviſer, perſua- „ dé qu'elle avoit un fonds de tendreſſe, „ dont je pourois profiter, mais inutilement. „ Cela peut ſervir à vous faire connoître „ l'effet de l'amour, & la force de l'intérêt; „ & qu'il eſt impoſſible de rompre les chai- „ nes de ceux qui les adorent. Je ne croi pas „ même qu'il y ait de l'impieté, *ajouta-t-il*, „ à dire que l'amour que nous portons aux „ femmes nous prive de notre *Franc-arbitre*, „ & qu'il exerce une influence tyrannique „ ſur notre liberté, j'ai ſouvent obſervé cette „ verité dans l'Hiſtoire, qui nous fournit „ tant d'exemples d'amans qui ont perdu la „ vie pour leur maîtreſſe, & qu'une paſſion „ violente ne nous permet nullement d'en- „ viſager les dangers, ni de nous arrêter „ à des conſiderations: J'en ai même fait „ l'experience en preferant, en me battant „ contre vous, les interêts de celle que j'a- „ dore à ceux de mon ami, dont l'honneur „ étoit beaucoup plus intereſſé en cette affai- „ re que le ſien.

„ Cependant, il n'y a rien de plus aſſuré, „ *reprit le jeune Seigneur* que les duëls que l'on „ fait ſans cauſe legitime, ont rarement „ une bonne iſſuë. L'amour qui n'eſt qu'un „ Enfant ſe fâche ſouvent ſans ſujet, & ſe „ retire ſouvent les larmes aux yeux, lors

„ qu'il

„ qu'il s'amuse avec *Bellone* : Au lieu que lors „ que la justice preside dans une cause, l'é„ venement en est ordinairement favorable. „ *Aranio* alloit répondre lors qu'on le vint „ demander de la part de *Volpone*, qui avoit „ appris la nouvelle de son combat. Dés „ qu'il fût arrivé chez lui il le fit entrer dans „ son cabinet, où il lui parla en ces termes.

L'Amitié que j'ai pour Monsieur votre Pere m'oblige à vous faire des reprimandes, & à vous dire que ce n'est pas par les querelles, & par les duëls que l'on établit sa reputation dans le monde, ni que l'on se fait estimer des honnêtes gens. Il est vrai que de toutes les qualitez requises dans le Caractere d'un homme d'honneur, il n'y en a pas de plus essentielles que la hardiesse & la valeur. La premiere l'introduit, & le rend agreable en compagnie & à la Cour; & l'autre le couronne de succès à la guerre & dans les combats : Mais il faut que ces belles qualitez soient accompagnées de moderation & de jugement qui sont des productions de l'esprit, & les marques d'une belle ame. Car la valeur, qui est une chaleur impetueuse, laquelle nous expose pour notre satisfaction aux dangers, est prejudiciable à ceux qui suivent ses mouvemens, sans une mure deliberation. De sorte qu'en se battant, comme vous venez de faire, avec un jeune Seigneur, sur un fondement très-leger, & pour une cause frivole, on expose sa reputation & sa fortune pour satisfaire une sotte vanité.

Ara-

Aranio l'interrompit en cet endroit, n'aiant pas la patience de l'écouter plus long-tems. *Juste Ciel!* s'écria-t-il, *Seigneur, appellez-vous ce que l'on dit de vous & de* Zarah, *une chose frivole; Et pouvois-je moins faire, en vous entendant taxer d'in--te, & d'A--re? Si j'ai commis une faute aujourd'hui, je suis persuadé que vous en commîtes une plus grande hier au soir.* Ces dernieres paroles penserent détruire la *Moderation* de *Volpone.* Il fut obligé d'appeller toute sa prudence & sa raison à son secours. Tout son Sang ne laissa pas de lui monter au visage & de faire paroître la confusion où il se trouvoit. Cela donna un plaisir sensible à *Aranio,* après la mortification qu'il venoit de recevoir. Il convint en lui même qu'il avoit eu tort de s'exposer pour un homme, qui au lieu de lui en marquer de la reconnoissance, venoit de le sermonner; quoi qu'il ne pût suivre lui-même les preceptes qu'il donnoit aux autres.

Bien que cette affaire fit beaucoup d'éclat elle fut immediatement assoupie, par le retour d'*Hippolite* chargé de Lauriers, qui imposa le silence aux langues malicieuses qui s'étoient donné carriere sur la conduite de *Zarah.* Cependant ceux là mêmes qui beuvoient plus souvent la santé d'*Hippolite* que celle d'*Albanie* n'osoient boire celle de *Zarah* en public, de crainte de recevoir un affront. Car comme tout le monde se déchainoit

con-

contr'elle, on n'osoit la louër sans beaucoup de precaution. Il étoit difficile d'entrer en compagnie sans y entendre des vers à sa louange ; les uns disoient que les pensions que l'on retrenchoit aux pauvres veuves des matelots, étoient charitablement destinées pour l'entretien de celles des pauvres ouvriers qui se ruineroient en travaillant pour son Altesse. D'autres qu'elle avoit toûjours une excuse prête, pour empêcher la charité d'*Albanie* de s'etendre au delà de sa Famille. Et enfin que lors que cette Princesse accordoit à des pauvre Supplians, un don de mille florins, son Altesse en meritoit, au moins huit cens pour son intercession.

Cependant ces grands profits là ne sont pas employés à son avantage comme des personnes malintentionnées en font courir le bruit, mais pour le bien public. La *tranquilité* & la *Moderation* dont jouit le Royaume d'*Albigion* ne sauroient être procurées à un prix plus modique que celui de quelque miserables arpens de terre. Non, non, il fai plus pour cela que ne s'imagine le vulgai ignorant & des personnes peu éclairées. L grandes sommes d'argent que l'on suppc que *Zarah* accumule & entasse les unes ! les autres sont assûrement employées d'i main liberale, pour le salut de la Pat *Volpone* ne manque pas aussi de son cô de travailler a un si bon ouvrage, en

f

ſtant ſon Alteſſe à unir tous les cœurs des fidelles ſujets de Sa Majeſté dans un tems où les commiſſions ſe donnent *Gratis*, pour procurer la Paix & l'union & où l'on avance aux dignitez Eccleſiaſtiques des Docteurs d'un eſprit rémuant & inquiet, pour entretenir celle de l'Egliſe.

Combien de milliers ne tire-t-on pas tous les ans de l'épargne de *Zarah* & de la Tréſorerie de *Volpone*, pour des ſervices ſecrets pour le ſupport & pour le bien de l'Etat; afin d'avoir des bon Miniſtres qui ſachent emploier les révenus de Sa Majeſté avec avantage; au lieu que d'autres ne ſongeroient qu'à épargner un argent qui ne vaut pas la peine de garder, & ne ſe mettroient nullement en peine du deſtin de *Zarah*, ni de *Volpone*. Ce ſont là cependant les Miniſtres que les *Albigois* aiment. Car c'eſt un peuple avare qui ne ſonge qu'à ſauver ſon argent quand il en devroit couter la vie à mille bons politiques comme eux. C'eſt auſſi cela qui leur fait dire qu'*Obornius* & *Roſſenſis* étoient d'excellens patriotes par ce qu'ils aimoient l'argent de leur patrie & qu'ils eſtimoient plus une ſeule ferme en *Albigion* qu'un Roiaume entier en *Ethiopie*. Cependant nous trouvons que les Roiaumes ne s'achettent pas à ſi bon marché, puis qu'*Albigion* à plus payé pour un Titre que quelques Roiaumes ne valent.

Quoi que *Zarah* regne ſans Roiaume, el
ne laiſſe pas d'être Reine, & très-heureuſ
puis qu'elle vit à ſon aiſe, & dans l'abo
dance, ſans le ſecours de ſon peuple, &
même en dépit de leurs dents. Elle ne l
charge pas d'impoſitions, & cependant i
lui fourniſſent des révenus malgré eux. El
eſt le miroir de ſon Sexe, & le Phenix d
Reines; Enfin elle n'eut jamais d'égale, &
n'en aura jamais.

Preſentement nous l'allons voir à la fui
d'*Albanie*, qui ſe prepare à paſſer en trion
phe par les ruës de *Lodunum* pour aller re
dre graces au Ciel des grands ſuccès d'*Hi*
polite. *Zarah* ne laiſſa pas perdre une ſi bel
occaſion de profiter de la bonne humeur d
la Populace; & d'avoir ſa part des loüang
qu'on donna à *Albanie*, & à *Hippolite*. El
ſuivit la Reine en cette proceſſion, accon
pagnée de la belle *Solana* ſa Fille: Car
vanité & l'ambition ſont deux choſes, do
elle ne cede ſa part à perſonne. Elle n'avo
donc garde de donner lieu à *Albanie* de gr
tifier celle des autres ni de manquer à fai
connoître à tout le monde la faveur où el
étoit, & qu'elle pretendoit avoir droit de po
ſeder au prejudice de tout le monde.

Auſſi n'y avoit-il perſonne à la Cour q
eut la vanité de ſonger à être ſa Rivall
On y bornoit ſon ambition à être de ſ
créatures, ou du moins à n'avoir pas le ma
heu

heur d'être dans ses mauvaises graces. De sorte qu'elle avoit lieu de s'estimer heureuse, n'aiant rien à craindre ni même rien à souhaiter, si ce n'étoit de se vanger de ses ennemis qui étoient en trop grand nombre pour l'entreprendre. Elle ne laissa pas cependant de former la resolution d'en perdre quelques-uns, & de pousser plus loin son ressentiment au cas que ce premier essai eut le succès qu'elle en attendoit.

Le premier qu'elle choisit pour cela fut *Mulgarvius*, qui s'étoit mis au dessus de toutes les offres que *Zarah*, ou la Cour lui pourroient faire pour le tenter. Mais comme elle ignoroit cela, elle resolut pour venir à bout de son dessein, de lui offrir une charge très-considerable, mais qui ne lui convenoit nullement, afin qu'il ne pût l'accepter avec honneur, ni la refuser avec mépris. *Volpone* l'alla trouver dans cette vûë, croyant le surprendre agreablement en lui apprenant qu'*Albanie*, persuadée de son merite & de sa capacité, qu'elle estimoit au dernier point, avoit resolu de lui donner la premiere Charge du Royaume d'*Albigion*, au lieu de celle qu'il possedoit, dont elle vouloit gratifier une personne d'un merite moins distingué que le sien. *Mulgarvius* qui avoit de l'esprit infinement, & une penetration toute particuliere, lui répondit d'un air mortifiant, qu'il rendoit mille graces à Sa Majesté de ses

bontez, & particulierement de celle qu'elle lui vouloit faire : Mais que comme il étoit, graces au Ciel, d'extraction noble, & que sa fortune n'étoit pas à faire, il aimoit mieux attendre que la charge de grand Patriarche vint à vacquer, étant persuadé qu'il s'en acquitteroit aussi bien que de l'autre ; de sorte qu'au cas qu'*Albanie* voulût bien l'en honnorer, il l'en remercieroit : Qu'en attendant il étoit prêt à remettre la charge qu'il possedoit entre les mains de Sa Majesté, mais qu'il ne vouloit pas le faire entre celles d'un autre.

Volpone fut outré de cette réponse, & de voir retomber sur lui l'affront qu'il avoit voulu faire à ce Seigneur. La chose fut bien-tôt sçûë de tout le monde, & *Zarah* en eut tant de chagrin qu'elle se retira à la campagne. A son retour elle fit déposer un vieux Courtisan bon Patriote, qui a encore beaucoup de feu & de vigueur. Il avoit été autrefois des amis d'*Hippolite*, & n'avoit jamais été ennemi de *Volpone*. Mais il n'a plus d'autre soin en sa vieillesse que de veiller à la sûreté d'*Albigion* : Et toute la colere de *Zarah* ne sauroit l'obliger à abandonner sa Patrie à sa conduite, ni ses *Troupeaux* aux soins de son *Berger*. Il est encore trop puissant pour les *Loups*, & trop Politique pour les ruses des Renards : Mais le *Cambrian* est plus propre que lui pour la charge qu'il possedoit, puis qu'il sçait flatter comme un veritable chien de Cour, & baise *les piés* de sa Maîtresse.

Enſuite de cela *Zarah* s'appliqua uniquement à préparer toutes choſes pour l'Aſſemblée prochaine des Etats d'*Albigion*. Les membres de la précedente, n'avoient guere eu d'égard pour elle, de ſorte qu'elle étoit ravie, que le terme de leur retraite approchoit. Cependant comme ils continuoient à lui donner des allarmes, elle n'eut point de repos qu'*Albanie* ne les eut renvoyez chez eux, comme des mal appris, qui n'avoient pas plus de conſideration pour *Zarah*, lors qu'il s'agiſſoit du bien Public, que ſi elle n'eût été ſimplement que la fille de *Jeniſe*. Elle ne manqua pas auſſi, dés qu'ils eurent tourné le dos de ſe vanger de ceux qui avoient le plus manqué de reſpect pour elle, lors qu'ils avoient crû avoir la puiſſance en main: Elle reſolut même de leur apprendre à l'avenir, à qui ils devoient obéïr, & d'aſſurer ſon repos ſous la protection de ceux qu'elle auroit ſoin de faire élire elle même.

Elle envoya pour cet effet des Lettres circulaires, & des inſtructions ſecretes à tous les petits Etats, & à toutes les Provinces qui ont droit d'envoyer des membres à *Lodunum*, pour y travailler aux grandes affaires d'*Albigion*, & leur ordonna de ne choiſir aucunes Deputez, que ceux qu'il plairoit à ſon Alteſſe de nommer, & qu'elle jugeroit capables de travailler aux grandes choſes, auxquelles ils étoient deſtinez, ſous peine de

perdre ſes bonnes graces, & d'encourir ſon indignation. Les Etats & les Provinces qui étoient à la diſpoſition de ſon Alteſſe, ne manquérent pas immediatement de l'aſſurer de leur obéïſſance, & de lui rendre très-humbles graces, du ſoin qu'elle prenoit du ſalut du Royaume; & en particulier de la generoſité des diſtributions qu'elle avoit eu la bonté de faire faire parmi eux. Il ſe trouve cependant des perſonnes aſſez déraiſonnables, pour marquer du mécontentement de ce procedé, & qui diſent qu'il étoit ſi éloigné de concilier les eſprits, qu'il ſerviroit plûtôt à allumer une guerre civile à la campagne, où ceux qui avoient tout l'argent, ſouhaitoient la *Paix* & la *Moderation*, au lieu que ceux qui n'en avoient pas eu leur part, ne reſpiroient que la guerre.

Cela alla ſi loin, qu'*Albanie* fut obligée de faire pluſieurs nouveaux Gouverneurs de Provinces pour parvenir à ſes fins, pour fermer la bouche aux gens, & pour lier les mains de ceux qui voudroient s'oppoſer à l'élection des perſonnes qui avoient de bons principes dans la Religion Politique, & qui étoient zelez & bien affectionnez au Gouvernement de ſon Alteſſe. Mais nonobſtant toutes ces précautions, les peuples obſtinez d'*Albigion* refuſérent opiniatrement les offres de ſon Or. Il s'en trouva peu qui vouluſſent prêter l'oreille à ſes Declarations obli-

geantes,

geantes, à l'exception de quelques Ecervellez, suivis d'une populace étourdie & affamée, qui n'ajoutoient cependant aucune foi aux miracles, que pendant qu'ils avoient le ventre plein, & qui ressembloient en cela à toutes les multitudes, qui sont pour ceux qui les nourrissent, pendant qu'ils ont de quoi leur donner, & qui les abandonnent aussitôt qu'ils cessent de le faire.

Cela obligea *Zarah* à se servir de tous les stratagêmes, dont son esprit pût s'aviser pour surmonter les obstacles qu'on lui opposoit. Elle obligea dans cette vüe *Albanie*, à faire un voyage à la campagne, afin de s'assurer des cœurs de ses sujets, de les retenir dans les bornes de l'obéïssance, & de gagner les plus obstinez par sa douceur & par sa presence. Elle fit sa premiere visite chez la fille aînée d'*Uranie*, & lui étala les vertus qu'elle souhaitoit qu'elle imitât. Cette Belle la reçût avec beaucoup de respect, & l'assura avec serment de sa reconnoissance, & que ces principes l'engageroient toûjours à suivre le bel exemple que sa souveraine avoit eu la bonté de lui donner. Cette Declaration encouragea tellement *Zarah*, qu'elle ne crût plus rien avoir à craindre après cela. Elle continua avec *Albanie* l'expedition qu'elles avoient meditées, ne doutant nullement que tout ne répondit à ses vœux. Mais elle ne fut pas plûtôt de retour à *Lodunum*, qu'elle y

trouva une Declaration publique de la fille d'*Uranie*, qui lui reprochoit le dessein secret qu'elle avoit formé de la supplanter : Que le voile dont elle s'étoit couverte, étoit si mince qu'elle l'avoit reconnu au travers son visage à la mode, auquel elle ne se fieroit jamais. Enfin elle trouva qu'on avoit renversé tous les progrès, qu'elle avoit fait pendant son voyage. Elle avoit oublié son masque de *Moderation*, qui fut déchiré en mille pieces, & envoyé de tous côtez, pour donner un échantillon de ses desseins Religieux. Les uns le brulérent, les autres l'anatomisérent, & les plus sages le conservérent soigneusement dans leurs esprits pour s'en servir à l'avenir, comme d'un Antidote contre la *Moderation*, le *Puritanisme* & l'*Heresie*.

Ce procedé là toucha si sensiblement qu'elle en pensa mourir. Elle ne savoit que faire, les yeux de tout le monde étant tournez sur elle, en cette extremité, pour voir comment elle s'en tireroit. Elle n'osoit même aussi faire part de son affliction à *Albanie*, qui n'avoit déja que trop de chagrin de s'être exposée, comme elle venoit de faire, pour seconder les desseins de cette favorite. De plus l'obstinée fille des Muses, dont nous venons de parler, reprochoit à *Albanie* qu'elle ne lui avoit rendu visite, qu'à dessein de la faire tomber dans le piége, pour l'abandonner ensuite. Elle l'accusoit même de legereté,

gereté, bien qu'on eut applaudi sa constance & sa fermeté jusques alors. Elle eut aussi l'audace de la comparer au *vent*, qui est toûjours sujet au changement : Elle se déchaina contr'elle, au sujet de sa visite, persuadée qu'elle avoit été faite à mauvaise intention à son égard. Quand à *Zarah*, elle la méprise, la tourne en ridicule dans toutes les compagnies, & auprès de tous les jeunes gens qui la frequentent. Enfin elle ne lui pardonnera jamais le mauvais traitement qu'elle a fait à *Danterius*, à *Bruscus*, & à plusieurs autres de ses Amans.

Le bruit que cela fit, augmenta beaucoup le chagrin de *Zarah*, & la surprit au dernier point : On dit même qu'elle en soupira de douleur, chose qui ne lui étoit pas ordinaire, & qu'elle fut touchée de quelque repentir des sinistres desseins qu'elle avoit formez. Cependant comme il est fort difficile qu'une femme se repente serieusement d'une chose qu'elle a souhaitée avec ardeur, & qu'elle ne sauroit guere se vouloir de mal d'une faute aussi agreable que l'est celle de la vangeance, les reproches que *Zarah* se fit ne furent pas si violens, que ceux des personnes qui ont un veritable remors de leurs crimes : Ils ressembloient plûtôt à ceux d'une personne outrée, de rencontrer des contretems & des obstacles à ses desseins ; de sorte qu'elle se vouloit quelque fois mal de son chagrin ;

combattuë de cette maniere, tantôt par la raison, tantôt par l'interêt & par ses passions, elle se leva de bon matin, sans avoir pû prendre d'autre resolution, que celle de se laisser conduire par *Volpone*, & de suivre aveuglement ses conseils dans la conduite d'une affaire qui lui avoit ôté le repos depuis long-tems.

Mais ces resolutions là ne procedoient que d'une imagination blessée, & des mouvemens d'un esprit allarmé. Il ne lui étoit pas plus facile de se laisser gouverner par *Volpone* qu'à *Albanie* de gouverner sans elle: De sorte qu'ayant rencontré ce Ministre dans la galerie, un moment après elle lui fit mille reproches, attribuant tous les contre-tems qui lui étoient arrivés à sa mauvaise Politique. *Seigneur*, lui dit-elle, *vous auriez* dû me donner des conseils plus salutaires, & ne me pas exposer à mille *langues malicieuses auxquelles je me serois bien gardée de donner la moindre prise, si vous me les eussiez mieux fait connoître. Ce sont des personnes obstinées qui me décrient de toutes les manieres & me chargent de mille opprobres pendant que vous passez pour un Saint. Cependant songés à justifier mon innocence, où je ferai connoître à tout le Royaume* d'Albigion, *qui est celui qui trahit sa liberté, qui vend ses privileges, qui fait servir la religion à sa politique, & enfin qui fait* d'Albanie *une image de bois.*

Volpone étoit confus & ne savoit que répondre,

dre, pendant que *Zarah* triomphoit dans son emportement, & donnoit carriere à sa colere. Enfin ayant eu le tems de se remettre, il lui répondit en tremblant, *Madame, je n'aurois jamais crû que vous fussiez capable de vous laisser entrainer de la sorte par la passion. Dites-moi, s'il vous plaît, avec plus de sang froid, ce que j'ai fait, qui soit contraire à vôtre gloire & à vos interêts? Tout le monde m'est indifferent, hormis vous. A quoi ne me suis-je pas exposé pour vous servir? Quels chagrins n'ai-je pas essuiés depuis que j'ai l'honneur d'être allié à vôtre famille? Cependant vous voulez me priver inhumainement d'un cœur, dont la possession adoucissoit tous mes chagrins, & vous voulez me sacrifier à vos mécontentemens, dont je ne suis pas cause. Ma tendresse ne laiße pourtant pas de s'interesser pour vous, & tout foible que je suis, je voudrois encore vous servir aux dépens de ma vie.*

Foible effectivement, s'écria Zarah, *de n'avoir pû empêcher qu'on m'insultât jusques dans le Palais, & encore plus foible d'esprit de n'avoir pû prevoir les consequences des complimens forcés & des flateries que nous avons prodiguées à la fille ainée* d'Uranie, *dont nous voila bien recompensés par le mépris qu'elle fait de nos faveurs & de nos vaines entreprises. Tous nos projets sont renversez, les apprentifs me montrent au doigt lors que je paße, & me jettent des pilules pour me guerir de la rate. De sorte*, ajou-

ta-t-elle, *que si* Volpone *ne trouve un remede à ces maux, & ne travaille à justifier ma conduite, ceux qui liront un jour mon Histoire, ne pourront s'empêcher de me regarder comme un monstre.*

Madame, répondit Volpone, *au cas que je ne repare pas vôtre honneur, je consens de paroître à vos yeux le plus criminel de tous les hommes. La fortune se plaît souvent à traverser nos desseins les mieux concertez. Cependant soiez persuadée qu'elle est nôtre esclave, & qu'en tournant sa rouë elle reparera bien-tôt par mille objet s de plaisir, les maux qu'elle nous a faits.* Ces belles promesses aiant un peu appaisé la colere de *Zarah*, ils se mirent à consulter plus tranquillement sur les mesures qu'ils devoient prendre pour parvenir à leur but, & pour rétablir dans leurs esprits la paix & la tranquillité par des nouvelles acquisitions de Richesses & d'honneurs.

Enfin pour mieux assurer leur fortune & leur pouvoir en *Albigion*, *Zarah* lui proposa l'Alliance de *Montecuto*, riche Seigneur, dont les desseins n'étoient pas moins sinistres que ceux de cette Dame. Comme les bontés *d'Albanie* n'ont point de bornes à son égard, elle n'eut pas de peine à lui persuader de donner à *Montecuto* une des premieres dignitez du Royaume, afin que toutes les branches de sa famille fussent également élevées. Cette alliance donna une nouvelle vigueur aux pro-

jets

jets de *Zarah* qui se vit fortifiée par l'appui d'un homme de son propre genie. Il auroit même été assez difficile alors de lui donner la moindre atteinte, quatre des principales familles de l'Etat étant engagées dans ses interêts. Le jeune *Montecuto* & l'aimable *Hippolitie* formerent par leur mariage cette derniere Alliance & la plus considerable de toutes. Cependant tout le monde plaignit le jeune époux qui étoit insensible pendant que les charmes de la belle *Hippolitie* enflamoient tous les autres.

On resolut aussi en ce tems-là d'immortaliser l'honneur de *Zarah* & les belles actions *d'Hippolite* par l'érection d'un fameux édifice: Car enfin, quoi que l'on puisse dire des obligations que l'on a à cette Dame; il est sûr que l'on ne sauroit tropreconnoître celles que l'on a à son mari, & que si ce bel édifier dure autant que l'on se ressouviendra de *Zarah*, il subsistera aussi long-tems qu'il y aura une Loi dans le Royaume d'*Albigion* pour la succession des femmes à la Couronne. Il seroit assez difficile d'exprimer la satisfaction que cela lui donna, & la joye qu'elle eut de voir ses louanges transmises à la posterité, & de vivre à jamais dans la memoire d'une nation, à laquelle elle a rendu de si grands services; & qui a été si ingrate à son égard.

La Cour & le Ministere venoit aussi d'être reglé à sa fantaisie. *Volpone* redoubloit ses

soins

soins & sa diligence pour empêcher que l'on n'admit au service *d'Albanie*, des personnes capables de sauter aux yeux de leurs bienfaiteurs. Il s'appliqua aussi-bien que *Zarah* à observer tous les mouvemens & toutes les dispositions du peuple d'*Albigion*, de crainte que l'on ne s'avisât à l'assemblée des Etats, de trouver à redire au maniement des affaires, de leur faire rendre compte de leur conduite, & de renverser tout ce qu'ils avoient fait pendant plusieurs années pour prevenir ce malheur, *Volpone* fit semblant de donner dans les plaisirs, & *Zarah* persuada à *Albanie* de se divertir comme lui pour l'empêcher de prendre garde à ce qui se passoit. Elle l'assura que cela étoit necessaire à sa santé;& que ses sujets étoient ravis de voir qu'elle ne s'embarassoit pas des differens, que de certaines personnes tâchoient de faire naître dans l'Etat, au sujet de la Religion. Ces gens-là, ajouta-t-elle, n'ont cependant aucune Religion, & ce n'est que le chagrin de voir que vôtre Majesté a de bons Ministres, & qu'elle ne les employe plus, qui les fait agir. Vous pouvez vous re-souvenir, *continua-t-elle*, qu'ils firent la même chose sous le Regne de *Roland*, lors que ce Prince se servit des plus habiles gens du Royaume,qui avoient des sentimens opposez aux leurs : Comme ils tourmenterent ce bon Prince, & l'obligerent à se défaire de ses meilleurs amis. Ils feroient la même chose à

l'égard

l'égard de Vôtre Majesté, si elle prétoit encore l'oreille aux conseils de *Mulgarvius* & de ceux de son parti que vous savez, qui sont d'un esprit turbulent & emporté, fort different de la douceur & de la moderation que vous recommandez tant, & qu'on voit briller en *Volpone*, en *Sigillarius*, & en vos autres Ministres. Vous n'ignorez pas, Madame, que c'est pour n'avoir pas suivi cette politique que le Roi vôtre pere a été si malheureux; & qu'il a été poussé à sa ruine par les conseils de *Solano* qui en donna ensuite de tous differens à *Aurantio*; qui a eu l'esprit pendant tout le cours de son Regne de suivre cette regle: Car enfin c'est la seule veritable maxime d'Etat, dont on doit se servir en *Albigion*.

Albanie, qui avoit une complaisance aveugle pour *Zarah*, suivit son conseil, & fit preparer toutes choses pour son expedition. Elle se fit équiper comme une autre *Diane* pour se divertir dans les bois & dans les plaines où *Roland* avoit autrefois pris tant de plaisir. Tout le monde sait que la Couronne de ce Prince auroit été pour lui une couronne d'épines, s'il ne s'y fût délassé de tems en tems, des soins de la Royauté qui lui étoient insupportables; Car quoi que ce Prince eut toutes les qualitez requises pour les affaires, il étoit tellement adonné aux plaisirs, qu'ils occupoient tous les momens de sa vie qui eut été la plus glorieuse & la plus heureuse du monde

sans cela. Cependant sa clemence & ses autres belles qualitez lui avoient tellement gagné l'affection de ses peuples, que jamais Monarque ne fut plus regretté que lui à sa mort.

Mais pour revenir à *Albanie*, nous la trouverons dans les plaines de *Roland*, engagée dans des plaisirs & des divertissemens rustiques. La chasse & les courses sont des divertissemens de Prince, & on avoit esperé qu'ils pourroient être du goût d'une Princesse remplie de tendresse & de compassion, vertus feminines qu'on souhaitoit de rendre plus masculines par dégrés.

Albanie étoit cependant insensible à ces plaisirs là, mais comme elle étoit persuadée qu'ils étoient necessaires à sa santé, elle passoit son tems le plus agreablement qu'il lui étoit possible, & avec une grande tranquillité d'esprit. *Zarah* étoit ravie de la trouver dans cette disposition, n'aiant nul autre but que de l'engager à faire une visite à la seconde Fille *d'Uranie* à *Cambriensis*. Bien que cette Princesse fût sensible à l'affront que lui avoit fait l'aînée; cependant pour donner une preuve évidente de sa moderation, elle ne fit aucune difficulté d'y aller, & elle y fut reçuë avec tout le respect & tous les égards dont toute la famille pût s'aviser. On n'épargna rien pour la traiter magnifiquement, & *Albanie* reçût les marques de leur respect avec beaucoup de satisfaction.

Cet

Cet heureux ſuccès donna une joye inexprimable à *Zarah* & a *Volpone*. Ils trouverent cette fille *d'Uranie* dans des ſentimens conformes aux leurs ; & ne douterent plus qu'elle n'approuvât les termes de la moderation qu'ils s'étoient propoſés d'introduire dans le Royaume *d'Albigion*. Elle ne ſe contenta pas ſeulement de marquer à *Albanie* la joye que lui donnoit ſa preſence, elle fit mille careſſes à *Volpone*, à *Sommerius*, à *Fuimus*, à *Tonnerius* & à *Devonius*, dont *Zarah* avoit fait choix pour faire à cette belle la propoſition du ſujet de cette grande expedition. *Albanie* de ſon côté accabla d'honneur pluſieurs perſonnes de la famille.

Cela fut ſi agréable à la maîtreſſe de la maiſon, qui eſt fort ambitieuſe qu'elle leur proteſta qu'ils pouvoient diſpoſer abſolument de *Cambrienſis*, puiſqu'elle y avoit aſſez d'autorité pour en aſſurer les ſuffrages. Rien ne pouvoit flatter plus agréablement leurs deſirs, que cette declaration qui étoit le but de leur voyage. *Fuimus* lui apprit que la perſonne qu'ils lui vouloient recommander étoit un illuſtre *Zarazien*, beau fils de *Zarah*, & fils de *Volpone*.

La fameuſe *Academicienne* en approuva ſa propoſition, & leur promit ſon aſſiſtance. Elle dit de plus à *Fuimus*, qu'elle connoiſſoit le merite du jeune *Volpone*, qui étoit l'homme du monde, dont elle épouſeroit, avec

le

le plus de joye les interêts, tant pour l'amour de lui-même, que parce qu'il étoit fils d'un tel Pere, & allié à une telle Mere. Qu'elle n'ignoroit pas non plus que ſa famille avoit lieu de tout eſperer du pouvoir qu'ils avoient en *Albigion*. Elle ajouta à tout cela mille expreſſions obligeantes, pour les convaincre qu'elle leur étoit entierement acquiſe, & que rien ne pouvoit l'engager davantage dans leurs interêts. De ſorte qu'ils ne ſongerent plus qu'à retourner à *Lodunum*, pour y travailler aux autres choſes neceſſaires pour établir une paix & une tranquillité durable dans le Senat *d'Albigion*.

Pour cet effet ils employerent *Foeski Zarazien* ſeditieux, & grand Satyriſte, & l'encouragerent à n'épargner aucun des meilleurs patriotes *d'Albigion*. On en fit publier une liſte pour les rendre odieux à leurs amis & à leurs voiſins. Mais cela ne produiſit aucun effet que dans le voiſinage de *Lodunum*, où les Zaraziens avoient pluſieurs moyens d'avancer leurs deſſeins par des voyes differentes. Ils n'y épargnerent pas l'argent, & y acheterent des terres dans toutes les Provinces voiſines de cette grande Ville pour avoir des ſuffrages; de ſorte qu'il ne s'en étoit jamais tant trouvé. *Bruſcus* & *Macaius* furent repreſentez par les *Zaraziens* comme chefs du parti zelé pour la Religion Prelatique que l'on prétendoit, qui entretenoit la diſſen-

tion

tion parmi le peuple, & qui troubloit le repos du Gouvernement *d'Albanie*; bien que l'on n'ignorât pas que c'étoit celle de cette Princesse qui avoit été élevée dans les principes que *Zarah* & *Volpone* lui vouloient faire paroître contraires à la *Moderation* qu'elle avoit promis de maintenir en *Albigion*.

Ces disputes donnerent lieu à de grandes animositez, de part & d'autre. Elles furent encore enflamées par les partisans de *Zarah*, fort nombreux, quoi que peu considerables, par rapport aux autres qui étoient les chefs de la Noblesse & des Ecclesiastiques *d'Albigion*; Païs ou l'élite de l'Etat a toûjours été dans les interêts de l'Eglise. Cela donnoit beaucoup d'inquietude aux *Zaraziens* qui étoient cependant beaucoup plus industrieux pour parvenir à leur but que les autres qui se voioient à l'abri des loix de l'Etat; dont les *Zaraziens* tâchoient d'éluder la force, ou de les faire abroger tout-à-fait, au cas qu'ils n'en pussent venir à bout.

Dans cette vuë ils firent établir des Gouverneurs *Zaraziens* dans les Provinces *d'Exesia* & de *Canutia* aussi-bien que dans plusieurs autres, afin d'engager les petits Etats dans leurs interêts pour n'avoir rien à craindre de l'assemblée du grand Conseil de la nation. Car ils tâchoient de profiter de l'occasion pour s'ériger en un corps qui pût disposer de toutes les affaires, & éterniser la memoire

des

des *Zaraziens*. Cette pensée animoit de sorte *Zarah*, que rien ne lui paroissoit difficile; & comme elle avoit déja engagé la Cour & la Campagne dans ses interêts, elle s'imaginoit n'avoir plus rien à faire, qu'à jouïr en repos du fruit de ses travaux. Elle se croioit au dessus de la portée de la malice, & du pouvoir de la fortune capricieuse, y aiant à peine un seul Bourg dans le Royaume *d'Albigion*, où elle n'eut des créatures, de sorte qu'elle ne croioit pas qu'on la pût supplanter.

Cependant comme les plus habiles Politiques, ne laissent pas de se tromper quelque fois, elle se trouva frustrée de ses esperances dans un lieu, dont elle se croyoit la plus assurée. La Ville de *Sainte Albanie*, où toutes ses créatures avoient travaillé depuis longtems, fut la premiere qui méprisa ses promesses, & qui se mocqua de ses ménaces, & de l'emportement ridicule d'une femme impuissante, qu'ils connoissoient trop bien pour se fier à ses paroles, & qu'ils haïssoient trop pour prêter l'oreille à ses flatteries. Car bien qu'elle tachât de persuader à quelques personnes par ses largesses, qu'elle étoit liberale, son avarice étoit trop connuë, & faisoit mépriser ses presens hors de saison. Les habitans de cette Ville qui aiment veritablement leur Patrie, examinérent à fonds les principes des *Zaraziens*, & découvrirent par ce moyen le mystere d'iniquité, qui s'est répandu

pandu si loin en deça de la Riviere de *Tweed*. Ce ne fut pas là cependant le seul contretems que rencontra son illustre Altesse. Le dessein bien concertée qu'elle avoit formé à *Cambriensis*, fut découvert, & ne produisit que de la honte à tout son parti. Car dans le tems qu'elle attendoit en pleine assurance l'effet des promesses de la Cadette des Filles d'*Uranie*, elle apprit qu'elle avoit suivi les traces de son aînée; & qu'au lieu de choisir un *Zarazien*, elle avoit élû un de leurs ennemis mortels, un *Albigois*, s'il est possible, mille fois plus emporté que *Bruscus*.

Ce procede allarma toute la Cour, qui s'étoit vantée des progrès qu'elle avoit fait à *Cambriensis*. Ce fut un coup de foudre pour les *Zaraziens* dans une conjoncture si delicate: Le bruit s'en répandit tellement de tous côtez, qu'ils n'osérent même pas hazarder une seconde défaite à *Exonia*, où on leur avoit fait d'aussi grandes promesses qu'à *Cambriensis*: ils y avoient même engagé en faveur de *Volpone*, le Prelat qui étoit leur ennemi declaré. Cependant quand ce vint au fait & au prendre, ils l'abandonnérent & laisserent l'élection entierement à la disposition du vieux *Sommerius*, ennemi juré des *Zaraziens*, qu'il fit rejetter & leurs adherens autant qu'il lui fut possible, dans tous les lieux de sa dépendance.

Zarah au desespoir de se voir frustrer ainsi

de ses esperances, eut recours à toutes sortes de ruses, pour empêcher le cours des progrès de ses ennemis. Elle resolut pour cet effet de rendre visite à *Rossensia*, qu'elle n'aimoit pourtant pas, & qu'elle n'auroit pas aussi recherchée sans cela. Elle le fit cependant d'un air enjoüé & content, sachant parfaitement l'art de la dissimulation, & l'accostant avec une tendresse affectée, la pria de vouloir se servir de tout le pouvoir qu'elle avoit sur l'esprit de son mari, dans une affaire d'importance qui la touchoit de près. *Madame*, lui répondit *Rossensia*, qui la connoissoit à fonds, *il n'y a point de difficulté que vôtre Altesse me puisse proposer, que je ne surmonte avec plaisir, pourvû que j'en aie le pouvoir, puis que vous me faites l'honneur de m'en prier.*

C'en est assez, reprit Zarah, *pour me persuader que vous avez de l'amitié pour moi, chose que je souhaite ardemment : C'est pourquoi sans perdre du tems en complimens, je vous prie de me dire, si Monsieur vôtre mari est assuré de son fait à * — ? Vous savez bien Madame*, continua-t-elle, *ce que je veux dire ?* Cette question embarrassa tellement *Rossensia*, qui crût que *Zarah* cherchoit à tirer d'elle quelqu'éclair-

* Il y a quelque apparence que l'Auteur veut parler ici d'Edimbourg, & faire allusion au projet que l'on avoit formé de la grande affaire de *l'union* de l'Ecosse à l'Angleterre.

clairciſſement, qu'elle en demeura toute confuſe. *Zarah* s'en étant apperçuë, lui dit ſur le champ, *Madame, je trouve que vous heſitez à me répondre, cependant je puis vous aſſurer qu'il ne tiendra qu'à M--d, que la choſe ne ſe faſſe.* En diſant cela, elle lui montra une Lettre ſuppoſée du Gouverneur d-- à ſon mari, écrite ſur ce ſujet, à la requête des Etats de-- : A quoi elle ajoûta que les habitans avoient tant de conſideration pour M--d, qu'elle ne doutoit nullement du ſuccès de l'affaire. Cette Lettre ſatisfit *Roſſenſia* & lui ôta tout le ſoupçon qu'elle avoit conçû, bien qu'elle ne pût comprendre la raiſon d'un procedé ſi obligeant de *Zarah*. Sa credulité jointe aux inſinuations artificieuſes de *Zarah*, lui fit decouvrir le ſecret de ſon mari, & l'appui qu'il avoit à--, & même le nom des principaux chefs du parti qui lui étoit oppoſé. Celle-ci ravie d'avoir appris ce qu'elle ſouhaitoit, pour mieux cacher ſa perfidie, lui dit, que ces perſonnes-là lui avoient des obligations particulieres; & qu'au cas qu'elle pût engager Monſieur ſon Mari, à leur écrire de telle & telle maniere, elle trouveroit le moyen de faire réüſſir la choſe: Elle ajoûta à cela que cet Etat étoit pauvre, & par conſequent que le veritable ſecret pour en obtenir ce que M--d ſouhaitoit, étoit d'y faire faire des largeſſes à propos par une main *Zarazienne*, ce qui ne pourroit manquer de réüſſir.

Roffenſia ébloüie par ces belles paroles, entra dans ſes ſentimens, & alla immediatement faire part de ce conſeil à ſon mari, lequel ſans examiner la choſe, ſuivit celui de ſon Epouſe, & écrivit les Lettres que *Zarah* avoit ſouhaitées. Elle ne manqua pas de les envoyer, & d'y ajoûter un ordre ſecret de les expoſer publiquement, ce qui ruina les prétentions de *Roffenſis*, & fit choiſir *Coragio*, favori de *Zarah*, & S--e d'*Hippolite*. Cette perfidie eut tout le ſuccès que *Zarah* en pouvoit attendre. Les *Zaraziens* firent expoſer ces Lettres en plein marché, où ils louérent le zele que *Zarah* venoit de faire paroître pour le bien de l'Etat, en découvrant une ſupercherie qu'elle avoit inventée elle même. De l'autre côté on ne manqua pas auſſi de découvrir pluſieurs pratiques ſecretes de *Zarah*, qui furent renduës auſſi publiques en cet endroit, qu'elles l'avoient été à *Sainte Albanie*, où l'on avoit expoſé pluſieurs Lettres, qui contenoient des choſes criantes, écrites de la propre main de ſon Alteſſe.

Mais on ne laiſſoit pas cependant de trouver des gens qui ſoutenoient que tout cela procedoit du zele qu'elle avoit pour la Religion, qui étoit entierement negligée, & en danger de s'éteindre dans le Royaume d'*Albigion*: De ſorte qu'à moins qu'on ne travaillât avec ferveur à arrêter le cours de ce malheur,

heur, on auroit de la peine à distinguer le veritable zele d'avec l'hippocrisie, qu'on prendroit l'un pour une tentation du Demon, & l'autre pour un dessein pernicieux, formé pour la distruction du genre humain, sous le masque infernal de la moderation.

Il est vrai que l'on peut être conduit à la perdition par une belle, & cépendant fauce apparence de Religion, qui procede communement des mécontentemens de la vie, où de quelque caprice ou imagination du cerveau. C'est pourquoi on ne sauroit trop sonder le fond du cœur, de l'homme pour savoir si la Religion qu'il professe est fondée sur de bons principes, ou sur des interêts mondains? Si l'ambition n'y a pas beaucoup de part: Si l'on ne s'en sert pas pour parvenir à ses fins, & aux honneurs, dont on se laisse aveugler, lors qu'on ne trouve pas d'autre moyen pour les obtenir? Enfin il est sûr qu'il y a une infinité de faux motifs, qui conduisent les hommes à la perdition sous le masque de la Religion.

Combien s'en trouve-t-il qui l'affectent par un principe de vanite & de présomption pour parvenir à leurs fins? Les autres s'en servent pour obtenir le maniement des affaires, & font un mystere de tout, afin de passer pour habiles gens, par un air contrefait & étudié. Il y en a aussi qui n'ont en vûë que leur interêt, & qui s'insinuent par ce moyen

dans les bonnes graces de la populace, pour en être protegez, & pour pouvoir tromper tout le monde. Tous ces gens-là font servir la Religion à leur Politique, pour regner imperieusement sur les autres sous ce beau prétexte, & captiver les affections du vulgaire obstiné & aveugle qui est charmé d'un exterieur si agreable, dont ils font les dupes, parce qu'ils n'approfondissent pas les choses.

Ils s'étudient à tromper le monde par des artifices specieux, en se servant de sentences dans les discours ordinaires, & des passages de l'Ecriture dans les occasions serieuses. Ce sont autant de pierres précieuses, dont ils ornent & couvrent leurs mauvais desseins; & ils donnent un tour si agreable à leurs mysteres les plus secrets, qu'ils excitent l'esprit des hommes à la curiosité.

Mais pour retourner à *Zarah*, nous la trouverons triomphant de la Victoire perfide, qu'elle venoit de remporter sur la pauvre *Roffensia*, & se glorifiant de s'être vangée d'un des ennemis de sa Famille, cela l'encouragea de maniére, qu'elle dépêcha ses Emissaires à *Woodstockia*, où un *Zarazien*, eut pour competiteur *Walterius*, qui avoit toûjours été réjetté, sans un stratagéme dont se servit *Zarah*, pour lui faire preferer *Cadogonius*, qui n'avoit nul autre appui que celui de cette Dame, il est vrai qu'elle agit en cette occasion avec beaucoup plus de pré-

cau-

caution & de sécret, qu'en celle de *Cambriensis*, qui étoit bien plus importante. Mais aussi on en doit donner, en partie, honneur, au genie de son favori, qui y contribua plus qu'elle : Outre que cette affaire avoit été projettée par *Volpone, Sommerius, Fuimus*, & le reste des conspirateurs *Zaraziens*, qui avoient resolu de detruire la liberté de tous les Etats *d'Albigion*. Le peuple y avoit déja été réduit à un tel point, qu'ils n'étoient plus leurs propres maîtres, se voiant obligés de suivre les mouvemens de leurs Gouverneurs & de leurs superieurs, qui étoient presque tous *Zaraziens*, dans toute l'étenduë du Royaume *d'Albigion*.

Il s'en plaignoient hautement ; & de ce qu'on leur faisoit faire tout ce qu'on vouloit, qu'on les obligeoit à deviser leurs terres sans les en dédommager, & à donner leurs suffrages pour rien : Qu'on les faisoit sortir de leurs maisons, pendant la nuit, & qu'on ne leur permettoit pas même d'y rétourner lors que le jour paroissoit : Qu'on leur faisoit préter des sermens contre leurs amis, en faveur de leurs plus grands Ennemis.

Qu'ils voyoient tous les jours avec douleur des personnes vicieuses & corrompuës, qui n'avoient aucunes bonnes qualités, élevez en un instant de l'esclavage, au gouvernement des Provinces ; de la pauvreté,

l'oppulence, & à la grandeur; de la lie du peuple, aux honneurs, & aux premieres charges de l'Etat. Qu'ils étoient *Zaraziens*, & qu'ils étoient utiles à *Zarah*. Que le reste des *Albigeois* n'osoient ni se plaindre, ni murmurer, lors qu'on leur refusoit ce qu'ils demandoient. Enfin qu'on exerçoit une espece de pouvoir arbitraire & despotique, sur tous ceux qui n'étoient pas *Zaraziens*, ou dans leurs intérêts, gens sans la moindre generosité, qui n'ont aucun égard au bien pullic; qui n'encouragent que la *vanité*, la *fraude*, & la *tromperie*, qualitez hereditaires des *Zaraziens* du plus-bas rang, & qui n'ont que trop d'Empire sur l'esprit des plus rélevez. Cela paroit évidemment dans le caractere d'*Artonio*, le plus vil de tous les *Zaraziens*, qui est universellement haï, même parmi ceux de son propre parti; & qui bien loin de se laisser gouverner par raison, ne reconnoit nul autre guide de ses actions que l'interêt, en faveur duquel il se precipite dans des abimes d'emportement, qui souillent son honneur, & le couvrent de honte & d'infamie. Mais ce sont-là des choses dont il ne fait pas plus de cas que de la Réligion, pour laquelle il n'a pas plus d'égard, que pour le payement de ses dettes: Au lieu que les amis genereuses en ont toujours beaucoup pour ceux qui les obligent, comme nous le voyons dans l'Histoire de tous les grands hommes.

Tout

Tout le monde ſçait qu'il n'y a rien de plus glorieux que de ſavoir gouverner ſes paſſions ; car quoi qu'elles ſurprennent quelque fois nôtre volonté, le jugement les doit corriger, & les ſoumettre à l'Empire de la raiſon. En un mot les mauvaiſes mœurs de ces *Zaraziens*, terniſſent tout le Luſtre de ſa Politique.

Zarah n'auroit pas été moins admirée pour ſa politique qu'elle l'eſt pour ſa---ſi elle eut ſuivi cette methode, ſans laquelle on ne ſauroit bien Gouverner. C'eſt elle qui produit tous les jours tant de variété & de changement dans les affaires, dans leſquelles il ſe trouve tant de raiſons d'Etat ambiguës, qu'elles embarraſſent ſouvent les plus habiles Miniſtres ; & les preceptes en ſont ſi délicats, & ſi abſtraits, que l'événement n'en ſauroit être favorable à moins que le jugement ou l'experience, ne nous apprenne à en faire un bon uſage. Car comme la Politique ſert à compoſer l'union qui regne parmi les hommes, nous ne ſaurions vivre ſans elle. Elle n'eſt pas ſeulement neceſſaire pour la conduite des Etats, mais même dans la vie privée, & elle s'exerce ſur des objets ſenſibles & particuliers, quoi qu'elle ſoit d'une grande étenduë, & d'une origine illuſtre & relevée.

La ſocieté eſt un caractere que la nature a imprimé dans tous les hommes, par un

certain instinct, ou une Loi naturelle, qui leur donne un mouvement interne, ou une inclination qui les porte à la rechercher ; & ce mouvement est ensuite secondé par l'imitation des choses externes, & cela forme, ou fait le commerce de la vie.

L'objet de la Politique, doit son origine aux societez particulieres par degrés, & dans la suite des tems, se sont augmentées & accruës. Le premier homme, & la premiere femme formérent ensemble la premiere société du Monde, & ensuite leurs familles, & leurs posterités l'agrandirent, de maniere qu'une societé particuliere en forma plusieurs autres, & par consequent, ce qui étoit propre à une generation, ne le fut plus, lors qu'elle reçût l'adition de plusieurs Familles differentes. Il fallut alors bâtir des *Maisons*, des *Bourgs*, des *Forts*, des *Villes*, & se servir de Provinces entieres pour leur logement & leur habitation. Il fallut des convois pour la sûreté du Commerce ; & enfin il fallut ériger des Royaumes, des Républiques, & d'autres formes de Gouvernement, afin que sous la direction d'un seul, ou de plusieurs hommes l'ordre & la police pûssent être entretenus dans les Communautés, formées pour la conservation & pour la sureté du Genre-humain, aussi bien que pour éloigner & prevenir tout ce qui pouvoit lui être prejudiciable. Cet ordre a toûjours

jours été envisagé, comme une institution plus qu'humaine; car quoique l'industrie & la vigilance des hommes y ait eu beaucoup de part, il semble qu'il doive son origine à quelque chose de plus rélevé.

Cela est remarquable, en ce que même les creatures irraisonnables, sans art & sans étude, en sont aussi capables que nous, & semblent se servir de cette Politique, pour nous apprendre à diriger un Etat, & à gouverner des Nations. Les *Abeilles* nous en donnent entre autres, un exemple, dans leurs *desseins*, qui sont leurs Communautez, où elle est si bien établie, que nous ne saurions disconvenir, qu'elles n'agissent par quelque chose de plus fort qu'un instinct naturel, pour nous instruire dans l'art du Gouvernement, puis que l'on trouve dans la conduite de ces petites créatures des maximes si sûres, & des ordres si bien réglez.

On a même disputé, si les hommes ne devroient pas suivre les raisonnemens naturels de ces creatures qui leur servent de guide, puis qu'ils ont autant de force que de Justesse. Enfin on est convenu avec justice, & avec raison, que la Religion est le principe & le fondement de la Politique, & que les Etats, où elle n'est pas bien établie, sont toûjours sujets aux dangers & au desordre. Outre cela les *Abeilles* que l'on pretend qui ne sortent jamais de leurs ruches, sans se

croiser les jambes, & les baiser par une espece d'instinct de Religion, nous donnent encore un exemple de ce que nous devons faire, avant de rien entreprendre; qui est d'adorer l'auteur de toutes choses avant de songer à gouverner les autres.

Mais *Zarah* & ses *Zaraziens* étoient si éloignés de suivre cette Doctrine qu'ils ne songeoient qu'à abolir les Loix naturelles du Gouvernement; & en introduire d'autres en leur place, suivant leur propre systême moderne de Politique, & leurs notions singuliers de gouverner directement opposées à toutes celles, qui ont été instituées jusques à present, soit de droit divin, ou humain. Car les *Abeilles* nous enseignent à ne pas travailler simplement pour notre interêt particulier, mais pour nos amis & notre Patrie, & à employer tous nos soins pour le bien & la prosperité de la Republique; à nous contenter de ce que nous possedons, sans convoiter le bien d'autrui, comme elles se contentent de leurs *Ruches* sans exciter ni troubles ni discorde, & sans se saisir de celles de leurs voisins.

Le but d'un honnête politique, doit être de contribuer autant qu'il lui est possible, au bien & à l'avantage du Public. Il doit éviter soigneusement de dire, ou de faire, quoique ce soit qui puisse chagriner, ou désobliger les autres. Les railleries offençan-

tes

tes, produisent toûjours un mauvais effet. Les personnes de ce caractere là n'epargnent personne. Je parle des railleries outrées, car les delicates sont agreables dans la conversation ; mais il faut savoir s'en servir prudemment. Il en est comme des *Ragoux* que l'on gâte, à force d'assaisonnement, la raillerie piquante offense, & nous rend odieux à la compagnie.

Ceux qui aiment à railler, ou à plaisanter, doivent le faire d'une maniere, qui ne puisse deplaire aux personnes raisonnables. Il en est de même de la flatterie, qui est desagreable dés qu'elle est outre & sans distinction. Il n'y a que ceux qui se laissent aveugler par leur vanité, & par la bonne opinion de leur propre merite qui s'en accommodent, & qui en marquent de la satisfaction : Ces sortes de personnes là ne sauroient s'empêcher de decouvrir le ridicule de leur vanité.

Mais ceux qui les encouragent par des fausses adulations, meritent d'être punis comme empoisonneurs de la societe civile. La veritable complaisance doit être également éloigné de la flatterie & de l'incivilité. La police & la civilité sont des qualitez essentielles à un courtisan qui veut se distinguer & se faire estimer de tout le monde. Mais je ne saurois excuser les manieres rampantes, les embrassades, les lâches flatteries,

les offres de services & les autres simagrées, dont ils se servent pour tromper ceux qui leur font la cour.

Un Courtisan doit éviter avec soin la trop grande familiarité qui le degrade, & le fait moins estimer en lui ôtant une espece de Majesté, que donne un air grave & serieux. Cependant il ne doit pas aussi affecter trop de gravité, parce qu'un grand serieux ennuie à la longue; outre qu'il est permis aux plus grands hommes de se rélâcher quelquefois, & de s'humaniser le déguisement & l'affectation n'étant pas toûjours de saison.

Il se trouve des gens qui ont un fonds de mauvaise humeur capable de dégouter les personnes les plus raisonnables: Qui se font un plaisir secret de leur chagrin, & de semer la mesintelligence & la division de tous côtés, & même entre les meilleurs amis, qui ont toûjours quelque chose à dire des unes ou des autres, & qui ne sont jamais plus content que lors qu'ils ont des affaires sur le bras.

Il y en a d'autres qui ne font pas tant de mal; & qui ne sont pas moins incommodez qui gemissent continuellement, & se plaignent amérement de leur destinée. Que l'année soit fertile ou abondante que l'on ait la paix ou la guerre; que les taxes soient rabaissées, ou augmentées, tout leur déplait également.

Ce

Ce n'eſt pas aſſez d'avoir de l'eſprit & du bon ſens, & d'autres qualités ſemblables, il faut les faire valoir, par un certain caractere qui nous encourage, & qui nous fait eſtimer. Sans cela les perſonnes ſans merite & ſans eſprit, qui ne travaillent ni au bien de l'Egliſe, ni à celui de l'Etat, & qui ont ſimplement de bons amis, feront plus favoriſées, que celles d'un merite éminent, privées de cet avantage. L'eſprit & le bon ſens, ne ſauroient entrer en concurrence avec la richeſſe deſtituée de l'un & de l'autre. Il y auroit de la folie à les comparer, & à preferer les premiers, les femmes qui ſont naturellement intereſſées, ne manquent guere de ſe declarer en faveur de la richeſſe.

Un amant riche & liberal, quoi que d'ailleurs ridicule & depourvû de ſens, ſe voit generalement preferé à un homme de merite & d'honneur, qui n'eſt pas en état de fournir à leurs depenſes extravagantes. Elles baniſſent de leurs ſocietés les Amoureux tranſis, qui paſſent leur vie à dire des douceurs, & à pouſſer les beaux ſentimens, & qui ne font de dépenſes qu'en tendreſſe : Elles veulent quelque choſe de plus réel & de plus ſolide. Je ne ſaurois même approuver que l'on reproche aux femmes qu'elles ſont *Mercenaires* & Coquettes ; c'eſt une injuſtice qu'on leur fait. Elles ont raiſon de l'être, & de ſe ſervir de leurs charmes pour

engager les hommes; nous trouvons les mêmes desirs dans les deux sexes.

Je ne saurois nullement excuser les Dames sujettes aux vapeurs, que imputent leur mauvaise humeur, à la melancholie, puis que le beau sexe doit être naturellement agreable : Les femmes qui ont pour but de plaire, & de se faire estimer doivent se defaire de cette vuë. Elles se trompent lors qu'elles s'imaginent que la gloire d'une femme consiste au caractere de sa beauté : Elle depend bien plus de la regularité de sa conduite. Une femme de qualité doit avoir des manieres delicates, & ne doit suivre nulle autre regle que celle du bon sens.

Je ne pretens cependant pas qu'elles vivent comme des *sauvages*, ni qu'elles regardent les hommes que comme des *seducteurs* : Elles peuvent recevoir civilement, & avec honneur les loüanges qu'on leur donne, & l'hommage que l'on rend à leur merite.

Les femmes qui affectent la severité & qui font les precieuses sont ordinairement trop façonnieres, & leur affectation ne sert qu'à les rendre méprisables, lors que leur conduite n'est pas reguliere; on en juge plus charitablement lorsqu'elles s'humanisent davantage : Leur *reputation* ne dépend ni du caprice, ni des applaudissemens des hommes, elle doit être fondée sur leur merite & sur leur vertu.

Le

Le dédain des belles, fieres & orgueilleuses, ne leur est pas si favorable qu'elles se l'imaginent, & ne les fait pas estimer davantage. Leur hauteur & leur emportement donne un air desagreable à leur visage, & une impression de mauvaise humeur, qui les prive d'une partie de leurs charmes, & les rend beaucoup moins agreables. Cependant lors que cette humeur riviche s'est une fois emparée de leur esprit, elle s'y maintient obstinement, pour soutenir l'honneur de leur caractere.

Il s'en trouve d'autres si entêtées de leur esprit & de leur merite, qu'elles regardent avec mépris tout le reste du monde. Elles se laissent aveugler par leur presomption, & ont une impetuosité, qui ne leur permet pas de juger sainement des choses. Cet entêtement leur fait prendre les choses de travers, & de fausses mesures, lorsqu'il s'agit de choses difficiles & incertaines. Et lors même qu'elles se donnent la peine de faire des reflections, leur opiniatreté ne leur permet pas d'en profiter, non plus que des remontrances qu'on leur peut faire, Elles disent & font mille extravagances pour soutenir ce caractere, comme ceux qui aiant embrassé une mauvaise cause, disputent avec une ardeur inconcevable, de crainte d'en avoir le dementi. Mais elle n'examinent pas si ce qu'elles disent est supportable ou non: Elles

se

se font un point d'honneur de ne jamais ceder, & croiroient avoir reçû un sensible affront, si on pouvoit les obliger à se rendre à la verité par des raisons convainquantes. C'est là l'effet que produit naturellement un entêtement ridicule, & une sotte vanité.

Il n'y a assurément rien de plus difficile que de trouver un jugement solide dans les femmes, & même de le bien definir. Le jugement a une grande étenduë dans l'un & dans l'autre sexe, & requiert des qualitez fort extraordinaires: Il assaisonne toute chose, entre en tout, & cependant il est beaucoup plus rare qu'on ne s'imagine. On se flatte souvent d'avoir un jugement exquis, lors qu'on ne fait que suivre des notions ridicules & capricieuses. Il est presqu'impossible de guerir ceux qui sont attaquez de ce mal, à cause de l'aversion naturelle qu'ils ont à se laisser convaincre. Ceux qui ont veritablement du jugement, se laissent bien moins séduire par leurs propres opinions, & ne sont pas si entêtez de leurs talens, que ceux qui n'en ont pas. Les personnes qui ont de la beauté, s'en aperçoivent facilement, mais cela ne les empêche pas de rendre justice aux charmes des autres.

Un habile Artisan ne ressemble pas au *Phenix*; il rend justice au merite des autres, parce que le jugement regle nos pensées & nos *idées*, & fait que nous nous connoissons.

Ceux

Ceux qui ſuivent trop leurs inclinations, n'ont que peu ou point de jugement, & reſſemblent fort aux *Animaux*, qui n'agiſſent que par inſtinct ou par la nature: Mais le jugement procede d'un veritable & parfaite raiſon, qui prend toûjours le bon côté des choſes douteuſes & incertaines. Après tout on ne doit pas s'étonner qu'il s'en trouve ſi peu, puiſque la plûpart de ceux qui s'en flattent, le font ſans fondement.

Cependant ils ne ſauroient en impoſer long-tems au Public: leur foibleſſe & le defaut de leur jugement, ſe découvre auſſi-tôt qu'ils ſe mêlent de juger ou de decider les controverſes. Leur ridicule ne paroit jamais avec plus d'évidence, que lorſqu'ils veulent que l'on applaudiſſe leurs opinions, & qu'on en convienne, tant inconſiſtantes qu'elles puiſſent être. On ne doit cependant pas auſſi condamner toutes celles qui different les unes des aûtres, ni les renfermer dans les bornes étroites d'un jugement ordinaire. Tout le monde n'a pas l'avantage de poſſeder un *genie* penetrant: C'eſt pourquoi nous ne devons pas condamner les opinions des autres, parce qu'elles ſont contraires aux nôtres; on doit bien examiner leurs raiſons avant d'en venir-là, & même après cela, on ne laiſſe pas de ſe tromper ſouvent; parce qu'il ſe trouve dans la plûpart des choſes des circonſtances oppoſées, qui y apportent de gran-

grandes differences: Il s'en suit donc qu'il y a de la presomption à censurer ceux, dont les opinions ne sont pas conformes aux nôtres, puisque nous exposons nôtre propre jugement en condamnant celui des autres.

On peut conclure en general, qu'il ne se trouve guere de personnes qui n'aiant du jugement dans une chose ou dans un autre. Les gens du plus bas rang qui n'ont point d'éducation, & qui paroissent fort stupides, ne laissent pas de raisonner juste dans les choses qui les regardent, & leurs argumens ont plus ou moins de force, selon qu'il s'agit de leurs propres interêts. La chose qui me semble la plus essentielle à l'homme, est de se bien connoître, & de se renfermer dans les bornes de ses própres lumieres, sans tâcher de passer plus avant. Mais les hommes prennent plaisir à dépêcher des choses qui sont au delà de leurs portez, tant ridicules, capricieuses, ou fausses qu'elles puissent être.

Il y a un certain préjuge qui entre dans les actions de tous les hommes, qui les détermine plûtôt à une chose qu'à une autre. Les uns ont de l'inclination pour la musique & pour la symphonie : Les autres d'un temperament plus vif, aiment quelque chose de plus tumultueux, & prennent plus de plaisir au son des tambours & des trompettes. Et si l'on examinoit bien, d'où vient qu'il y a des gens qui embrassent des professions rudes & labo-

laborieuſes; on trouveroit que c'eſt un effet du caprice & de l'inclination, ſans quoi ils ne manqueroient pas d'en choiſir de moins penibles & de plus agréables. Il s'enſuit delà que nous ne ſaurions mieux faire à cet égard, que de ſuivre nos propres inclinations, parce que l'on réüſſit ordinairement aux choſes que l'on fait avec plaiſir.

C'eſt *l'imagination* qui embellit toute choſe: Les productions de la nature, & les inventions de l'art ne ſont eſtimées excellentes qu'en tant qu'elles plaiſent. Cela fait qu la *Peinture* & la *Muſique* de differens genies, ont des admirateurs differens. C'eſt une choſe qui paroît évidemment dans les moindres bagatelles. Il y a des femmes qui paroiſſent plus avec de ſimples griſettes, par l'air qu'elles leur donnent, que d'autres avec les plus riches brocards, parce qu'elles n'ont pas le goût bon. Et quoi qu'il ſoit aſſez difficile de déterminer en quoi il conſiſte, il ne s'enſuit pas que ce ſoit une *chimere*, ni une ſimple *imagination*, c'eſt une réalité, un certain, *je ne ſai quoi*, qui plaît, & qu'on ne ſauroit exprimer. C'eſt en vertu de cela que nous jugeons de *l'habillement*, des *bâtimens*, &c. Cela nous ſert de guide & nous conduit partout.

La nature eſt une eſpece d'harmonie, laquelle par une étrange aſſemblage, fait une impreſſion ſur nos ſens & ſur nôtre raiſon.

C'eſt

C'eſt la ſource de toutes nos paſſions qui ſont excitées par le rapport que nous trouvons entre nos ſens & leurs objets. C'eſt cette reſſemblance & cette ſympathie qui charme nos ſens ; & la ſympathie conſiſte en une certaine diſpoſition d'un objet en faveur d'un autre. Un certain mélange qui s'accorde avec l'organe de l'ouïe excite en nous le plaiſir que cauſe l'harmonie, & fait qu'on juge bien de la muſique. Il en eſt de même du juſte aſſaiſonnement des ſauces qui donne une pointe, qui plaît à toutes les perſonnes de bon goût par ſa délicateſſe.

Mais comme les organes ne ſont pas diſpoſées de la même maniere dans tous les hommes, les objets produiſent des effets differens ſur leurs ſens. C'eſt là la cauſe des averſions naturelles que l'on voit en de certaines perſonnes qui ne ſauroient ſouffrir la vuë ni l'approche de certains objets. La même raiſon doit nous porter à tolerer des opinions differentes, parce que les mêmes objets excitent des ſenſations differentes, ſuivant la diſpoſition des fibres ; & que ce qui plaît au Palais des uns, donne un grand dégout aux autres.

Ce n'eſt pas le gout ſeul qui forme de ſi differentes impreſſions ſur les organes ; il y a bien de l'apparence que d'autres objets peuvent produire les mêmes effets. Il ſe peut *que ce qui* paroît *Noir* aux uns, ſemble d'une

autre

autre couleur à un autre. Enfin nous ne ſavons pas poſitivement ſi les yeux ne reſſemblent pas à des verres differemment taillés, qui changent de cette maniere la couleur des objets.

Il ſe trouve des gens d'eſprit & de bon ſens qui penſent d'une maniere differente des autres ſur toute choſe. Ceux qui ont le diſcernement fin & délicat, conçoivent les choſes ſous des idées délicates telles qu'elles ſont veritablement : Au lieu que ceux dont l'eſprit à moins d'étenduë, ou qui ont moins de penetration, ne conçoivent ordinairement que la partie ſuperficielle des objets. Et les eſprits ſubtils en voulant trop rafiner, s'égarent & tombent en de vaines imaginations. La difference qui ſe trouve entr'eux, procede de la diſpoſition des organes; de la diverſité des fibres du cerveau; & de la ſubſtance dont il eſt rempli. On ne ſauroit revoquer en doute que ces choſes là, bien que purement materielles, ne contribuent à la beauté, & à la délicateſſe de l'eſprit, parce que l'ame, lorſqu'elle eſt renfermée dans le corps, dépend des organes dont les bonnes diſpoſitions ſervent beaucoup à lui aider à s'acquitter de ſon devoir. Un Peintre a beau être habile, il lui faut un bon pinceau pour tirer une ligne fine & délicate.

Suivant les maximes de cette Philoſophie, il eſt facile de concevoir d'où vient que les

per-

perſonnes de qualité ont ordinairement plus de penetration, de vivacité & d'eſprit que ceux d'une naiſſance plus baſſe. Car bien que la bonne éducation contribuë beaucoup à polir & à perfectionner l'eſprit, il eſt certain que la bonne nourriture & le jus des viandes délicates qui ſe mêle dans le ſang, & dans les humeurs du corps les ſubtiliſe, & les rend plus propres à faire les fonctions de la nature. C'eſt peut-être par cette raiſon que les perſonnes de cœur & d'eſprit ont un feu extraordinaire dans les yeux, & une certaine vivacité qui les diſtingue des autres, dont la ſtupidité ſe fait connoître par l'abattement & la langueur des yeux.

Le peu de ſoin que l'on prend à former & à cultiver la raiſon de quelques perſonnes eſt cauſe de la ſterilité de leurs actions. On donne aux enfans des maîtres pour leur apprendre à *danſer* & à *chanter*, &c. mais on oublie à leur en donner pour leur former l'eſprit, & leur enſeigner à bien raiſonner. Cela fait que la plus grande partie des hommes ſe laiſſe gouverner, plus par le *caprice* & par la fantaſie que par la raiſon qui n'eſt pas aſſez cultivée. Il faut encore obſerver qu'il y a peu de perſonnes qui veulent ſe donner la peine de contraindre leurs paſſions, ils ne ſongent qu'à trouver les moyens de les juſtifier ; & lorſqu'ils ſont obligés d'avouër qu'ils ont tort, ils ſe contentent de répondre que ce n'eſt pas *leur faute*.

Il

Il ne ſuffit cependant pas de ſe connoître, & de ſçavoir ſon devoir, il faut s'en acquitter. Ces gens la ſe flattent inutilement, que le monde n'a rien à leur reprocher, dans le tems que des defauts groſſiers les expoſent avec juſtice à la cenſure publique : la vanité & la preſomption les empêchent de ſe connoître & de ſe rendre juſtice, parce qu'ils n'ont pas le diſcernement qu'ils devroient avoir. L'amour propre leur ſuggere mille fauſſes maximes, qui les empêchent de connoître leurs propres deffauts.

Il faudroit être bien hardi pour entreprendre de redreſſer de certaines perſonnes. Il faudroit pour cela changer tout le cours de leur vie. Il n'y auroit guere moins de difficulté à cela, qu'a vouloir changer tous les traits de leurs viſages. Cependant comme on trouve des moyens pour blanchir le teint, & pour oter toutes les taches du viſage, on pourroit auſſi trouver celui de reformer leurs mœurs. La converſation & la connoiſſance du monde y peuvent beaucoup contribuer. On voit que les perſonnes elevées à la Cour, ſans avoir un genie ſublime, jugent aſſez bien des choſes, & parlent raiſonnablement ſur toutes ſortes des ſujets. Les perſonnes d'un eſprit mediocre, qui frequentent les bonnes compagnies, paroiſſent bien plus polies que d'autres qui en ont naturellement davantage, & qui n'ont point de monde.

Ceux

Ceux qui ne sont point formez aux belles manieres, ne parlent que des choses qui ne sont pas de l'usage du monde, faute de connoître ce qui est agreable, & ce qui peut plaire dans la Conversation. Leur langage est un veritable jargon, & ils paroissent des gens de l'autre monde dans la compagnie, & dans la conversation des personnes polies, où faute d'agrément ils ne sauroient manquer de déplaire & d'être incommodes.

L'art de plaire & de savoir vivre parmi les personnes du monde, est assurément preferable à tous les autres. Bien que les préceptes en soient en petit nombre, la pratique ne laisse pas d'en être fort difficile, & de requerir une application, dont tout le monde n'est pas capable. Il faut pour celà apprendre à dissimuler ce qui déplait, en le couvrant du masque de la bonne humeur & de la plaisanterie. L'art de la conversation, en un mot, est l'art de plaire, qui est aussi le veritable secret de gagner les cœurs. Il faut s'accommoder à l'humeur & aux opinions de ses amis. Quand même ils seroient inconstans & capricieux, il ne faut jamais leur rompre en visiere.

Les personnes remplies de vanité, s'imaginent qu'ils ont des qualitez extraordinaires, qui les élevent au dessus des autres : cet entêtement leur donne du mépris pour tout le monde, & fait qu'ils n'ont d'estime que

pour

pour leur propre merite. Lorsqu'ils sont obligée de convenir qu'ils ont quelques defauts,ils se les pardonnent facilement,persuadez qu'ils ont des perfectionsqui y suppléent. C'est ainsi qu'ils se laissent seduire par l'amour propre. Cependant quoi qu'ils aient cet indulgence pour leur propres defauts, ils n'en ont aucune pour les autres, auxquels ils ne pardonnent rien, & qu'ils traitent à la derniere rigueur, se faisant un plaisir secret de médire de ceux, dont le merite est superieur au leur.

Mais il est tems, après une si longue disgression, de nötre Histoire, où nous trouverons *Hippolite*, faisant l'action du monde la plus genereuse; & *Zarah* la plus interessée & la plus injuste. Un de ses anciens amis, & de ceux d'*Hippolite*, s'étant adressé à son Altesse comme les autres, après une longue solicitation, en obtint la promesse de la premiere charge, qui viendroit à vaquer, qui lui conviendroit, & dont il lui apporteroit la nouvelle. Ce Cavalier attendit assez longtems, avec patience, comme sont obligés de faire tous ceux, qui cherchent de l'emploi à la Cour. A la fin il apprit qu'il y avoit une vacance, qui étoit son fait. Comme il fût des premiers à en apprendre la nouvelle, & qu'il faisoit fonds sur la promesse qu'on lui avoit faite, il se crut sufisamment recompensé des peines qu'il s'étoit données. Il alla imme-

diatement trouver *Zarah*, & lui dit qu'il avoit trouvé une chose qui feroit sa fortune, puis qu'il étoit assuré, qu'on ne pouvoit encore en avoir disposé. *Zarah* en parut fort satisfaite, & lui dit, qu'elle étoit ravie qu'il eut decouvert une chose, en quoi elle pût lui rendre service ; qu'il la vint trouver le lendemain, & qu'elle ne doutoit nullement que le succès ne repondât à son attente. Nôtre nouveau Courtisan lui rendit mille graces de sa bonté, & se rétira le plus satisfait de tous les hommes, persuadé qu'il obtiendroit le lendemain la possession de sa charge. Il s'applaudit même en secret, se disant avec le vieux Proverbe, *Qu'un ami en Cour vaut mieux que de l'or.* Mais qu'elle fut sa surprise, le lendemain, lorsqu'il se vit frustré de toutes ses belles esperances!

Il ne manqua pas de se rendre à l'Appartement de *Zarah*, les yeux remplis de joye, & l'esprit d'allegresse ; mais cela ne dura pas long-tems. Son Altesse l'étant venu trouver, lui dit, *Je suis bien fachés, Monsieur, que vous vous soyez donné tant de peine, pour l'affaire, dont vous m'avez parlé, puis qu'on en avoit disposé avant cela.* Ces paroles furent comme une coup de foudre à ce pauvre Gentilhomme, & lui ôtérent le pouvoir de lui répondre. *Zarah* s'en étant apperçûë, & connoissant la trahison qu'elle lui avoit faite, en déposant d'une charge qu'elle lui avoit pro-

promise, dont il lui avoit apporté la premiere nouvelle, & qu'elle ne pouvoit refuser aux services qu'il lui avoit rendus, continua; *Monsieur, vous me paroissez tout interdit, cependant je vous assure que je ferai pour vous tout ce qu'il me sera possible. Je croi que la personne qui a obtenu cette charge, a besoin d'argent, de sorte que je suis persuadée que je pourrois l'obliger à vous la ceder, moyennant la somme de cinq mille florins, que vous savez bien qu'elle vaut. Madame, lui* répondit-il, *Je vous assure que je n'en ai pas un seul, & qu'au cas que je les eusse, je me serois bien gardé de demander la moindre grace à Vôtre Altesse.*

Zarah fut touchée de son ressentiment, de crainte que la chose ne fit du bruit, & fit tous ses efforts pour l'addoucir: cependant les cinq mille florins l'emportérent sur toutes les autres considerations. Enfin elle le renvoia en l'assurant qu'elle chercheroit avec soin quelque autre occasion de lui rendre service. Il sortit là dessus, rempli d'indignation, resolu d'apprendre à *Hippolite* comme on l'avoit traité. Il ne manqua pas de le faire à la premiere occasion qu'il en trouva. Jamais surprise ne fut égale à celle d'*Hippolite*, en apprennent ces particularités là. *Est-il possible*, s'écria-t-il, *qu'elle soit si ingrate & si perfide, envers une personne, à qui nous avons de si grandes obligations? J'en suis confus; n'en parlons plus; oubliez ce qui s'est passé,*

Catalogue des Livres François.

LE Parfait Jardinier ou Instruction pour les Jardins Fruitiers & Potagers, avec un traité des Oranges, & instructions pour la culture des Fleurs, aussi une reflexion sur l'Agriculture, avec des figures, imprimé à Paris 1695. 2. parties. 4°.

Nouveau Dictionaire François, augmenté de la signification & termes latines, par Pierre Richelet, à Geneve 1710. deux parties. 4°.

Dictionaire de la Langue Sainte contenant l'Origine des mots Hebreux tant primitifs que dérivez du vieux Testament, imprimé l'an 1703.

Jacquelot que la Religion Chrestienne est très-raisonnable, deux parties 1710.

—— Dissertations sur l'Existence de Dieu.

Histoire Ecclesiastique par Fleuri, 15. parties, imprimé à Paris. 4°.

Histoire des Empereurs, par Mr. Lenain de Tillemont, cinq parties, imprimé à Paris. 4°.

Memoires pour servir à l'Histoire Ecclesiastique, par Mr. Lenain de Tillemont, 15. parties, imprimé à Paris. 4°.

Introduction à l'Histoire, par Puffendorf, 4. parties, avec figures. 1710.

Histoire de la Reine Elisabeth, par Mr. Leti, 3. parties, avec figures.

Histoire du Pape Sixte V. par Mr. Leti, 2. parties, avec figures.

Abregé de la Methode Latine, par Messieurs de Port-Royal.

Histoire de la Guerre de Flandre, écrite par Famianus Strada, en trois parties, avec figures.

SUITE DE

HISTOIRE SECRETTE

DE LA

EINE ZARAH

ET DES

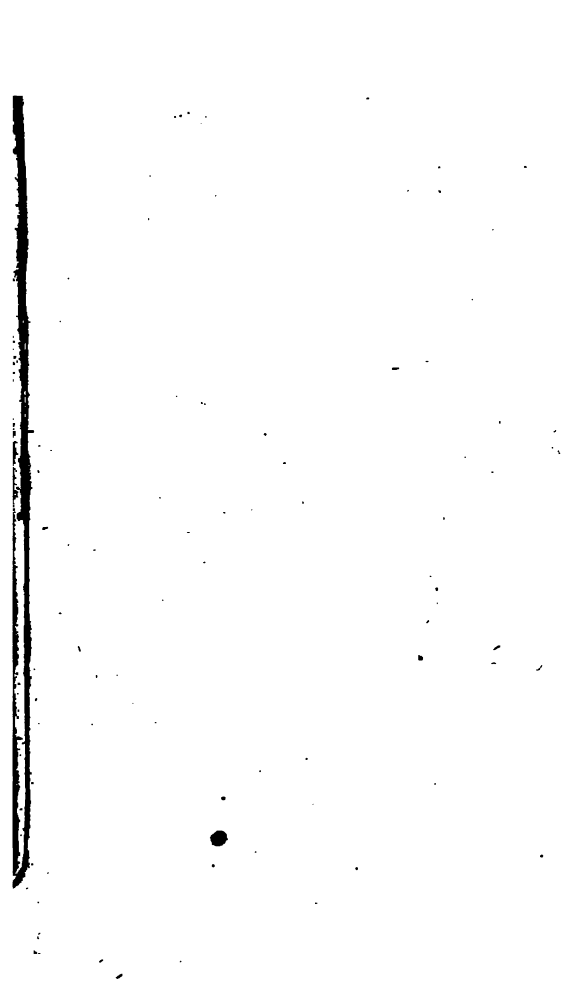
ARAZIENS;

u la Ducheſſe de Marlborough demaſquée.



A OXFORD,
z ALEXANDRE LE VERTUEUX,
à la Pierre de touche 1712.

c Approbation de la Nation Britannique.



SUITE DE L'HISTOIRE SECRETTE DE LA REINE ZARAH

Ou la Duchesse de Marlborough démasquée.

PUisque la *Reine Zarah* est entierement démasquée, & que son Regne vient de finir par le changement du Ministere & la cassation du Parlement, où elle avoit un si grand nombre de Créatures: on ne travestira personne dans cette Suite. Je crois que je la dois commencer par une explication de ce que nous entendons en Angleterre par les noms de *Toris* & de *Wigs*, qui sont deux partis toujours opposez;

& qui, perpetuellement mettent tout en pratique, pour se noircir & se détruire les uns les autres. Cette explication me paroit d'autant plus nécessaire, que c'est sous ces deux noms significatifs de *Toris* & de *Wigs*, que les rélations imprimées au delà de la Mer, ont souvent entretenu leurs Lecteurs de nos divisions, sans les éclaircir des veritables motifs; ce qui a fait que plusieurs d'entr'eux ont crû, mal à propos, que le Trône d'Angleterre en alloit être ébranlé.

Les *Toris* sont les Anglois, si attachez au Gouvernement Monarchique, à la Doctrine & aux Cerémonies de l'Eglise Anglicane, qu'ils en ont été surnommez *Rigides*, pour dénoter qu'ils sont Rigides observateurs des Loix que leurs Peres ont suivies. C'est pour cela qu'ils ont toûjours envisagés pour ennemis déclarez, les *Non-Conformistes*, c'est à dire ceux qui ne se conforment point aux Regles & à la Discipline de l'Eglise Anglicane; sous le nom de *Non-Conformistes*, doivent être entendus les Presbiteriens, les Lutheriens, les Calvinistes, Annabaptistes, & generalement tous ceux qui ont voulu se rendre indépen-

dans

dans de l'Eglise Anglicane, qui n'admettent point l'autorité des Archevêques & Evêques; qui ont aboli la hierarchie de l'Eglise, se soumettant même avec peine, au gouvernement spirituel de leurs Consistoires & Sinodes Provinciaux.

Les *Wigs*, est le parti composé de toutes ces pieces de rapport dont je viens de parler, toûjours opposé aux Anglois Rigides: Ces *Wigs* ont été surnommez *Moderez*, ou *Relachez*; parce que dans ce parti, il entre un grand nombre de membres de l'Eglise Anglicane, qui ont conçû une affection fraternelle envers tous ceux qui ont renoncé à l'Eglise Romaine: On y comprend tous ces *Non-Conformistes* dont j'ai déja parlé, quoique soumis à la Monarchie, ils s'emploient tous également, lorsqu'ils en trouvent l'occasion, à lui donner des bornes & des restrictions très étroites.

Nous avons deux autres partis en Angleterre qu'on nomme *Républicains* & *Jacobites*, qui, quoique très-inferieurs en nombre & en credit aux deux autres, ne laissent pas d'être très-utils aux *Toris* & aux *Wigs*, lorsque la division vient à éclater; car les *Républicains* s'unissent au

parti des *Wigs*, & les *Jacobites* à celui des *Toris*.

Pour donner une idée de ces deux derniers partis, il faut remarquer; que les *Républicains*, sont une vielle semance des Partisans d'Olivier Cromwel, des fils ou petits fils des Rebelles de ce tems-là, de plusieurs Hollandois établis en Angleterre, & d'un tres-grand nombre de Protestans étrangers, qui pour motif ou sous pretexte de Religion, se sont refugiez dans ce Roiaume. Tous ces gens-là sont souvent désignez sous le nom de *Presbiteriens*, de *Nonconformistes* ou d'*Independans*: les *Wigs* se servent d'eux très-utilement dans les élections des membres de la Chambre basse, où l'on compte les voix sans les peser, & c'est à eux que les *Wigs* furent redévables de ce grand nombre de leurs Partisans, dont le Parlement cassé l'année derniere 1710. étoit rempli.

Par les *Jacobites*, nous entendons un assés bon nombre d'Anglois *Rigides*, qu'un principe d'honneur ou scrupule de conscience, ont retenus attachez d'inclination au parti du feu Roi Jacques II. ce qui leur a procuré le nom de *Jacobites*; tous

tous les Catholiques d'Angleterre ſont incorporez dans ce parti, le zéle & l'inclination qu'ils avoient pour le feu Roi, c'eſt conſervée pour le Prince de Gales ſon fils; qu'ils nomment le Roi Jacques III. Ce parti oppoſé aux *Republicains*, comme les *Toris* le ſont aux *Wigs*, contribuerent beaucoup l'année derniere par leurs ſuffrages à faire triompher les *Toris* dans la plûpart des élections nonobſtant les brigues des *Wigs.*

Comme dans les factions populaires il y a toûjours des indiſcrets; quelques-uns d'entreeux s'aplodiſſant de ce que le choix des Deputez aux Communes pour les Villes de Londres & de Weſtmunſter, avoit tombé ſur des *Toris*, ils eurent la hardieſſe d'afficher la nuit à la porte des Palais de Withal, de S. James, & des principaux Seigneurs du parti des *Wigs*, *Viva Jacobus tertius Princeps noſter legitimus*. C'eſt-à-dire *vive Jacques III. notre Prince legitime.*

Madame de Marlborough étoit comme à la tête du parti des *Wigs*, soûtenuë dans l'Armée par le Duc ſon Epoux; dans les Finances par le grand Treſorier Godolfin, dans le Conſeil par le Comte

de Sunderland, & par les autres membres que cette Dame & Monsieur Godolfin n'y avoient placé, qu'après s'être bien assurez de leur attachement dans le parti. Par leur crédit ils y avoient attiré la plûpart des Prelats, des Gouverneurs, des Officiers de la Couronne, de l'Armée, de la Robe, de la Police & des Finances : cela leur étoit aisé, puisque les grands & les moyens emplois ne se donnoient plus que par le canal du Grand Tresorier, & de Madame de Marlborough, aprés toute-fois qu'on avoit financé entre les mains de cette Dame les deniers ausquels elle avoit fixé ces Emplois : elle avoit par tout des Receveurs de ses concussions, le Lieutenant General Cadogam étoit celui qui recevoit en Flandres les offrandes des Commissions des gens de Guerre qu'on y envoyoit, jusqu'à celles des simples Lieutenans. On a assuré que Monsieur de Marlborough n'en profitoit pas, & que s'il tolleroit cette Monopole, ce n'étoit que parce qu'il n'avoit ni assés de force ni assés de credit pour reformer l'humeur concussionnaire de son Epouse : cela paroît d'autant plus vrai semblable, qu'on

qu'on a deux ou trois exemples, où ce General avoit lui-même mis la main à la bourſe, pour acheter les Commiſſions de ceux qu'il a gratifié, pour des ſervices particuliers qu'ils avoient rendus à ſa perſonne.

Monſieur Godolfin de ſon côté a fait des concuſſions innouïes & incomprehenſibles, dans l'adminiſtation des Finances, non ſeulement il s'aproprioit & à ſa Famille les deniers publics, & ne payoit ſouvent les dettes de l'État qu'en billets, mais encore il autoriſoit les friponneries que ſes Commis & ſes Employez faiſoient dans les differens Bureaux de Londres & des Provinces, pourvû que la retribution que lui & Madame de Marlborough en retiroient, fuſſe proportionnée aux profits que ſes Commis faiſoient.

Ce manege a duré pluſieurs années, non pas que la choſe fut ſecrette, mais c'eſt que perſonne ne vouloit point ſe riſquer d'être le denonciateur; ceux qui auroient pû le faire ſans crainte d'être châtiez, rioient ſous cape de voir la Reine trompée & abuſée par ceux en qui elle avoit donné toute ſa confiance, &

entre les mains desquelles pour ainsi dire, elle avoit déposé toute l'autorité Royale.

Mais enfin, Henri Sacheverell, simple Ministre de l'Eglise Anglicane, fit ce que les Pairs Ecclesiastiques ni Seculiers n'avoient point osé ou voulu entreprendre : dans un Sermon qu'il prononça à Londres au mois de Novembre 1709. il attaqua principalement le Grand Tresorier Godolfin, & condemna d'une maniere très-vive sa mauvaise administration. Le Tresorier craignant l'examen que le Parlement alloit ou devoit faire de sa conduite dans le maniement des Finances, detourna l'attention des Parlementaires bien intentionnez pour l'Etat, dont cependant le nombre étoit fort inferieur à celui de ses Creatures. Il suscita à ce Predicateur un Procés criminel devant le Parlement, qui fit autant d'éclat dans le Royaume, (sans être aussi sanglant) que celui qui fit perdre la tête à Charles I. ayeul de la Reine qui occupe aujourd'huy le Trône.

Ce Procés suscité à Sacheverell, ne servit qu'à terrasser l'autorité arbitraire, que s'étoit acquise Monsieur Godolfin,

la

la Duchesse de Marlborough & toute leur Cabale. La Reine fût presente (placée derriere une jalousie,) au debat qu'il y eût pendant plusieurs jours au sujet de ce fameux Procés, Sa Majesté entendit elle-même les differens sentimens des deux partis opposez : les *Wigs* ou *Moderez*, avancerent plusieurs propositions, tendantes à diminuer les prérogatives & l'autorité Royale, suivant les principes des *Républicains* : au contraire les *Toris* ou *Rigides*, défendirent avec beaucoup de zéle & d'ardeur, les droits & prérogatives de la Couronne & de la Royauté, soûtenant qu'on ne pouvoit sans un crime énorme manquer de foi & de fidelité, à ceux que Dieu avoit placé sur le Trône. Cette dispute éclaircit & dessilla les yeux à la Reine ; Madame de Marlborough l'avoit prevenuë depuis plusieurs années en faveur des *Wigs* contre les *Toris*, qu'elle nommoit souvent des *Papistes masquez* ; Sa Majesté fut frapée des raisons que les *Toris* alleguérent pour la défense des prérogatives Royales : Elle refléchit, comme elle la dit ensuite, „que les malheurs dont son „Ayeul & son Pere ont été accablez, ne „pon-

„ pouvoient être imputez qu'au mauvais
„ cœur des *Wigs* & *Republicains*, qui ont
„ toûjours de l'aversion pour leurs Maî-
„ tres legitimes, qu'ils n'avoient paru
„ soûmis & zelez pour sa personne, que
„ parce qu'elle s'étoit en quelque sorte
„ reposée sur les principaux d'entr'eux,
„ qui abusant de sa bonté & de sa faci-
„ lité, s'étoient emparez de toute son
„ autorité, & disposoient presque à leur
„ gré, des Finances & des forces de terre
„ & maritimes de son Royaume.

Madame de Marlborough est naturellement fort hautaine & très-imperieuse: Comme elle traittoit de haut en bas la principale Noblesse du Royaume, elle étoit l'objet de la haine publique: mais l'autorité dont elle s'étoit emparée la mettoit à couvert de tout ressentiment. Tel souhaitoit sa mort en secret, pour voir délivrer notre patrie du joug de son esclavage, (qui devenoit tous les jours plus insuportable,) qu'il ne laissoit pas de lui donner des loüanges en public, & de lui rendre des soumissions qui n'étoient dûës qu'à la Souveraine. On voyoit ordinairement dans son appartement plus d'Esclaves de l'un & l'autre

ſexe, que de Courtiſans dans celui de la Reine. Ces adulateurs du faux mérite, après avoir fait leur cour à la Ducheſſe de Marlborough, en alloient faire autant chez le Grand Treſorier Godolfin & chez le Comte de Sunderland, moins par un effet de l'eſtime qu'il ſembloit que l'on avoit pour eux, que parce que pluſieurs aſpiroient d'avancer leur fortune, par la protection de la ſeule Famille du Royaume, qui l'avoit tellement enchaînée, que le moindre rayon ne pouvoit pas s'écarter ſans le conſentement de Madame de Marlborough.

Si je voulois entrer dans ce détail, & marquer tous ceux qui ont eu recours à l'autorité de cette Dame, ce grand nombre de Seigneurs & de Dames de la premiere diſtinction, qui par une foibleſſe indigne de leur naiſſance, alloient ramper, pour ainſi dire, aux pieds de la plus ingrate de toutes les favorites, & qui en étoient rebutez lors qu'ils y alloient les mains vuides : Si je voulois, dis-je, entrer dans ce détail, dont je ſuis plainement informé, il faudroit me reſoudre de compoſer un gros volume, dont la lecture ne pourroit être que la fatigante,

&

& inspirer une espece de mépris pour le Gouvernement d'une Reine très-respectable, dont le principal défaut, est d'être trop indulgente, & de se laisser toûjours prevenir en faveur des derniers venus; Elle n'a jusques à present fait paroître de fermeté, que dans l'indignation que Madame de Marlborough lui a inspirée il y a plus de vingt-quatre ans, contre sa propre Famille.

Cette Duchesse s'entêta si fort de son faux mérite & du pouvoir Monarchique dont elle s'étoit emparée, qu'oubliant ce qu'elle étoit & ce qu'elle devoit à Sa Majesté, elle lui manqua de respect dans plusieurs occasions, & méprisoit si fort ses Ordres, que ceux que cette Princesse donnoit, n'étoient point executez, si la Favorite ou Milord Godolfin ne les avoient dictez. Comme la Reine commençoit à se lasser de la Tutelle, sous laquelle sa bonté l'avoit rangée, & l'affaire de Sacheverell ayant occasioné à Sa Majesté de s'éclaircir sur bien des faits (qu'elle avoit ignoré jusqu'à lors, à ce qu'on croit,) elle diminua quelque chose de l'estime qu'elle avoit pour la Duchesse.

Sa

Sa Majesté mit dans sa confidence Madame Masham, sa Dame d'Atours, Sœur de Monsieur Hill, quoique parente de la Duchesse, c'étoit dans son sein qu'elle versoit quelque fois l'amertume de son cœur, se condemnant elle-même, de la foiblesse qu'elle avoit eu de se laisser conduire à la cabale du Grand Tresorier & de la Duchesse. Madame Masham qui a autant de droiture que Madame de Marlborough a de mauvaises qualitez, consoloit la Reine sans l'irriter : „ Elle lui representoit ce à quoi „ l'honneur & la gloire du Diadême l'en„ gageoient: qu'elle devoit toûjours être „ sur ses gardes pour ne pas se laisser sur„ prendre ; qu'une Reine étant la Mere „ de ses peuples, elle leur devoit à tous „ sa protection & sa justice; qu'il pouvoit „ arriver qu'on lui avoit fait de faux rap„ ports contre le Grand Tresorier & „ contre la Duchesse de Malborough ; „ que quoiqu'elle eut l'honneur de leur „ être alliée, elle ne se croyoit pas obli„ gée d'épouser leur défense, s'ils avoient „ eu le malheur de déplaire à Sa Majesté, „ & de se rendre indignes de tant de gra„ ces dont elle avoit comme accablé

„ leurs

„ leurs Familles; que si Sa Majesté étoit
„ convaincuë de tout ce dont elle se
„ plaignoit, elle avoit les lumieres & le
„ pouvoir necessaire pour y remedier;
„ que cependant il lui paroissoit, que les
„ services que Monsieur le Duc de
„ Marlborough avoit rendu à l'Etat, é-
„ toient d'une nature à ne pas lui causer
„ le chagrin de voir disgracier sa Famil-
„ le, dans le tems qu'il faisoit une si belle
„ figure à la tête des Armées de Sa Ma-
„ jesté.

C'étoit dans ces sentimens d'équité, que Madame Masham entretenoit la Reine, mais la Duchesse & le Tresorier qui concevoient de l'ombrage de tous ceux qui avoient l'honneur d'aprocher de Sa Majesté, resolurent d'éloigner Madame Masham du Palais, ils lui suscitèrent d'abord plusieurs chagrins, ils traverserent la resolution que la Reine avoit prise, de donner au Brigadier Hill, frere de Madame Masham, un Regiment de Dragons, vacant, par la mort du Comte d'Excez: un jour que la Reine s'étoit enfermée dans son Cabinet avec cette Dame, qui y avoit été introduite par le degré derobé, à l'insçû de Madame de Marl-

Marlborough, la Duchesse s'y rendit & aiant demandé à parler à la Reine pour une affaire importante, Sa Majesté avant d'ouvrir la porte, renvoia sa Dame d'Atours par le degré d'où elle étoit venuë: il est à remarquer qu'un des Espions que la Duchesse entretenoit au Palais, venoit de l'avertir qu'un Page de la Reine aiant paru à l'Antichambre avoit dit le mot à l'oreille à Madame Masham, que l'un & l'autre avoit disparû peu après, sans sçavoir ce qu'ils étoient devenus.

Madame de Marlborough s'étant informée de l'Huissier de la Porte de ceux qui étoient avec la Reine, & l'Huissier aiant repondu que Sa Majesté y étoit entrée seule, il y avoit plus d'une heure, sans que personne eût demandé à lui parler: la Duchesse, dont l'esprit a toûjours été porté à nuire à quelqu'un, ne fût pas plûtôt entrée qu'elle dit à la Reine.

„ Madame, il y a long-tems que je „ balance à informer Votre Majesté de „ la mauvaise conduite de votre Dame „ d'Atours: mais comme elle est incor- „ rigible, & que sa débauche va tous les „ jours en augmentant, je crois que Vo- „ tre Majesté seroit la premiere à me „ con-

„ condemner, si je resistois plus long-
„ tems à lui découvrir une chose si scan-
„ daleuse. La Reine fût d'abord interdite & ne pût pas s'empêcher de rougir: quoi qu'elle se douta de l'imposture, elle lui demanda des preuves de cette accusation. „ Madame, lui répondit la
„ Duchesse, il me paroit que Votre Ma-
„ jesté n'a pas besoin d'autres preuves,
„ que de sçavoir que Madame Masham
„ est actuellement entre les bras d'un de
„ vos Pages, y aiant près de deux heu-
„ res qu'elle est avec lui au rendez-vous
„ qu'ils s'étoient donnez.

La Reine ne pouvant pas soutenir plus long-tems une calomnie si impertinente, lui dit fort en colere, *Vous en avez menti, car Masham a été toute l'après-dinée auprès de moi, & elle n'est sortie de mon Cabinet, que lors que vous y êtes entrée.* A peine la Reine eût prononcée ces paroles, que Madame Masham rentra, aiant entendu à travers de la porte son accusation & sa justification: Comme elle est aussi prudente qu'elle est vertueuse, après avoir demandé pardon à la Reine, de ce qu'elle prenoit la liberté d'entrer sans être appellée; s'adressant à Madame Marl-

Marlborough, elle lui dit, „ Le respect
„ que j'ai pour la presence de la Reine,
„ & le lieu sacré où nous nous trouvons,
„ sont pour moi d'assés puissantes rai-
„ sons, pour ne pas faire éclater mon
„ ressentiment, sur celle qui a voulu ca-
„ lomnier mon honneur. D'ailleurs, Sa
„ Majesté m'a si amplement justifiée, que
„ ma reputation sera toujours à l'abri,
„ contre le venin des langues aussi mau-
„ vaises que la vôtre, supposé qu'on en
„ puisse trouver de semblables.

La Reine interompit un Dialogue, qui n'auroit peut-être pas fini si-tôt, en ordonnant à la Duchesse de sortir: Elle obéït, & se retira dans son appartement, plus occupée d'un esprit de vengeance, que penetrée de la confusion qu'elle venoit de recevoir. Elle écrivit un billet au Grand Tresorier, & un autre au Comte de Sunderland son Gendre, pour les inviter de la venir voir sur les onze heures du soir, aiant à les entretenir d'une affaire qui interessoit également leurs personnes & leurs Familles.

Le résultat de cette Conference fut, de mettre tout en usage, pour éloigner d'auprès de la Reine Madame Masham;
On

On ne trouva pas d'expedient plus convenable, que celui d'engager la Chambre des Communes, de faire une Députation à Sa Majesté pour demander cet éloignement : Le Comte de Sunderland, qui en qualité de Secretaire d'Etat, étoit Membre de cette Chambre, se chargea de l'execution du projét ; avant d'en faire la proposition à l'Assemblée, il instruisit les Députez, créatures de sa belle Mere & du Grand Tresorier, des motifs qu'on avoit pour tirer cette Dame d'auprès de la Reine : Lorsqu'il fut assuré de la pluralité des suffrages, le Comte proposa la Députation, il allegua que Madame Masham, quoi que d'un génie fort borné, avoit l'esprit remuant & broüillon, qu'elle entretenoit des intelligences à la Cour de Saint Germain, & tramoit des choses capables d'ébranler le Trône Britanique, & exciter de très-grands troubles dans les trois Roiaumes : Pour mieux appuyer ce qu'il avançoit, il montra une lettre sans nom, qu'il supposa avoir reçûë de Saint Germain, par laquelle on lui donnoit plusieurs avis qui rendoient cette Dame suspecte, cette lettre avoit été fabriquée par

par Madame de Marlboroug, quoi qu'elle eut affecté de contrefaire son écriture, on ne laissa pas d'y apercevoir beaucoup de conformité.

Ce fut Monsieur Harley qui en fit la découverte, & qui en informa la Reine, Sa Majesté demanda à voir cette lettre; Monsieur de Sunderland, qui crût que sa belle Mere se tireroit mieux que lui de ce pas glissant, dit qu'il l'avoit donnée à Madame de Marlborough : On fut demander la Lettre à la Duchesse, qui répondit qu'elle l'avoit brûlée : ainsi elle ne fût convaincuë de cette supercherie, que par des indices très forts.

La Reine penetrée de chagrin & d'indignation, dit en presence de toute sa Cour : *Il faut avoüer que je suis la plus malheureuse Princesse de l'Europe, de n'avoir pas seulement la liberté d'avoir une personne qui me convienne ; Il faudra me reduire à n'avoir que de gens qui cherchent à me chagriner ; à l'avenir je ne pourrai donc pas faire attacher une épingle à ma coëffure, sans en demander la permission au Parlement ?*

Monsieur Harley, un des plus habiles & des plus integres Seigneurs d'Angleterre

terre, avoit été personnellement offensé par Messieurs Marlborough & Godolfin, de la maniere dont je le dirai un peu plus bas : l'amour qu'il a pour sa patrie, & son attachement pour la gloire de la Couronne joint au penchant que l'homme a naturellement pour la vengeance, l'obligerent de prendre aux cheveux l'occasion que lui fournissoit le mécontentement que la Duchesse & Sunderland son Gendre, venoient de donner à la Reine.

Il representa vivement à Sa Majesté, „ que la principale Noblesse de l'un & „ l'autre sexe, ne suportoient plus qu'a- „ vec douleur & indignation, le pou- „ voir exhorbitant dont le Duc, la Du- „ chesse de Marlborough & le Grand Tre- „ rier Godolfin, s'étoient emparez de- „ puis plusieurs années; qu'il étoit sen- „ sible au plus illustre sang du Roiaume, „ de se voir accablé de mépris, en sup- „ portant le pesant fardeau d'une infi- „ nité de taxes, pendant que deux seules „ Familles accumuloient des richesses „ immenses ; possedant les meilleures „ Charges de l'Etat, & disposant à leur „ gré, en faveur de leurs créatures, de

„ tous

„ tous les Emplois, tant Civiles que Mi-
„ litaires: mais que ce qui étoit encore
„ plus douloureux aux veritables & bons
„ Sujets, c'étoit d'apercevoir une noire
„ ingratitude à travers d'une si haute
„ fortune, & même un si grand mépris
„ de l'autorité & de la personne de Sa
„ Majesté: que si la Reine n'y mettoit
„ bien-tôt des bornes, elle avoit lieu de
„ craindre un soulevement general dans
„ l'Etat: n'étant pas possible, que des
„ Favoris de ce caractere, pussent encore
„ borner leur ambition à ce haut degré
„ de fortune, où les bontez de la Reine,
„ plûtôt que le mérite & la capacité, a-
„ voient élevé les deux plus ingrates
„ Familles, que la terre eût jamais sup-
„ porté.

La Reine, déja ébranlée du mauvais procedé de la Duchesse de Marlborough & du Comte de Sunderland, à l'égard de Madame Masham, se laissa aisement persuader aux raisons que Monsieur Harley venoit de lui alleguer. Tout cela détermina Sa Majesté à ordonner à la Duchesse de ne point paroître à la Cour que lors qu'elle y seroit mandée, & au Comte de Sunderland, de rendre sa Commission

sion de Secretaire d'Etat, dont la Reine disposa en faveur de Milord Darmouth, homme de probité & de mérite, fort attaché au parti des *Toris* ou Anglicans *Rigides* : ce changement arriva le 24. Juin 1710.

La disgrace de Sunderland, renouvella dans l'esprit des Anglois, le souvenir de la noire trahison du Comte son Pere ; qui étant honoré d'une pareille Charge de Secretaire d'Etat, sous le Regne du feu Roi Jacques II. cet indigne Ministre, joüoit dans le Conseil deux rolles fort opposez : car comme il avoit seul la confidence de ce Prince infortuné, il l'engagea à sortir des bornes que les Loix ont préscrites à la Royauté de la Grande Bretagne ; Il lui inspira une fermeté innébranlable pour soutenir sa Declaration touchant la liberté de conscience, l'établissement d'un College de Jesuites dans Londres, l'emprisonnement des Prelats dans la Tour, & generalement tous les mauvais pas de politique, dont les Anglois se sont plains ; & qui ont renversé le Trône de ce Prince.

Tout cela auroit pû s'attribuer au foible genie & aux lumieres bornées du Ministre,

niſtre, ſi les ſuites ne l'avoient convaincu, d'une correſpondance très-étroite avec le Prince d'Orange; car il lui donnoit avis de tout ce que le Roi faiſoit & avoit envie de faire: Le Prince d'Orange qui trouvoit ſon compte dans le changement qu'il prévoyoit, ſe ſervoit de la trahiſon de Sunderland, pour parvenir à ſes fins; en effet, ce fut à la faveur de cette trahiſon, que cet habile Politique, monta ſur le Trône d'Angleterre.

Eclairciſſons preſentement le ſujet de mécontentement perſonnel, que Mr. Harley avoit contre les Favoris de la Reine & de la Fortune: Quoi que Monſieur Harley eut rendu des ſervices conſiderables à Monſieur Godolfin, en le ſauvant des accuſations dangereuſes qu'on avoit portées contre lui au Parlement, en vertu de *l'Acte de ſecurité paſſé en Ecoſſe*, (où peut-être, ce Treſorier auroit perdu la tête, ſi l'on avoit rendu juſtice, ſur tous les chefs de concuſſion & de malverſation qu'on lui imputoit;) Meſſieurs Marlborough, Godolfin & Sunderland, ayant à leur tête la Ducheſſe Epouſe du premier, firent un crime à Meſſieurs Petersborough & Harley, pour avoir dit

dans un Conseil tenu devant la „ Reine ; „ qu'on se plaignoit que Monsieur le „ Grand Tresorier n'avoit pas assez don- „ né d'attention à la Guerre d'Espagne, „ que partie des troupes & des subsides, „ que le Parlement avoit destiné pour „ l'Espagne & le Portugal, avoient été „ employez en Flandres ou divertis ail- „ leurs ; ce qui avoit produit la perte de „ la Bataille d'Almanza, & la levée du „ siege de Toulon.

Cette accusation assez bien fondée, (comme les procedures du dernier Parlement l'ont justifié) gendarmerent si fort Messieurs Marlborough & Godolfin, qu'ils allerent le 22. Février 1708. chez la Reine, remplis de présómption & de colere ; *Madame*, dirent-ils, *le Chevalier Harley se donne des airs de blamer la conduite que nous tenons dans la fonction de nos Emplois, quoique nous n'ayons à en rendre compte qu'à Votre Majesté, qui jusques à present n'a pas lieu d'en être mécontente, & qui ne sçauroit l'être sans injustice. Ces corrections d'un de vos Ministres, nous convient si peu, que nous esperons Madame, que Votre Majesté prendra un des deux partis que nous lui proposons aujourd'hui ;*

ou

on de congedier le Chevalier Harley de sa Charge de Secretaire d'Etat, ou de trouver bon, que nous rendions les Commissions de Generalissime de vos Armées, & de Grand Tresorier, dont Votre Majesté nous a honnorez.

La Reine fut si surprise d'un pareil compliment, qu'Elle en fut toute interdite : Elle leur répondit quelques momens après.

Milords, la proposition que vous venez de me faire, est d'une nature à meriter que vous & moi y reflechissons, j'espere que demain matin, je vous verrai dans d'autres sentimens. Cette réponse parût ambiguë à ces Messieurs ; ils n'y trouvoient point la sûreté de la vengeance qu'ils s'étoient promise : Ils confererent ensemble avec la Duchesse, plus présomptueuse qu'eux & moins scrupuleuse, elle les rafermit en leur remontrant, que la Reine avoit trop besoin de leurs services & de leur credit, pour pouvoir se passer d'eux, & *que très-sûrement, s'ils paroissoient fermes dans leur resolution, elle ne balanceroit pas à leur sacrifier un aussi petit genie qu'étoit Harley.*

Les deux Milords se trouverent le 23.

Février au lever de la Reine, & lui confirmerent ce qu'ils avoient dit le jour précedent : Sa Majesté leur répondit, *C'est assez Milords* ; Et comme elle ne prononça rien davantage, ils se retirerent. Une heure après, Sa Majesté envoya dire à Monsieur Harley de lui venir parler: comme il avoit eu l'air du Bureau, il n'ignoroit pas ce qui s'étoit passé la veille.

Lors qu'il parut, la Reine le mena dans son Cabinet & lui dit, „qu'elle étoit bien „ mortifiée d'aprendre qu'il ne vivoit „ pas de bonne intelligence avec Milord „ Marlborough & Milord Grand Tre„ sorier: que l'un & l'autre se plaignoient „ fort de lui ; qu'elle souhaiteroit de les „ voir bien reconciliez, & lui demanda „ quel temperamment il y auroit à pren„ dre pour cela.

Monsieur Harley ayant pris la parole, justifia sa conduite en termes très-soumis & fort respectueux, toucha modestement les endroits où il avoit donné des marques solides de son zele, de sa fidelité & de son attachement pour la gloire de Sa Majesté & pour le bien de l'Etat. Il finit son discours par ces paroles : *Mais*, *Ma-*

Madame, comme il ne seroit pas juste que Votre Majesté se privat à mon occasion, de deux Sujets tels que sont Messieurs Marlborough & Godolfin, à la passion desquels vos plus fideles Ministres seront souvent sacrifiez; Je supplie très-respectueusement Votre Majesté, de disposer de la Charge de Secretaire d'Etat, dont elle m'avoit honorée, en faveur de quelque personne plus complaisante à leur égard, que mon honneur & mon devoir envers Votre Majesté ne me l'a permis. En même tems il remit la Commission & les Sceaux, que Sa Majesté accepta & en revêtit Monsieur Boyle, créature des ennemis de Monsieur Harley.

Après avoir vû les motifs de la disgrace de Mr. Harley, voyons la suite du renversement de fortune de ceux qui la lui avoient occasionnée. J'ai déja remarqué que le 24. Juin 1710. le Comte de Sunderland avoit été dépouillé de sa Charge de Secretaire d'Etat, & que la Duchesse sa Belle Mere fut éloignée de la Cour, dans le tems que le Duc son Epoux signaloit sa valeur & son courage devant Doüay.

Ce fut devant cette Place que ce Ge-
 neral

neral reçût la Lettre de son Epouse, que je joints ici, un de ses Valets de Chambre qui est fort de mes amis, m'en donna la copie l'hiver dernier.

A Londres le $\frac{14}{25}$ Juin 1710.

IL doit être bien douloureux Milord, à un homme comme vous, d'apprendre que dans le tems que vous exposez votre vie devant Doüay, & que vous l'avez si peu ménagée les Campagnes précedentes, en rendant des services si importans à la Reine, vous soyez si maltraité à sa Cour, en la personne de ce que vous avez de plus cher, & où même l'ingratitude de la Nation est poussée si loin, qu'on tâche d'y ternir vos plus belles & plus glorieuses actions.

Oüi, Milord, l'éxil de la Cour qui m'a été prononcé, m'est plus sensible par rapport à vous que par rapport à moi. Ce traitement indigne, ne sauroit que fletrir votre gloire, si vous aviez la dureté d'y être insensible, & si vous ne cherchiez pas les moyens de vous en venger.

L'ingratitude contre nous, éclata encore hier, puisque le Comte de Sunderland, qui nous touche de si près, fut privé de sa Charge

ge de Secretaire d'Etat, par les mauvais offices que lui a rendus la Cabale de la Masham; dont Harley s'est mis à la tête. Si vous aviez, Milord, fait plus de cas des avis que je vous ai donné de leurs intrigues; il y a long-tems que nos ennemis & nos envieux, auroient cessez de travailler à nous nuire. Le trop de bonnaireté a toûjours été le partage des idiots: Vous étes encore dans la situation la plus heureuse du monde, pour faire repentir les témeraires de l'impudence qu'ils ont eu de nous offencer, travaillez-y sans perdre un moment de tems, avant que les moyens vous en soient ôtez: Car si vous ne me vengez bien-tôt, il ne me sera pas possible de survivre à ma juste douleur, elle est si excessive, qu'elle ne me laisse de force, que pour vous assurer Milord, de la constante tendresse & fidelité avec laquelle je serai toûjours &c.

Je n'ai pas sçû quelle réponse le Duc de Marlborough fit à cette lettre: mais la conduite qu'il tint le reste de la Campagne, par la conquête de Bethune & d'Aire, firent connoître que cette mortification, n'avoit en rien dérangé son devoir, sans doute qu'il prit le parti le plus sage, qui est de dissimuler son réssen-

Elle affecta de la faire régir par cinq Commissaires, sous pretexte qu'Elle étoit trop accablante pour un seul homme: La Commission en fut expediée au Comte Powlet, à Monsieur Harley, au Chevalier Mansel, au Sieur Paget, fils de celui qui avoit été Ambassadeur à Constantinople, à Vienne & en plusieurs autres Cours, & à Monsieur Benson grand voyageur dans les Païs Etrangers, où il a acquis de grande lumieres.

La disgrace de Monsieur Godolfin, fut un coup de foudre pour sa Famille & pour celle de Monsieur de Marlborough, d'autant plus sensible, que le grand nombre de leurs créatures, qui remplissoient les meilleurs Emplois du Roiaume, s'en virent bien-tôt frustrez. Ceux que la fortune avoit attaché à leurs interêts, les abandonnérent, comme cela arrive tous les jours à ceux qui tombent dans la disgrace. Je n'entre point ici dans le détail de tous les changemens qui suivirent celui-là, dont la cassation du Parlement fut une suite indispensable: je me retranche à ce qui a du raport aux Familles de Messieurs Marlborough & Godolfin. La Chambre des Communes

de ce précedent Parlement, étoit par dériſion nommée *La Chambre Marlborough Godolfine*, à cauſe du Grand nombre de creatures, que le credit de ces deux Milords y avoient placé.

Lors que le nouveau Parlement, que la Reine venoit de convoquer, fut aſſemblé, ſes premiers ſoins furent d'examiner avec un très-grand ſoin, les malverſations qui avoient été commiſes dans l'adminiſtration des Finances & dans le maniement des Affaires qui avoient du raport à la Guerre d'Eſpagne. Cet examen occupa l'aſſemblée pluſieurs mois: mais les prévaricateurs en furent quittes par la privation de leurs Emplois, ſans qu'on les ait obligez de reſtituer les grands biens mal acquis, dont pluſieurs ſe ſont enrichis en peu d'années.

L'ouverture du nouveau Parlement ſe fit le 25. Novembre 1710. le 28. du même mois le Comte de Scarborough, Pair du Roiaume, propoſa dans la Chambre haute *de remercier le Duc de Marlborough:* Cette propoſition donna lieu à quelques membres de cette Chambre, de demander au Comte de s'expliquer ſur la nature de ce *Remerciement*, s'il en-

ten-

cette Republique étoit redevable à l'ancienne & illustre Maison de Nassau. Ce projet, quelque vaste qu'il fut, n'avoit rien que de conforme à l'ambition demesurée de la Duchesse: la Patente en fut minutée par le Lord Tresorier, & le Comte de Sunderland, sur les idées que cette Dame leur en avoit donné: ils y auroient immanquablement réüssi, & il n'auroit manqué au Duc que le titre de Roi, comme il ne manquoit à la Duchesse que la qualité de Reine, si le changement du *Ministere n'avoit renversé* le fondement de ce nouvel Edifice, qui tendoit à mettre toute la Nation Britanique dans l'esclavage.

Il faut rendre justice à Mr. Marlborough; si ce General avoit voulu profiter de l'assendant qu'il s'étoit acquis dans l'Armée qu'il commandoit, il auroit fort embarassé la Reine & son nouveau Ministere: il n'avoit qu'à prêter l'oreille aux conseils de son Epouse, des Lords Godolfin & Sunderland, il se feroit fait déclarer *Generalissime perpetuel* par l'Armée, qui auroit contraint le Ministere d'approuver & de confirmer ce choix: il auroit même trouvé de l'appui en cas de

beſoin, en Hollande & en Allemagne, par la grande liaiſon qu'il avoit contracté avec tous les Generaux des Armées de nos Alliez.

Pour prouver la verité que je viens d'avancer, on n'a qu'à reflêchir ſur ce qui ſe paſſa à l'Armée de Flandres ſur la fin de la Campagne de 1710. lors qu'on y eut avis des grands changemens qu'on venoit de faire en Angleterre, & des deſagremens que le Duc de Marlborough recevoit au milieu de ſes triomphes; les Officiers de l'Armée Angloiſe diſoient hautement, que malgré le Miniſtere ils défendroient leur *General & le maintiendroient dans ſon Emploi. Il ſe faiſoit rarement des repas, où la ſanté du Duc de Marlborough, & la confuſion de ſes ennemis* ne fuſſent ſolemniſées le verre à la main.

Ce n'étoit pas ſeulement les Subalternes qui étoient dans ces ſentimens. On appercevoit des Officiers Generaux à la tête des Cabales déja formées en ſa faveur : on doit mettre de ce nombre le Lieutenant General Meredich Gouverneur du Fort de Tinmouth ; le Major General Mackernay, & le Brigadier Honywood; ces trois Meſſieurs, (mis au nom-

nombre des meilleurs Officiers de notre Nation,) donnerent dans une débauche, des preuves de leur attachement pour le Duc de Marlborough. En solemnisant la prise de la Ville d'Aire, ils burent chacun une grande rasade en disant ; *à la santé de notre General Mr. le Duc de Marlborough & de ses amis ; à la damnation & confusion des nouveaux Ministres ; à la destruction du pouvoir de ceux qui ont contribué à l'éloignement des anciens Ministres.*

Il y en eut plusieurs autres qui burent la même santé : je ne les nomme pas, pour ne leur point porter préjudice ; je n'aurois pas même nommé les autres, si le sujet de leur disgrace n'avoit pas éclaté, car la nouvelle de leur imprudence étant venuë à Londres, les nouveaux Ministres en porterent leurs plaintes à la Reine, lui representerent l'injure faite à Sa Majesté en condamnant ainsi le choix qu'elle venoit de faire de ses Ministres, lui firent sentir les consequences & le danger où son autorité Royale étoit exposée, si elle ne châtioit severement de pareils audacieux.

Ces trois Officiers furent cassez : mais pour adoucir en quelque sorte leur châtiment,

timent, ou plûtôt pour leur tenir lieu de la recompenſe que méritoient les bons ſervices qu'ils avoient rendus ; la Reine voulut bien leur permettre de vendre leurs Regimens. Le Sieur de Granville Secretaire des Guerres, ſignifia cet ordre au Brigadier Honywood, qui étoit déja arrivé à Londres : mais le Duc de Marlborough, (qui s'étoit arrêté en Hollande au rerour de la Campagne,) reçût à la Haye les ordres de la Cour de ſignifier lui-même la caſſation aux Srs. Meredich & Mackernay, qui étoient encore au-delà de la Mer ; Mr. de Marlborough trouva cette Commiſſion ſi humiliante, qu'il n'eut pas la force de s'en acquiter lui-même, ni de ſupporter la preſence de ceux qui n'étoient ainſi châtiez qu'à ſon occáſion : il ſe contenta de preſſer leur départ pour retourner en Angleterre, & lors qu'ils furent embarquez ſur le Paquebot de la Brille, un des gens de ce Milord leur annonça la facheuſe antienne, les aſſura cependant de la part que ſon Maître prenoit à leur diſgrace ; les pria de croire qu'il n'y avoit en rien participé, ſouhaitant de trouver l'occaſion de leur donner des marques ſenſibles de ſon eſtime & de ſon amitié.

En arrivant à Londres le Lieutenant General Meredich trouva que la Reine avoit déja disposé de son Gouvernement de Tinmouth, en faveur du Comte de Herfort, fils du Duc de Sommerset : Les amis des disgraciez, tenterent inutilement de les justifier ; on prétendoit de diminuer leur crime en publiant qu'ils n'avoient bû qu'*à la santé du Duc de Marlborough & à la confusion de ses ennemis :* que par ce mot *d'ennemis*, ces Officiers n'avoient prétendus que de parler des *François & de leurs adherans :* mais cette excuse parût être si grossiérement tirée par les cheveux, que ceux qui tenoient ce langage, se faisoient montrer au doigt, & considerer comme membres de la cabale.

Pendant le sejour que Monsieur Marlborough fit en Hollande, il reçût diverses lettres de ses Parens & amis, qui lui donnoient des avis bien differens sur la situation de ses affaires. Ceux qui avoient le moins participé de l'élevation de sa fortune, ceux qui lui parloient avec plus de franchise : Quelques désinteressés que fussent leurs conseils, ils n'ont pas été suivis, par le peu de raport qu'ils

avoient

avoient avec les ſentimens de ce General. „ Ceux-ci étoient d'avis qu'en arri„ vant il devoit remettre ſa Commiſſion
„ entre les mains de la Reine : Qu'il ne
„ pouvoit jamais quitter le ſervice dans
„ un tems qui lui fit plus d'honneur, qu'à
„ l'iſſuë d'une Campagne, qui venoit de
„ couronner tous ſes autres fameux ex„ ploits : Que le paſſage des Lignes des
„ François, la priſe de Doüay, Bethune,
„ S. Venant & Aire, à la barbe d'une ar„ mée preſqu'auſſi nombreuſe que la
„ ſienne, ſans avoir reçû le moindre é„ chec, étoient des Victoires ſi ſurpre„ nantes, qu'aucun General avant lui,
„ n'en n'avoit executé ni même entre„ pris de pareilles. Qu'aiant acquis aſſés
„ de bien & aſſés de gloire, il devoit
„ mépriſer les attaques que l'inconſtante
„ fortune venoit de lui porter : que s'il
„ en agiſſoit autrement il alloit s'expo„ ſer à faire des baſſeſſes dont on ne le
„ croyoit pas capable, puiſqu'il ſeroit
„ obligé de flechir devant les autres de
„ la diſgrace de ſa Famille, entre les
„ mains deſquels la Reine venoit de dé„ poſer toute ſon autorité : Qu'il devoit
„ être ſur ſes gardes & ſe défier des of-

„ fres

„ fres d'amitié & de services que les nou-
„ veaux Ministres pourront lui faire à
„ son retour; puisque s'il ne les trouvoit
„ pas d'abord opposez, ce ne seroit que
„ pour mieux cacher leur dessein de lui
„ nuire, & le faire échoüer dans ses en-
„ treprises: Que d'ailleurs il devoit con-
„ siderer *que les Armes étant journalieres*,
„ la moindre alteration qu'on apperce-
„ vroit dans la prosperité de celle des
„ Alliez, ne manqueroit pas de lui être
„ imputée par les ennemis & les jaloux
„ de sa gloire: Que si au contraire, un
„ autre que lui avoit le Commandement
„ de l'Armée, & que cette Armée eut
„ quelque échec, toutes les Puissances
„ alliées le regretteroient, & engage-
„ roient la Cour de rechercher son an-
„ cien General, ce qui feroit éclater dans
„ toute l'Europe sa haute capacité, &
„ contraindroit ses propres envieux de
„ relever son mérite.

Madame de Marlborough, Mr. Godolfin & Mr. de Sunderland, furent d'avis contraire. Ils écrivirent au Duc, „ qu'avant de repasser la Mer, il devoit
„ prendre de justes mesures en Hollande
„ pour se conserver le Commandement:
„ Que

„ Que la Reine n'avoit en rien diminué
„ les bons ſentimens qu'elle avoit toû-
„ jours eu pour lui : Que Sa Majeſté
„ lorſqu'elle pouvoit parler en liberté,
„ condamnoit en elle-même, les cha-
„ grins qu'elle donnoit, (quoi qu'invo-
„ lontairement,) à la Famille de ſon
„ Royaume, à laquelle elle avoit les plus
„ grandes obligations : Qu'elle n'oublie-
„ ra jamais diſoit-elle, que c'eſt aux
„ Maiſons de Godolfin & de Churchil,
„ qu'elle étoit redevable d'être montée
„ ſur le Trône : Que c'eſt à leur habilité,
„ que la Nation doit la reputation que
„ les Armes des Anglois ſe ſont acquiſes
„ ſous ſon Regne, dans preſque toutes
„ les parties de l'Europe, où ſes Eten-
„ dars ont été arborés : Que Sa Majeſté
„ n'a pû reſiſter au torrent & au grand
„ nombre des jalours, ſoulevez contre
„ un merite qu'elle reconnoît ſuperieur
„ à tout autre.

Après ce préambule, ils conſeilloient au Duc de Marlborough, „ qu'en arri-
„ vant à la Cour, il devoit diſſimuler
„ ſon mécontentement : Qu'il devoit
„ même faire les premieres pas, pour
„ s'acquerir l'amitié & la conſideration
„des

„ des nouveaux Ministres (en prenant
„ les précautions convenables de leur ca-
„ cher le juste ressentiment qu'il devoit
„ avoir contr'eux :) Que par cette sage
„ politique, appuié des fortes recomman-
„ dations de l'Empereur, & des Etats
„ Generaux, il se maintiendroit dans le
„ Commandement general de l'Armée :
„ Que la qualité de General lui conser-
„ veroit les liaisons qu'il avoit contracté
„ dans les Cours étrangeres, lui donne-
„ roit un relief sur toute la Noblesse
„ d'Angleterre. *Qu'étant dans* ce poste,
„ il auroit tous les jours occasion de s'ac-
„ querir de nouvelles Créatures, & que
„ par les suites, il pourroit peut-être faire
„ changer la facheuse situation des affai-
„ res de sa Famille ; au lieu que s'il pre-
„ noit un parti opposé à celui-là, il se
„ verroit immanquablement abandonné
„ des amis qui lui restoient, dont plu-
„ sieurs par necessité se rangeroient du
„ parti de ses ennemis.

Mr. de Marlborough, qui n'a presque jamais rien pû refuser à son Epouse, acquiessa d'autant plus volontiers à ses conseils, qu'ils étoient plus conformes à son inclination, que ceux qui étoient

d'un

d'un ſentiment oppoſé : Le Prince Eugene de Savoye, le Penſionnaire Heinſius, le Vicomte de Tompſend (qui étoit encore à la Haye) & ſur tout le Lieutenant General Cadogham, auſquels il communiqua quelques-unes de ſes Lettres, acheverent de le déterminer : il leur dit, (je ne ſçai s'il penſoit autrement,)
„ que tout ce qu'il avoit fait juſques à
„ preſent, étoit très-peu de choſe, que
„ s'il avoit eu quelque bonheur, il con-
„ venoit qu'il en étoit redevable aux bons
„ avis & à la valeur de Mr. le Prince Eu-
„ gene de Savoye & des Generaux de
„ Meſſieurs les Etats : Qu'avec de pareils
„ ſecours, les moins habiles ne manque-
„ roient jamais d'acquerir de la reputa-
„ tion : Qu'il n'avoit nulle ambition,
„ qu'au contraire il ſouhaiteroit que la
„ Reine, voulut lui laiſſer paſſer le reſte
„ de ſes jours dans une vie tranquille :
„ Que neanmoins il répondroit autant
„ qu'il le pourroit aux volontez de Sa
„ Majeſté Imperiale, & de Meſſieurs les
„ Etats Generaux, qui lui faiſoient l'hon-
„ neur de s'intereſſer en ſa faveur :
„ Qu'ainſi il ne demanderoit pas ſon
„ congé, mais que ſi la Reine ne le pré-
„venoit

„ venoit pas, il se retireroit à la Campa-
„ gne pour y attendre ses ordres.

Ce discours étoit une espece de leçon que le Milord donnoit à ces deux Puissances des démarches qu'elles devoient faire auprès de Sa Majesté Britanique : en effet avant son départ d'Hollande, les Ministres de Vienne & de la Haye, avoient déja comme aplani, la plûpart des difficultez que notre General avoit crû de trouver à son arrivée.

Ce fut le 28. Decembre sur les cinq heures du soir que le Duc entra dans Londres : la Duchesse son Epouse étoit allée à sa rencontre, à quelques lieuës d'ici, moins par un effet d'empressement naturel, qu'une femme doit avoir d'embrasser son Mari, après une absence d'environ dix mois, que pour s'entretenir avec lui de leurs affaires communes : on n'a pas sçû en détail ce qui s'étoit dit dans cette premiére entrevûë, les Domestiques qui sont ordinairement les Espions & quelques fois les plus dangereux ennemis de leurs Maîtres, rapporterent à ceux qui les interrogerent : Que Madame de Marlborough, avoit pleuré & sanglotté une partie du chemin : Qu'on en-

entendit à diverſes repriſes, que le Duc lui diſoit ; *c'eſt votre faute Madame, je vous avois prédit tout ce qui vient d'arriver, je n'en attendois pas moins de votre procedé, il eſt facheux que les innocens ſoient ſacrifiez pour les coupables.*

Toutes ces paroles, quoi qu'entre coupées & ſans liaiſon, font connoître que le Duc répondoit par des reproches aux plaintes de ſon Epouſe entrant dans Londres, ils trouverent une populace aſſemblée, qui entoura le caroſſe : comme quelques mois auparavant, ce même peuple s'étoit attroupé en faveur de Sacheverell, qui a été le premier mobile du renverſement de fortune des parens & des amis du Duc : il douta ſi cette foule s'étoit attroupée pour le loüanger ou pour l'inſulter, mais comme il eſt prévoiant en toutes choſes, il jetta quelque argent par la portiere, en diſant, *mes amis voilà pour boire à ma ſanté.* Cette liberalité excita des acclamations de *vive le General Marlborough.*

A meſure que le caroſſe avançoit dans la Ville, la cohuë augmentoit, ce qui obligea le Duc & la Ducheſſe, de mettre pied à terre dans la maiſon de Mon-

 ſieur

sieur de Montague un de leurs Gendres, qui se trouvoit sur leur passage & après s'y être reposé environ deux heures, il sortit par une porte dérobée & alla au Palais de Saint James, rendre ses devoirs à la Reine, qui lui fit un très bon accueil, la conversation ne roula que sur les expeditions de la Campagne, sans qu'il fut fait mention, ce jour-là, de ce qui s'étoit passé à Londres, à l'égard de la Duchesse, ni du Lord Tresorier.

Le lendemain la Reine tint un Conseil Privé, où le nouveau venu fut invité; ce fut la premiere entrevûë qu'il eut avec les nouveaux Ministres: Après avoir déliberé sur les affaires qui étoient sur le tapis, Sa Majesté dit en termes generaux, *Milords & Messieurs, comme nous sommes dans la saison où l'on a accoûtumé de regler les projets de la Campagne, & les autres affaires qui regardent la Guerre, je vous exhorte & je vous prie d'y apporter tous vos soins & votre vigilance; avec le zele, l'union & la concorde, qui doivent regner entre les personnes élevées par leur naissance & par leur grand mérite, aux premiers Emplois de l'Etat.*

Monsieur de Marlborough gracieusa

beau-

beaucoup le Comte de Rochester Oncle de la Reine, qui étoit le President du Conseil de même que le Comte Pawlet premier Commissaire de la Trésorerie; Il leur dit entre autres „ qu'il étoit mor- „ tifié, que le peu de tems qu'il y avoit „ qu'il étoit arrivé, ne lui eut pas encore „ permis de les aller complimenter chez „ eux, sur le bon choix que Sa Majesté „ avoit fait de leurs personnes, pour rem- „ plir les Emplois, où il avoit l'honneur „ des le voir pour la premiere fois. Ces deux Comtes, pour répondre à cette ci- vilité allerent voir le Duc l'après midi: quelques autres Membres du Conseil les immiterent, le Duc leur rendit bien-tôt après leur visite: Mais toutes ces entre- vûës n'étoient que des démarches de po- litique; on remarqua que Monsieur Har- ley, qu'on nomma l'*Anti-Godolfin*, com- me Milord Petersborough est l'*Anti-Marlborough*, ne firent ni ne reçûrent aucune visite de ce Duc.

Quelques jours après Mr. Marlbo- rough alla prendre séance selon son rang dans la Chambre des Pairs: Ses amis dans l'une & l'autre Chambre, avoient tâché d'insinuer de le complimenter sur les

glorieux succès de sa Campagne; non seulement ils eurent la mortification de voir qu'on ne tenoit aucun compte de cette proposition : mais le Duc eut la douleur, étant placé parmi les Pairs le 9. Janvier 1711. de voir prendre une résolution, portant que le Comte de Petersborough seroit remercié sur l'heure même, des éminens & signalez services, qu'il avoit rendus à la Guerre d'Espagne, (quoi qu'il y eut plus de quatre ans qu'il en fut de retour,) pendant que la Chambre ne disoit pas un mot, des derniers services du Duc de Marlborough.

Ce discours ne sera pas ici hors d'œuvre, puisque le Chancelier, qui le prononça, y apostropha Mr. de Marlborough sans le nommer, les termes dont ce Chancelier se servit ne furent nullement agréables au Duc ; mais il avala doucement la pilulle, la grimace n'étant point de saison.

MILORD PETERSBOROUGH,

J'ai ordre des Seigneurs de vous remercier, pour quantité d'importans & fideles services que vous avez rendus à la Reine & à votre Patrie, durant le tems que vous avez commandé en Espagne.

C'est un honneur que cette illustre assemblée a fait *à très-peu de Sujets*, & l'on peut dire qu'elle ne l'a jamais fait à personne, après une recherche plus exacte dans la nature d'aucun service, avec une deliberation plus serieuse, *ni avec plus de justice*, qu'à vous Milord, en cette occasion.

Vous avez l'ame si noble & si genereuse, que je suis persuadé que le present que je vous offre aujourd'hui, vous est d'autant plus agreable, *qu'il est pur & sans mélange*, & qu'il se trouve denué *de toute autre recompense*, que vous pourriez croire *avec justice d'en diminuer le prix.*

Quand on m'auroit donné plus de jours que je n'ai eu de minutes pour me rappeller dans l'esprit les étonnans & merveilleux succès qui vous ont toûjours accompagné en Espagne, & que l'on doit attribuer Milord, à votre bravoure personnelle & à votre sage conduite. Je ne me hazarderai pas de faire un détail de tous vos services, puisque le simple recit de ceux dont je pourrois me souvenir, choqueroit votre modestie, & que cette illustre Assemblée auroit sujet de se plaindre, si j'en oubliois, malgré

moi, la meilleure partie.

Si vos sages conseils, sur tout celui que vous donnâtes dans le Conseil de Guerre tenu à Valence, avoient été observez la Campagne suivante, on auroit prévenu la funeste Bataille d'Almanza & les plus grands malheurs qui nous sont arrivez depuis en Espagne ; le dessein même sur Toulon, auroit pû avoir un heureux succès.

Je ne vous retiendrai pas, Milord, plus long-tems qu'il n'en faut pour vous remercier de la part de cette auguste Assemblée, (en consequence de l'ordre que j'en ai reçû,) de tous les éminens & signalez services que vous avez rendus à votre Reine & à votre Patrie, durant le tems que vous avez Commandé en Espagne.

Réponse du Comte de Petersborough.

Milords, je vous rends mes très-humbles actions de graces, avec un cœur plein de reconnoissance & d'un profond respect, pour l'honneur extraordinaire que je viens de recevoir de votre part. Il n'y a point de services qui puissent meriter une recompense de cette nature : Elle est plus que suffisante pour me dédommager *de*

tou-

utes les duretez passées, & il n'y a rien
ui puisse en *augmenter le prix.* Je ne me
ns point du tout coupable, d'avoir
ianqué de zele pour le service du public:
iais votre approbation de ce que j'ai pû
ire, pour servir ma Reine & ma Patrie,
e remplit d'un nouveau feu, & m'enga-
:ra à *employer tous mes efforts à l'avenir*,
)ur ne me rendre pas indigne, de la fa-
:ur peu méritée que j'ai reçû aujour-
hui, de cette auguste Assemblée, &c.
Ce remerciement causa beaucoup d'al-
ration dans l'esprit des amis de Mon-
:ur Marlborough, qui ne sont pas en-
)re revenus de la crainte qu'ils ont,
ie le Comte de Petersborough ne lui
ccede dans le Commandement aux
iïs-Bas: Je sçai qu'il fut déliberé de le
'oposer dans le Conseil; mais comme
Reine avoit déja destiné ce Comte
)ur aller aux Cours de Vienne & de Tu-
n, afin d'y regler les mesures qu'il con-
:noit de prendre, pour les operations
: la Campagne de 1711. tant en Espag-
: qu'en Dauphiné; de même que pour
:celerer l'accommodement des Mé-
)ntens de Hongrie, ces raisons empê-
ierent que la proposition ne fut pas faite.

Dans ce tems-là on vit paroître à Londres une Satire contre le Duc de Marlborough, qui avoit pour titre : *Lettre adressée au Maire de Saint Albans, contenant les raisons pourquoi les deux Chambres du Parlement n'avoient pas remercié un certain Grand General*, &c. l'Auteur y rapportoit, „que si le Comte de Peters-„borough étoit content d'un simple re-„merciement, le Duc de Marlborough „devoit l'être bien d'avantage, puisque „ceux qu'on lui avoit faits les années „précedentes, avoient été accompagnez „de grosses pensions, de donnations du „Domaine de la Couronne, de repas „publics, de recompenses considerables „envers toute sa Famille, sans parler du „revenant-bon, que le *Bâton* avoit pro-„duit dans les coffres de la Duchesse.

Le Duc quelque tems après eut l'honneur d'entretenir la Reine sur les disgraces de sa Famille ; Sa Majesté par un effet de sa bonté naturelle, „l'assura „qu'Elle étoit très-sensible aux chagrins „qu'il recevoit dans cette occasion : „qu'Elle n'avoit pas lieu de se plaindre „de lui personnellement : que ses ser-„vices ne seroient jamais oubliez : que

„sa

„ sa seule consideration l'avoit obligée
„ de passer sous silence une infinité de
„ mécontentemens : que l'humeur hau-
„ taine & audacieuse de son Epouse lui
„ avoit donnez : que les impertinences
„ de Sunderland, & les malversations de
„ Godolfin, étant connuës & manife-
„ stées à tout son Royaume, Elle n'avoit
„ pas pû se dispenser de les éloigner de
„ leurs Emplois, dont ils s'acquittoient
„ avec si peu de zele, de fidelité & d'exa-
„ ctitude, que de les y maintenir plus
„ long-tems, c'auroit été exposer le
„ Royaume à un soulevement general :
„ que mettant à part l'ingratitude de la
„ Duchesse de Marlborough, elle s'étoit
„ renduë si odieuse à toute la Cour, que
„ personne ne pouvoit plus vivre avec
„ elle, que l'éloignement de sa personne
„ ne préjudicieroit en rien au merite de
„ son Epoux, tant qu'il continueroit de
„ donner à l'Etat des marques de son at-
„ tachement & de sa fidelité ; Enfin Sa
Majesté ajoûta, qu'Elle continueroit de
laisser au Duc le Commandement de son
Armée de Flandres, persuadée qu'il con-
tinueroit de la servir avec le même zele
& le même attachement ; lui faisant es-

perer, que si le tems effaçoit de l'idée du public, la mauvaise conduite de ceux qui lui appartiennent, Sa Majesté les honnoreroit, à sa seule consideration, du retour de ses bonnes graces.

Monsieur de Marlborough, après avoir demandé pardon à la Reine des fautes de sa Famille, il remercia Sa Majesté des nouvelles graces dont Elle venoit de lui donner de si fortes assurances: Pour lui en marquer sa reconnoissance, dés le lendemain, qui étoit le 19. Janvier 1711. le Duc apporta à Sa Majesté la Clef d'Or que la Duchesse portoit, en qualité de premiere Dame d'Honneur de la Reine, & lui résigna toutes ses Charges. Sa Ma-Majesté donna la Clef par *interim*, à la Duchesse de Sommerset.

Comme la Reine recevoit lettre sur lettre, de la part des Etats Generaux, pour la presser de renvoyer le Duc de Marlborough aux Païs-Bas, Sa Majesté de l'avis de son Conseil, fit expedier une nouvelle Patente à ce General, un peu differente de celles qu'il avoit eu les années précedentes: car au lieu du tître de Generalissime de toutes les forces d'Angleterre, la nouvelle Commission lui don-

donne ſimplement la qualité de *General des Troupes Angloiſes aux Pais-Bas*, à l'inſtar de celles qu'on a expediées au Comte de Portmore en Portugal, & du Duc d'Argille en Catalogne.

Le 4. du mois de Mars, Monſieur de Marlborough arriva à la Haye; il rendit aux Etats Generaux la Lettre de la Reine, du 21. Février 1711. dont il étoit porteur, en voici la teneur.

Hauts & Puiſſans Seigneurs nos bons Amis, Alliez & Confederez. Nous avons vû par votre derniere lettre du 7. de ce mois, les raiſons qui vous ont porté, à Nous prier avec tant d'inſtance, de renvoier au plûtôt le Duc de Marlborough. *Nous convenons avec Vous, de la néceſſité qu'il y a de prendre toutes les précautions poſſibles, contre les deſſeins de nos ennemis: Et comme nous avons lieu d'être ſatisfaite de la capacité & des ſervices de Milord Marlborough, nous ſommes bien aiſe de voir que vos ſentimens ſur ſon ſujet, rencontre parfaitement avec les nôtres.* Conformément à vos ſouhaits, *Nous lui avons d'abord ordonné de ſe préparer à retourner en Hollande; il ne manquera pas de ſe rendre auprès de vous, dans le tems que vous avez marqué,*

qué, pour y concerter les mesures nec
res, & pour les mettre en exécut
avec sa prudence & sa vigueur accoûtu
Nous prions Dieu, Hauts & Puissans
neurs, qu'il vous garde, &c.

Quoi que Mr. de Marlboroug
voye de nouveau à la tête de notr
mée, que le retour de Mr. le Prince
gene en Allemagne lui ait laissé se
gloire du Commandement en chef
ne s'attend pas ici qu'il fasse une C
pagne aussi glorieuse que les préce
tes: Je n'entrerai dans aucune exp
tion des raisons qu'on allegue là-de
qui ne tendent qu'à préparer les es
au changement qu'on prétend qu'il
ra dans le Commandement en 171
ne me suis proposé de décrire ici,
les disgraces & les sujets de morti
tion, qui ont accompagné de bien
la gloire de ce General & la haute
tune de sa Famille.

Pendant la séance du dernier P
ment, la Chambre des Communes
des recherches très-exactes, des ma
sations commises sous le précedent
nistere: Cette Chambre presenta à la
ne, le 17. Juin 1711. un long dédu

ces prévarications : Quoi que la Duchesse de Marlborough, le Lord Godolfin, le Comte de Sunderland & les autres personnes de ces deux Familles, qui ont eu part au maniement des affaires publiques, n'y soient pas dénommez par leurs noms, la Chambre ne laissa pas de les faire connoître, par des portraits fort ressemblans; en voici quelques traits.

„ Votre peuple auroit pû souffrir avec „ plus de patience, le grand tort que lui „ faisoient les fraudes & les voleries de „ tels méchans Ministres, si ces mêmes „ personnes n'avoient osé traiter Votre „ personne Sacrée, avec désobéïssance „ & avec mépris; mais comme les interêts de Votre Majesté & ceux de votre peuple sont inséparables, les injustices que ces personnes avoient fait „ au public, leur ont attiré la disgrace „ de Votre Majesté, ce qui les a justement exposez à l'indignation de votre „ peuple, &c.

Voilà un échantillon, d'un beaucoup plus long éloge, que le Corps respectable de l'Etat, a fait de la Famille d'un General, qui étoit alors à la tête de l'Armée de la Nation, ce qui prouve qu'il faut

faut que les crimes de ceux qui ont été disgraciez, soient bien énormes, & qu'en même tems on redoute peu le credit que le Duc s'est acquis sur l'esprit des troupes qu'il commande, puisqu'on ménage si peu les gens qui lui touchent de si près, & qu'on a si fort méprisé les recommandations des Puissances Etrangeres, qui avoient, pour ainsi dire, pris sous leur protection & recommandation, le grand Tresorier d'Angleterre, beaucoup plus attaché à leurs interêts qu'à ceux de sa propre Patrie.

Ces Mortifications ne sont pas les seules que l'on a donné à Mr. de Marlborough & à sa Famille, depuis que ce General a repassé en Hollande: La mort du Comte de Rochester, Oncle de la Reine, aiant laissé vacante la Charge de President du Conseil Privé, Sa Majesté la donna au mois de Juin 1711. au Duc de Buckingham, ennemi irreconciliable des Familles disgraciées, par un éfet du juste ressentiment, que ce Duc conserve, des mauvais offices de la Duchesse de Marlborough lui a rendus, tout le tems que par son credit, elle a été la dispensatrice des graces & faveurs de la Cour:

En

En même tems la Reine nomma la Duchesse de Buckingham pour sa premiere Dame d'Honneur, dont la Duchesse de Sommerset avoit fait la fonction, depuis le mois de Janvier, que Madame de Marlborough en fut dépoüillée.

Deux autres Charges de Dames d'Honneur de la Reine, étoient encore possedées par deux filles de Monsieur de Marlborough; pour purger le Palais de toutes les personnes qui appartenoient au Duc & à la Duchesse de Marlborough, ces deux Dames d'Honneurs, (qui étoient la Comtesse de Sunderland, & Mylady Reyalton Belle fille du Lord Godolfin,) furent congediées au mois de Juin, leur Emploi fut donné à Madame Harley & à la Duchesse de Schrewbury.

Dans le même tems, la Reine éleva à la dignité de Pair du Roiaume, Monsieur le Chevalier Harley, en lui donnant le titre de Comte d'Oxford & de Comte de Mortimer, ces deux titres furent unis en sa personne, parce que le premier est contesté. Cette grace fut suivie quelques jours aprés, d'un autre qui donna presque le coup mortel, au Lord Godolfin

dolfin & à la Duchesse de Marlborough : C'est que Sa Majesté éleva le nouveau Comte d'Oxford, à la Charge de Grand Tresorier de la Grande Bretagne, qui avoit été régie par Commissaire depuis que Monsieur Godolfin en avoit été dépoüillé : La Duchesse qui impute toutes les disgraces de sa Famille à ce nouveau Pair, fut si accablée de douleur, lorsqu'elle apprit que son ennemi étoit fait Grand Tresorier, qu'elle tomba en foiblesse, & l'on eut beaucoup de peine à la faire revenir de son évanoüissement.

FIN.

AVIS DE L'IMPRIMEUR.

LOrs que j'achevois l'impression de l'Histoire secrette de Madame la Ducheſſe de Marlborough, *il m'est tombé entre les mains la copie d'une Lettre écrite par une personne qui semble être fort dans ses interêts; on l'attribuë à un de ses Gendres. Cette lettre fera la clôture de mon édition, laissant la liberté aux critiques, d'en porter le jugement qu'il leur plaira.*

****

TRADUCTION D'UNE Lettre écrite à Madame la Ducheſſe de Marlborough, le $\frac{10}{21}$ Octobre 1711.

MADAME,

Tous mes ſoins & ceux des Milords.... chargez de vos inſtructions, & dont les interêts avoient tant de rapport aux nôtres,

tres, n'ont servi qu'à avancer notre perte commune. Je suis le plus malheureux & le plus à plaindre de la Famille, puisque vous sçavez, Madame, qu'il n'a tenu qu'à moi de conserver mes Emplois, & même de parvenir à de plus grands, si j'avois tant soit peu voulu m'écarter des interêts des personnes qui sont si cheres à mon Epouse; vous n'aprouvâtes pas le plan que je vous envoyai il y a quelque tems ; vous me marquâtes seulement, „ que Milord Duc s'étoit acquis un me„ rite & une reputation dans l'Europe, „ dont il n'étoit redevable qu'à Dieu ; „ que rien ne feroit capable de le détrui„ re, puisque la grande alliance ne pou„ voit se passer d'un homme, dont elle „ connoissoit la valeur & dont elle ve„ noit de faire une nouvelle experience, „ dans ce qui s'étoit passé à la vûë de „ Bouchain. Vous ajoûtiez, Madame, „ qu'il convenoit à sa gloire & à la vôtre, „ de rendre notre fortune absolument „ dépendente de la reputation de ce „ grand General, qui sçauroit nous pro„ teger & nous faire rendre justice, en „ abaissant quelque jour le parti qui vous „ étoit opposé ; que vous aviez en main „ des

„ des moyens (dont vous ne pouviez pas „ vous expliquer) qui renverſeroient „ bien-tôt toutes les conſpirations faites „ contre votre autorité, & que nous ver- „ rions ramper auprès de vous, ceux „ dont une ſotte vanité rendoient trop „ orgueilleux, & qu'une fortune préci- „ pitée avoit trop-tôt élevé pour pouvoir „ ſe bien connoître eux-mêmes.

Si vous aviez été pour lors à la Cour, je crois, Madame, que vous auriez changé de ſentiment, ſur tout ſi vous aviez donné quelque attention aux diſcours envenimez que chacun tenoit ſur votre compte, & du peu de cas qu'on faiſoit des ſervices de Milord Duc; Bien loin de lui ſçavoir quelque gré de ce qu'il avoit ſi ſouvent expoſé ſa vie pour la gloire de la Nation & pour la liberté de l'Europe, on lui impute (de même qu'à vous & à Milord G. .{.) d'avoir été les principaux inſtrumens de la Guerre, qui a comme épuiſé la Grande Bretagne: On vous a accuſé en particulier „ d'avoir ſi „ fort broüillé les principales Familles „ de l'Etat, qu'on ne voyoit par tout que „ diſſentions, haines & partialitez: Que „ vous avez par votre credit & par vos „ intri-

„ intrigues, renversé & anéanti toutes
„ les Loix fondamentales de l'Etat, sous
„ le faux principe d'assurer la succession
„ de la Couronne, dans la ligne Prote-
„ stante: Que votre vûë étoit d'exciter
„ une Guerre civile dans l'Etat, qui ne
„ pourroit manquer de seconder vos in-
„ tentions, si l'on avoit laissé à votre dis-
„ position les Finances, la Marine & les
„ forces de terre: Qu'après avoir affoibli
„ le parti opposé à vos desseins, vous
„ prétendiez d'anéantir toute l'autorité
„ Royale, & changer le Gouvernement
„ Monarchique en Republique, sur le
„ pied de celle de Venise, dont Milord
„ Duc seroit le Chef, sous le nom de
„ *Grand Duc Britannique*; Que S. A. &
„ Vous, aviez pris des mesures conve-
„ nables avec feu l'Empereur & les Etats
„ Generaux, sans pourtant leur faire
„ connoître votre ambition, ne faisant
„ éclater dans toutes vos negociations
„ secrettes, qu'un parfait devouëment
„ pour les interêts de la Maison d'Autri-
„ che, & pour l'agrandissement de la
„ Republique d'Hollande, parce que
„ vous étiez bien persuadée, disoit-on,
„ que ces deux Puissances pour recon-
„ noître

„ noître tant de zele & de ſi grands ſervi-
„ ces, ne pouvoient & ne devoient pas
„ moins faire, que de placer Milord Duc
„ à la tête de cette Republique naiſſante,
„ & d'aſſurer la ſucceſſion de la Couron-
„ ne Ducale, à ceux qui auroient l'hon-
„ neur d'être alliez dans votre Famille.

Je vous aſſure, Madame, que quelques flateuſes que fuſſent pour nous de pareilles eſperances, je crûs d'abord qu'il n'y avoit rien de réel dans tous ces diſcours: mais reflêchiſſant à ce que vous me fites l'honneur de m'écrire le 27. Août „ tou-
„ chant une affaire, diſiez-vous, de la
„ derniere importance, dont vous ne
„ pouviez pas encore vous expliquer, qui
„ éclateroit en tems & lieu, & devoit
„ nous dédommager amplement des
„ chagrins qu'on nous donnoit, puiſ-
„ qu'elle reduiroit nos ennemis à vous
„ faire la Cour. Je vous avouë, Madame, que cette Lettre miſterieuſe, ne laiſſa pas de flater en quelque ſorte, mes eſperances dans ce tems-là.

Mais, Madame, ſi c'étoit là vos deſſeins, ils ont été malheureuſement découverts, & le ſuccès m'en paroît bien reculé; car je vous avertis que ceux qui

ſont

ſont aujourd'hui dans le miniſtere, ont pris des meſures pour faire la Paix avec la France : l'on aſſure même que l'on a déja convenu des principales conditions. J'ai tâché ſous main, de ſçavoir ſur quel pied, ſans en avoir pû découvrir que les conditions generales, qu'un François nommé *le Sieur Menager* a ſignées au nom de ſon Roi, qui doivent ſervir de baſe à la Paix generale.

Il y a deux jours que le Miniſtre d'Autriche * m'a communiqué ces points préliminaires, dont un Secretaire du Conſeil lui donna copie.

J'ai appris, Madame, que c'eſt feu le Comte de Jerſey qui a commencé cette negociation : mais qui n'a pas eu le plaiſir d'en voir la fin, par la mort ſubite qui a terminé ſes jours ; on prétend qu'il a été pouſſé à finir la Guerre, moins par des ſentimens de compaſſion envers ceux de ſes patriotes, auſquels elle pouvoit n'être pas avantageuſe, que pour ſe vanger de Milord Duc & de vous, des mauvais offices qu'on lui rendit près de la Reine lors qu'il fut diſgracié, & dont on vous fait la cauſe. On dit ſous main que ce Comte

* *Le Comte de Gallachs.*

Comte a été empoiſonué, on en parle même d'une maniere à faire ſoupçonner que c'eſt par vos-ordres; Madame, ou de quelqu'un de la Famille. Il ſemble que l'Enfer ſoit déchaîné contre nous: on vous croit capable des actions les plus noires & les plus condamnables: nous devenons, pour ainſi dire, l'opprobre de Genre-humain, ſans pouvoir nous convaincre d'autre choſe, ſi ce n'eſt, que nous vous appartenons. Quand eſt-ce que les chagrins dont la Famille eſt accablée prendont fin? Pour moi je commence à crainde d'y ſuccomber, puiſque je vois que la Paix s'approche; car ce qui ſoûtenoit mes eſperances & les vôtres, Madame, c'étoit le beſoin que le Royaume & toute l'Europe, avoit des ſervices de Milord Duc, qui dans cette Guerre, s'eſt acquis plus d'honneur & plus de reputation, que tous les Heros des ſiécles paſſez. La Guerre ne pouvoit point ſe continuer ſans lui. C'eſt le ſeul de nos Generaux, pour qui la victoire n'a point fait paroître d'inconſtance; lors qu'elle a paru vouloir l'abandonner, ce n'a été que pour le couronner d'une plus grande gloire: mais enfin tout eſt ſujet à la viſſitude,

tude, lors que la tempête est trop irritée, les meilleurs Notonniers ne font pas difficulté de plier leurs voiles.

Comme les Hollandois ont refusé de consentir à une nouvelle expedition après la prise de Bouchain, il paroît que par cette glorieuse conquête, Milord Duc aura terminé sa campagne. Je ne doute pas qu'avant son retour il ne passe à la Haye, & qu'il ne fasse connoître aux Etats Generaux, l'interêt qu'ils ont de ne pas donner les mains à la conclusion de la Paix, jusques à ce qu'on ait chassé les François & les Espagnols de l'Amerique. Cet objet doit les flater plus que tout autre avantage; s'ils demeurent fermes là-dessus, j'espere que Milord Duc restera à la tête de l'Armée, & peut-être que par quelque heureuse revolution, nous verrons Madame, changer la face des affaires en ce Royaume, qui tourneront à votre satisfaction, & à l'avantage de votre Famille. Quoi qu'il arrive, je chercherai toûjours à vous prouver, dans l'adversité comme dans la prosperité, que personne n'est plus veritablemen que moi,

MADAME, Votre &c.

FIN.



